MT. ST. MICHAEL
LIBRARY
SPOKANE, WASH.

LA VIE SPIRITUELLE

LES MYSTÈRES DE DIEU

J. Lebreton : La révélation du mystère de la sainte Trinité 764

Saint Cyrille d'Alexandrie : De la Trinité à l'Eucharistie 777

D. Kouzmine Karavaeff : L'unité de l'Eglise.. 785

NOTRE SANCTIFICATION

Apostolus : Communautés apostoliques 798

C. Spicq : L'apostolat du prêtre 802

J. Leclercq : Points de vue sur l'histoire de l'état religieux (1) 816

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

M.-I. Dumeste : La spiritualité des prophètes d'Israël : Amos (1) 834

P. Cras : La Révérende Mère Camille de Soyecourt 853

CHRONIQUES

Lettre d'un ancien professeur de séminaire, 872; La crise de la civilisation chrétienne, 876; « Destinées d'Israël », 882; Une adaptation d'ordres anciens, 885; Le Congrès de Besançon sur la paroisse, 890.

A travers les revues, 893; *Les Livres*, 899; *Tables*, 907.

N° 308 JUIN 1946

ÉDITIONS DU CERF

LA VIE SPIRITUELLE

Paraît le 1er de chaque mois

Directeurs : PLÉ, O. P. et HENRY, O.P.

■

ABONNEMENTS

FRANCE	Un an	200 fr.
	Abonnement de soutien	500 fr.
	Six mois	125 fr.
	Le numéro	25 fr.
ÉTRANGER	Un an	300 fr.

Chèque postal : Éditions du Cerf - Paris 1436-36

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

Pour tout changement d'adresse envoyer 4 fr. et l'ancienne bande.

■

La correspondance doit être adressée à

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
*29, Boulevard de Latour-Maubourg — PARIS-VII*e

Téléphone : INV. 23-86 et 07-45

MT. S... SPOK...

28e ann. 308. t. LXXIV. N° 6. Juin 1946.

LA VIE SPIRITUELLE

Nº 308 — Juin 1946

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

J. LEBRETON. La révélation du mystère de la sainte trinité 764

SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE. De la trinité a l'eucharistie 777

D. KOUZMINE KARAVAEFF. L'unité de l'église 785

La liturgie du mois de juin nous convie successivement aux fêtes de la Pentecôte, de la Sainte Trinité, du Corps du Christ, de saint Pierre et de saint Paul. Pour nous introduire à ces mystères, le Père Lebreton nous montre d'abord que c'est en contemplant le Fils sous l'animation de l'Esprit Saint, que les disciples du Christ ont eu révélation du Père.

Dieu voulant nous faire participer à « l'amitié indissoluble et la concorde » de ses trois Personnes, nous dit saint Cyrille, le Verbe se fait homme et nous unit — à lui et entre nous — par le sacrement de son Corps : « Qu'ils soient un, comme vous, Père, et moi ».

Commentant ce verset de saint Jean, un orthodoxe russe, devenu prêtre catholique romain, nous offre ses méditations sur l'unité de l'Eglise de Pierre.

NOTRE SANCTIFICATION

APOSTOLUS. Communautés apostoliques 798

Que ne peuvent pas de vraies communautés, unies dans la prière, la pauvreté et l'amour fraternel, ouvertes sur toutes les misères du monde, comme celle des Apôtres?

C. SPICQ. L'APOSTOLAT DU PRÊTRE 80
Apôtre, le prêtre est un envoyé officiel du Père, dont la mission est de proclamer la Parole de Dieu, Jésus-Christ, pour le salut des hommes.

J. LECLERCQ. POINTS DE VUE SUR L'HISTOIRE DE L'ÉTAT RELIGIEUX (1) 81
Dès l'origine, l'Eglise a fait une place spéciale aux confesseurs, aux vierges et aux veuves. Non séparés au début, ils s'isolèrent ensuite et semblent tenter de nos jours de se retrouver dans le monde. Un historien nous expose ce mouvement de diastole et de sistole qui semble régler au cours des siècles le rapport des ascètes à l'égard du monde.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

M. I. DUMESTE. LA SPIRITUALITÉ DES PROPHÈTES D'ISRAËL, AMOS (1) 83
A force de pécher et d'être pardonné, Israël se faisait de Yahwé l'idée d'un Dieu bonasse et faible. Amos fut envoyé pour manifester la transcendance et la justice vengeresse de Dieu.

P. CRAS. LA RÉVÉRENDE MÈRE CAMILLE DE SOYECOURT (1757-1849) 85
Comment cette femme énergique, dont Napoléon disait qu'elle avait « une tête de général », réussit à restaurer le Carmel, après avoir passé dans les prisons de la Révolution et manqué de justesse le martyre.

CHRONIQUES

XXX. LETTRE D'UN ANCIEN PROFESSEUR DE SÉMINAIRE.. 87
Pourquoi l'enseignement des séminaires ne prendrait-il pas comme livre de base, la Bible, le Missel, le Bréviaire et le Rituel?

A. P. LA CRISE DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE 87
A propos de trois livres récents.

L. M. DEWAILLY. DESTINÉES D'ISRAËL 88
Rendant compte du livre récent de M. l'Abbé Journet, le P. D. nous rappelle comment, étant par la foi les enfants d'Abraham, nous devons espérer le retour de nos frères d'Israël, un moment séparés.

S. M. A. Une adaptation d'ordres anciens 885

Une des branches de la vieille institution canoniale : les Chanoinesses des Cinq Plaies, à Lyon.

F. LOUVEL. Le congrès de besançon sur la paroisse. 890

« *Une paroisse, c'est une communauté de fidèles assemblée autour d'une communauté sacerdotale.* »

A TRAVERS LES REVUES

Missionnaires de la Compagnie de Jésus. — Rythmes du monde. — L'écho de Bétharram. — The New Review. — La Vie Catholique Illustrée. — Christus. — Revue des Communautés Religieuses. — Documentation Catholique. — Paroisse Universitaire. — Revue Nouvelle. — Prêtre et Apôtre. — Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne. — La Vie Franciscaine. — Travaux de l'Action Populaire 885

LES LIVRES

Daniel-Rops, Jésus en son temps (*A.-M. H.*) 899

Abbé Courtois, Nos frères les premiers chrétiens (*A.-M. H.*) 900

G. Thils, Nature et spiritualité du clergé diocésain (*J.-A. Robilliard*) 900

Les études du prêtre d'aujourd'hui (*F.*) 902

R. Hoornaert, Les expériences mystiques d'Adolphe Retté (*P. Renaudin*) 903

P. Rambeau, Mère Véronique Pollien (*P.-C. Dorange*) .. 905

Chan. P. Niederlang, L'évangile de l'éducateur (*P.-C. Dorange*) 905

P. Doncœur, XV^e^ carnet de route. Propos de route (*P.-C. Dorange*) 905

P. Devineau, Le grand retour de Notre-Dame (*P.-C. Dorange*) 906

Abbé E. Roupain, Marie médiatrice de toutes grâces (*P.-C. Dorange*) 906

Abbé Gentilhomme, Tableaux du Rosaire (*P.-C. Dorange*) 906

J. Christophe, Sainte Louise de Marillac (*P.-C. Dorange*) 906

A. Flory, Charles de Montalembeert (*P.-C. Dorange*) .. 906

P. Picard, A.-A. Huysmans (*P.-C. Dorange*) 906

La révélation du mystère de la sainte Trinité

NUL *ne connaît le Fils sinon le Père, et nul ne connaît le Père sinon le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler.*

Cette parole du Seigneur nous fait comprendre pourquoi le mystère de la Sainte Trinité, entrevu dans le lointain par quelques patriarches ou prophètes, n'a été révélé que dans le Nouveau Testament. Jésus est né dans cette lumière et dans cette gloire; seul, entre tous les hommes, il a contemplé sans voile, dès le premier instant de sa vie humaine, cette clarté sans nuage dont, par sa nature divine, il est lui-même la splendeur. En parlant des enfants, il nous dit : « *Ne méprisez pas un seul de ces petits; car, je vous le dis, leurs anges, dans les cieux, voient tout le temps la face de mon Père des cieux* » (1). Si nous parlons du divin Enfant de Bethléem, nous devons dire : Lui-même, dans les cieux, contemplait tout le temps la face de son Père.

Par la révélation qu'il nous apporte, par la grâce qu'il nous fait, il nous introduit dans cette intimité de la vie divine, qui nous est naturellement inaccessible. Nous ne pouvons recevoir que de lui ces dons divins; unis à lui, nous vivons et nous voyons; séparés de lui, nous sommes morts et aveugles.

---

(1) *Mt.*, 18, 10.

Cette participation qu'il nous accorde par grâce, ne peut être ici-bas que partielle; les plus grands saints eux-mêmes devront dire avec saint Paul : « Présentement, nous ne voyons que dans un miroir et obscurément; au ciel, nous verrons face à face. Présentement, ma connaissance est imparfaite; au ciel, je connaîtrai comme je suis connu » (2).

Ni les disciples du Seigneur, ni les apôtres les plus chers, ni même Notre Dame n'ont pénétré jusqu'au fond la vision bienheureuse que, dès ici-bas, le Fils avait de son Père; ils ont été du moins éclairés par des reflets de cette vision du Seigneur, en même temps qu'ils étaient instruits par son enseignement. Cette influence a été souverainement discrète et prudente; à la veille de sa mort, dans son entretien le plus intime, Jésus dira encore à ses apôtres : *J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pourriez pas les porter pour le moment* (3). Ce qu'il y a de plus profond dans sa vie, ses relations avec le Père, apparaît parfois vivement éclairé, au baptême, à la Transfiguration, à l'entrée à Jérusalem, à Gethsémani, au Calvaire. Mais le plus souvent, c'est un secret entre son Père et lui; il a dit à ses disciples : *Quand tu veux prier, entre dans ton cellier, ferme la porte à clef et prie ton Père, qui est caché, et ton Père, qui voit tout ce qui est caché, te le rendra* (4). Cette intimité, avide de secret, a été la loi de sa prière; bien des fois, ses apôtres l'ont vu se retirer pour prier : ils ne se sont associés à sa prière que dans les cas exceptionnels où lui-même les y a engagés, par exemple à la montagne de la transfiguration et au jardin de l'agonie (5).

(2) 1 *Cor.*, 13, 12.
(3) *Jn.*, 16, 12.
(4) *Mt.*, 6, 6.
(5) Cette réserve respectueuse est bien marquée dans ce trait rapporté par saint Luc (11, 1) : *Comme il était en prière, quand il eut fini, un de ses disciples lui dit : « Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples »*; et le Seigneur leur apprit le *Pater*.

Cette intimité de la prière de Jésus est le modèle de la nôtre, et elle la dépasse infiniment : chez nous, ce sera une pudeur pleine d'adoration qui ne cherche et ne souffre aucun témoin; chez Jésus, c'est l'unité inaccessible du Père et du Fils : *Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un* (6). Dans la prière qu'il nous a apprise, il nous fait dire au Père : *Pardonnez-nous nos offenses;* lui n'a jamais pu prier ainsi : il est l'Agneau sans tache. Quand Dieu fait d'un homme son prophète, il s'impose à lui d'autorité comme le Maître souverain : *Vers tous ceux à qui je t'enverrai, tu iras, et tout ce que je t'ordonnerai, tu le diras* (7). Quand le Père se fait entendre au Jourdain et au Thabor, ce n'est point pour donner ses ordres à Jésus, c'est pour dire aux hommes : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* Lors de l'entrée à Jérusalem, à la veille de la Passion, Jésus dit à son Père : *Mon âme est troublée, que dois-je dire? Père, préserve-moi de cette heure? Mais c'est pour cela que je suis venu, pour cette heure; Père, glorifie ton nom.* Une voix alors vint du ciel : *Je l'ai déjà glorifié et je le glorifierai encore. La foule qui était là et qui avait entendu, dit qu'il avait tonné; d'autres disaient : « Un ange lui a parlé ». Alors Jésus dit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix est venue; c'est pour vous »* (8). Lors de la résurrection de Lazare : *Jésus leva les yeux en haut et dit : « Père, je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé. Je savais bien que toujours tu m'exauces, mais c'est à cause de cette foule qui m'entoure que je dis cela, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé »* (9).

Tous ces traits nous révèlent entre le Fils et le Père une unité inséparable, dans le mystère de laquelle aucun homme n'a jamais pénétré; les témoignages surnaturels qui en sont donnés n'ont pas pour but

(6) *Jn.*, 10, 30.
(7) *Jér.*, 1, 7.
(8) *Jn.*, 12, 27-29.
(9) *Jn.*, 11, 41-42.

d'assurer le Fils de cette unité qui lui est naturelle comme elle l'est au Père, mais seulement de la révéler aux hommes.

On n'est donc pas surpris de voir, dans tout le cours de la vie du Seigneur, s'étendre sur lui la protection singulière du Père. Dieu avait dit jadis : *Ne touchez pas à mes christs;* combien cette parole est plus vraie encore du Christ! Certes, le Père n'a épargné à son Fils ni les persécutions ni l'indigence, depuis la grotte de Bethléem jusqu'au jardin de l'agonie et au Calvaire. Mais, jusqu'au dernier jour, nul ne l'a touché; on peut lui appliquer la parole du psalmiste : *Le malheur ne viendra pas jusqu'à toi; aucun fléau n'approchera de ta tente, car il ordonnera à ses anges de te garder dans toutes tes voies.* A Nazareth, les Juifs l'entraînent pour le précipiter du haut d'un rocher; *mais lui passa au milieu d'eux et s'en alla* (10). Même scène lors de la fête de la Dédicace, dans le temple : *Les Juifs cherchèrent à s'emparer de lui; mais lui se retira de leurs mains* (11).

Tous ces traits s'éclairent de la même lumière paisible, et nous font entrevoir le même mystère, l'unité divine, source de cette inviolabilité : *Tout ce qui est à toi est à moi, tout ce qui est à moi est à toi.* Le Fils trouve dans le Père tout son bonheur et toute sa force; il n'a besoin de rien ni de personne; en marchant à l'agonie, il dit à ses apôtres : *Vous allez vous disperser et me laisser seul; mais non, je ne suis pas seul, mon Père est avec moi* (12).

De là vient à Jésus cette paix souveraine qui est, peut-être, le caractère le plus divin de sa vie mystique. C'est l'attrait de cette paix qui soulève les hommes vers le mystère de Dieu; quand ils ont été purifiés par l'épreuve d'une longue nuit, c'est cette paix qui se répand en eux comme une marée irrésistible; point

(10) *Lc.*, 4, 30.
(11) *Jn.*, 10, 39.
(12) *Jn.*, 16, 32.

d'assaut violent, ni de vague, ni de coup de vent, mais un flot immense qui les submerge. Pour l'humanité tout entière, la source de ce « fleuve de paix » est dans l'âme du Christ : *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix; ce n'est pas comme le monde la donne que moi je vous la donne* (13).

C'est le rayonnement de cette paix lumineuse qui donne à l'évangile sa prise sur les âmes sincères et désireuses de Dieu; c'est elle qui a gagné les premiers disciples de Jésus. Quand il arrive au Jourdain, Jean-Baptiste ne le connaît pas encore, il n'en aura la révélation qu'au moment du baptême; et pourtant, dès ce premier contact, il s'écrie : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens à moi!* (14). Quelques semaines plus tard, quand Jésus revient au Jourdain, Jean dit à ses disciples : *Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde*, et sur ce seul mot, André et Jean suivent Jésus; Pierre, Philippe, Nathanaël, seront, à leur tour, entraînés par un seul mot; et, après ce premier appel, quand viendra la vocation définitive, au bord du lac, elle sera obéie du même élan : Pierre et André abandonnent tout ce qu'ils ont : les fils de Zébédée laissent leur père seul avec ses journaliers; Matthieu quitte son comptoir; tous pourront, comme Pierre, dire à Jésus : *Vois, nous avons tout quitté pour te suivre.* Qu'est-ce qui a entraîné ces jeunes gens, dès le premier contact? Saint Jérôme l'explique ainsi : « L'éclat et la majesté de la divinité voilée, qui transparaissait sur ses traits humains, pouvait dès le premier coup d'œil, attirer à lui ceux qui le voyaient » (15).

N'est-ce pas ainsi qu'a été saisi la pécheresse (16)? pas un miracle, pas même un mot; dans cet inconnu assis à la table du pharisien, Madeleine a reconnu

(13) *Jn.*, 14, 27.
(14) *Mt.*, 3, 14.
(15) *P. L.*, 20, p. 56.
(16) *Lc.*, 7, 36-50.

son Sauveur. Les foules aussi sont entraînées; elles suivent Jésus au désert, sans penser même à y emporter des provisions, et il faut que Jésus les nourrisse, cinq mille hommes une fois, trois mille une autre. Cette autorité s'impose à ceux-là même que les ennemis du Seigneur envoient pour l'arrêter dans le temple; les satellittes reviennent auprès des grands prêtres et des pharisiens : *Pourquoi ne l'avez-vous pas amené?* leur demandent-ils; les satellites répondent : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* (17).

Quelle est la force qui a subjugué ces hommes, dont beaucoup semblent y avoir été si peu préparés? C'est la lumière divine qui éclaire l'humanité du Christ. Saint Paul le dira plus tard : *Les infidèles, aveuglés par le prince de ce monde, ne peuvent fixer leurs regards sur l'éclat de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu... Dieu qui a dit : La lumière brillera du fond des ténèbres, a fait briller la lumière dans nos cœurs, pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur la face du Christ* (18).

Si nous considérons le Fils de Dieu dans sa divinité, il est la splendeur du Père; mais son humanité même est *l'image de Dieu;* sans doute, tout homme est l'image de Dieu; mais, chez ceux qui ne sont que des hommes, des fils d'Adam, cette image est lointaine et défigurée par le péché; pèlerins ici-bas, ils sont éclairés par un reflet de la patrie où ils tendent; Jésus, dont l'âme contemple sans voile la gloire du Père, en est le rayonnement; ce qui nous attire dans sa personne, ce qui nous charme dans sa parole, c'est *l'éclat de l'évangile de la gloire du Christ.* C'est ce qui répand sur toute la vie de Jésus une nuée lumineuse qui, aujourd'hui encore, charme les âmes de bonne volonté et qui, jadis, en Judée, attirait les apôtres et les retenait près du Maître.

(17) *Jn.*, 7, 46.
(18) *2 Cor.*, 4, 4-6; cf. 3, 18.

Ce rayonnement était ordinairement voilé; un jour, cependant, il brilla de tout son éclat aux yeux de trois témoins privilégiés : Jésus en prière se transfigura.

Prenant Pierre, Jean et Jacques, Jésus monta sur la montagne pour prier; et, pendant qu'il priait, son visage prit un autre aspect et son vêtement devint d'une clarté éblouissante. Et voilà que deux hommes parlaient avec lui : c'étaient Moïse et Elie qui, apparaissant en gloire, parlaient de son trépas, qu'il devait accomplir à Jérusalem. Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil, mais s'étant réveillés, ils virent sa gloire... Il se fit une nuée qui les couvrit. Et ils furent effrayés en entrant dans la nuée. Et de la nuée, une voix se fit entendre : « C'est mon Fils élu : écoutez-le ». Et quand la voix se fut fait entendre, Jésus se trouva seul (19).

Remarquons que cette lumineuse manifestation du Fils de Dieu n'est contemplée que par trois privilégiés, qui devront la tenir secrète jusqu'à la passion et la résurrection de Jésus. C'est ainsi que, tout au long de sa carrière, Jésus voile l'éclat de ses miracles, prescrivant, par exemple, à l'aveugle de Bethsaïde, qu'il vient de guérir, de ne pas rentrer dans son village (20), défendant au sourd de parler à personne de sa guérison (21). Autour de lui, on ne comprend rien à cette réserve : ses frères lui disent : *On n'agit pas en secret, quand on cherche à se montrer. Puisque tu fais de telles choses, montre-toi au monde* (22). L'évangéliste qui rapporte ces propos, ajoute : *Ses frères mêmes, en effet, ne croyaient pas en lui.* La foi seule comprend cette réserve, qui est la loi de tout l'évangile : Jésus se révèle à la foi, mais à elle seule. *Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît*

(19) *Lc.*, 9, 28-35.
(20) *Mc.*, 8, 26.
(21) *Mc.*, 7, 36.
(22) *Jn.*, 7, 4.

Père sinon le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler (23).

Le règne de Dieu n'éclate pas aux yeux; il est au dedans de vous (24). C'est le trésor caché dans le champ; c'est la perle, que le connaisseur seul découvre. Jadis, dans l'Ancien Testament, Dieu se cachait dans la nuée; il se cachait dans le secret impénétrable du Saint des Saints. Maintenant, Dieu est mêlé aux hommes, il vit parmi eux; mais il n'est reconnu que par la foi. Ainsi en sera-t-il de la sainte eucharistie : on voit, on touche cette hostie où le Fils de Dieu se cache; la foi seule l'y reconnaît.

Cette économie est la marque de la mystique chrétienne : le mystère protège la majesté divine; le secret jalousement gardé protège la pudeur des saints; Jésus se complaît dans cette volonté du Père : *Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as tenu ces choses cachées aux savants et aux prudents, et les as révélées aux simples. Oui, mon Père, car tel a été ton bon plaisir* (25).

Au seuil de sa vie publique, Jésus inaugurait son enseignement par le Discours sur la Montagne; au dernier jour de sa vie, il consomme cet enseignement par le Discours après la Cène. Ce discours n'a pas pour cadre, comme le premier, les grands horizons de la Galilée; c'est, dans une maison de Jérusalem, une chambre close. L'auditoire se resserre : ce ne sont plus les foules accourues *de toute la Judée, de Jérusalem, de la côte de Tyr et de Sidon,* c'est le petit troupeau des douze. L'apôtre saint Jude ne peut comprendre que cette manifestation suprême ait si peu de témoins : *Comment se fait-il que vous deviez vous manifester à nous, et pas au monde?* (26); Jésus ne

(23) *Mt.*, 11, 27.
(24) *Lc.*, 17, 21.
(25) *Mt.*, 11, 25.
(26) *Jn.*, 14, 22.

répond pas; plus tard, l'apôtre comprendra que cette révélation suprême et profonde devait être réservée aux intimes, dans un cénacle; mais les confidents du Seigneur devront partager leur trésor avec leurs frères; c'est le trésor de l'Eglise entière, de cette Eglise qui bientôt sera fondée dans ce cénacle.

Les circonstances si émouvantes de cet entretien lui donnent l'accent pathétique d'un adieu; le souvenir en restera gravé dans les âmes par la douleur de la séparation; tout au long de cette soirée, les apôtres sentaient l'angoisse des ténèbres qui tombaient sur eux, et cette angoisse même les ouvrait à l'amour de leur Maître; jamais ils n'en avaient senti si profondément la puissance.

Jésus les quitte; les apôtres ne voient encore que cette séparation qui leur voile tout l'avenir : le chemin, le terme, leur paraissent également mystérieux; et Jésus leur montre ce terme tout proche : c'est la maison où le Fils va les introduire, où le Père les attend :

Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures... je m'en vais vous préparer une place; et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai vous prendre auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi... Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas; comment en saurions-nous le chemin? » Jésus lui dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie; personne ne va au Père que par moi. Si vous me connaissez, vous connaîtrez aussi mon Père.. Dès maintenant, vous le connaissez et vous l'avez vu ». Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit ». Jésus lui dit : « Depuis si longtemps que je suis avec vous, tu ne me connais pas, Philippe! Celui qui m'a vu, a vu mon Père; comment peux-tu dire : montre-nous le Père? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? Les paroles que je vous dis, ce n'est pas de moi-même que je les dis; mais le Père,

qui demeure en moi, accomplit ses œuvres. Croyez-m'en, je suis dans le Père, et le Père est en moi; du moins, croyez-le à cause des œuvres mêmes (27).

Cette révélation était préparée par tout l'évangile; les âmes étaient tendues vers elle de tout leur désir : *Montre-nous le Père et cela nous suffit.* Et maintenant, cette révélation transparaît dans ces paroles si simples et infiniment profondes : *Je suis dans le Père et le Père est en moi;* les paroles du Fils viennent de cette source intime et inséparable : ce sont les paroles du Père; et les œuvres sont aussi les œuvres du Père. Un peu plus bas, Jésus leur dit : *Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde. Maintenant, je quitte le monde, et je retourne auprès du Père. Les disciples lui dirent : « Voici maintenant que tu parles clairement et sans aucune parabole. Maintenant, nous savons que tu connais toutes choses et qu'il est inutile qu'on te questionne; c'est pour cela que nous croyons que tu es sorti de Dieu »* (28).

La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ (29). Cette connaissance rendra les élus semblables à Dieu (30), mais elle suppose déjà l'assimilation qui, dès ici-bas, les fait enfants de Dieu; dans la mesure où ils sont fidèles aux grâces de leur adoption, ils reçoivent une intuition, une « vue », qui leur révèle leur Maître : *Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus; mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez* (31).

Reprenant cette promesse, Jésus révèle plus explicitement les conditions et la loi de cette vie : *En ce jour, vous connaîtrez que je suis dans mon Père,*

(27) *Jn.*, 14, 2-11.
(28) *Jn.*, 16, 28-30.
(29) *Jn.*, 17, 3.
(30) *Nous savons que, lorsqu'il se manifestera, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* (1 *Jn.*, 3, 2).
(31) *Jn.*, 14, 19.

et que vous êtes en moi, et moi en vous. Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; et celui qui m'aime, sera aimé par mon Père, et moi aussi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui (32). Ce qui apparaît tout d'abord, ce qui s'impose au disciple comme la condition de cette révélation où il aspire, c'est l'accomplissement de la volonté du Seigneur; Jésus y revient sans cesse dans le Discours : *Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements* (33); *si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole* (34). Cette promesse de Jésus est rappelée par sainte Catherine au prélude de son Dialogue : « En suivant les traces du Christ crucifié, par désir, par affection, par union d'amour, l'âme devient un autre lui-même. N'est-ce pas ce que le Christ a voulu nous apprendre, quand il nous dit : « A qui m'aimera et gardera ma parole, je me manifesterai moi-même; il sera une même chose avec moi et moi avec lui ».

Cette perspective d'une vie nouvelle est complétée par la promesse de l'Esprit-Saint : *Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements, et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet afin qu'il soit avec vous toujours, l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, car il ne le voit ni ne le connaît, mais vous, vous le connaîtrez parce qu'il demeurera en vous et qu'il sera en vous* (35).

Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous; mais le Paraclet, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous apprendra et vous rappellera tout ce que je vous ai dit (36).

Quand sera venu le Paraclet, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi (37).

---

(32) *Jn.*, 14, 20-21.
(33) *Jn.*, 14, 15.
(34) *Jn.*, 14, 23.
(35) *Jn.*, 14, 15-19.
(36) *Jn.*, 14, 25-26.
(37) *Jn.*, 15, 26.

J'aurais encore beaucoup à vous dire, mais vous ne pourriez le porter maintenant. Quand il sera venu, lui, l'Esprit de vérité, il vous fera pénétrer dans toute la vérité; car il ne parlera pas de lui-même, mais il vous dira tout ce qu'il aura entendu et il vous l'annoncera (38).

Ces promesses révèlent aux apôtres la personne et le rôle du Saint-Esprit; c'est bien une personne, c'est un Paraclet, un intercesseur; il apprendra tout aux apôtres, il leur rappellera tout ce que Jésus leur a dit; il rendra témoignage du Christ; il convaincra le monde; il dira tout ce qu'il aura entendu; son rôle est aussi personnel que celui de Jésus lui-même : *Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet, pour qu'il soit avec vous toujours;* et cette personne a une action si divine, que sa présence remplacera avantageusement pour les disciples la présence visible de Jésus : *Il vous est utile que je m'en aille.*

Cette personne est si intimement liée à celle du Fils que la venue du Saint-Esprit est en même temps le retour du Fils; non plus dans sa chair, mais dans sa divinité : *Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai vers vous; encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez* (39). La personne du Père est pareillement liée à la venue du Fils : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* (40). On ne peut posséder le Fils sans le Père, ni l'Esprit sans le Fils; et cette union infiniment étroite est le modèle et le lien de l'unité des chrétiens entre eux : *Qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, pour que le monde reconnaisse*

(38) *Jn.*, 16, 12-14.
(39) *Jn.*, 14, 18-19.
(40) *Jn.*, 14, 23.

que c'est toi qui m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé (41).

Cette révélation s'achève par une prière; le Seigneur nous montre ainsi par quelle voie nous pouvons nous unir à lui : par l'accomplissement de sa volonté, il le répète et nous l'avons entendu; mais aussi et surtout par la prière. Au terme, il faudra que nous puissions dire avec saint Ignace d'Antioche : « Mes passions terrestres ont été crucifiées, et il n'existe plus en moi de feu pour la matière; il n'y a qu'une eau vive qui murmure au dedans de moi et me dit : Viens vers le Père! » (42).

J. Lebreton, S. J.

(41) *Jn.*, 17, 22-23.
(42) *Rom.*, 7, 2.

Saint Cyrille d'Alexandrie

De la Trinité à l'Eucharistie.

Commentant le passage du discours après la Cène (1) : Je ne te prie pas pour eux seulement, mais pour ceux qui croiront en moi sur leur parole, afin que tous soient un, comme toi, Père, en moi et moi en toi, pour qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé, *saint Cyrille développe le thème de notre unité surnaturelle entre nous et avec Dieu. Le Christ prie pour ses disciples; il demande à son Père de les sanctifier, de leur accorder le don de l'Esprit. Et il ne le demande pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui les suivront au cours des âges. Pour nous unir le Christ nous a d'abord lavés de la souillure du premier homme et rendus semblables à lui-même. Il veut que nous soyons unis dans la charité et la paix et exprimions ainsi l'image de l'unité substantielle de la Trinité. Mais ce n'est encore là qu'une image très imparfaite. Le Christ a voulu nous unir en un corps, en son corps, qui est l'Eglise. Par son incarnation, il a unis en lui-même Dieu et l'homme. Par le sacrement de son corps, il rend les hommes « concorporels »* (2) *avec lui-même et entre eux. Nous recevons aussi, dans le Christ, la participation d'un même Esprit, qui parfait notre unité corporelle avec le Christ en une unité spirituelle avec Dieu.*

Le Christ s'est fait les prémices, si je puis parler ainsi, de ceux qui devaient être établis dans une vie nouvelle, il a été le premier homme céleste. En effet, comme le dit

(1) *Jn.*, 17, 20-21.

(2) C'est ainsi que nous nous permettons de traduire le terme συσσώμοι employé fréquemment par Cyrille dans le contexte.

Paul : *Le second Adam est le Seigneur venu du ciel* (3). C'est pourquoi il a dit : *Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme* (4). Ceux qui furent choisis les premiers comme disciples, se trouvaient le plus près des prémices, ils en étaient bien plus près que les autres; ils eurent l'honneur de suivre le Christ, ils furent *les témoins oculaires de sa gloire* (5); ils furent toujours près de lui et conversèrent avec lui, et ils furent les premiers à bénéficier de sa présence. Ce furent donc et ce sont encore, après le chef de tous, qui est élevé au-dessus de tous, les membres les plus précieux et les plus dignes du corps de l'Eglise. Le Christ demande pour eux à son Père qu'il leur accorde la bénédiction et la sanctification par l'Esprit, mais cela par lui-même. Mais il ne pouvait en être autrement, puisqu'il est lui-même *la sagesse et la vertu du Père, vivante, vraie, toute-puissante et efficace* (6).

Pour éviter que certains interprètes moins autorisés des Saintes Ecritures ne croient sans raison que c'est pour les seuls disciples que le Sauveur demande le don de l'Esprit, et non pour nous, qui venons après eux, et pour ceux qui ont vécu avant nous, *le médiateur de Dieu et des hommes, le pontife de nos âmes* (7), pour prévenir leurs soupçons insensés, s'est trouvé obligé d'ajouter : *Je ne te prie pas pour eux seulement, mais pour ceux qui croiront en moi sur leur parole.*

Car il n'aurait pas convenu que par un seul homme, Adam, la condamnation eût été portée sur tous, et que ceux-là aussi qui n'ont pas péché au moment où le premier homme était infidèle au commandement divin, portent en eux l'image déparée de l'homme terrestre. Il ne convenait pas non plus qu'à la venue du Christ, qui apparaissait comme l'homme céleste, ceux qu'il appelait à la justice par la foi ne reproduisent pas en eux son image. Nous reconnaissons l'image déparée de l'homme terrestre dans les formes souillées par la boue du péché, par l'in-

(3) 1 *Cor.* 15, 47.
(4) *Jn.*, 3, 13.
(5) 2 *Pt.*, 1, 16.
(6) *Heb.*, 1, 3.
(7) 1 *Pt.*, 2, 25.

firmité de la mort et de la corruption, par l'impureté de la concupiscence charnelle et de la convoitise terrestre. Nous voyons au contraire resplendir l'image de l'homme céleste, c'est-à-dire du Christ, dans la pureté et l'intégrité, l'absence de toute corruption, la vie, la sanctification.

Il était impossible que nous soyons rendus à la beauté primitive dont nous étions déchus par la faute du premier homme, si nous ne retrouvions la communion et l'union ineffables avec Dieu. Car telle était à l'origine la condition de l'homme. Or l'union à Dieu n'est donnée que par la participation du Saint-Esprit, qui nous communique la sainteté de sa propre personne, qui réforme dans sa propre vie la nature sujette à la corruption, et qui élève ainsi à Dieu et à sa ressemblance ceux qui étaient privés de la gloire. Car le Fils est l'image parfaite du Père, et la similitude naturelle du Fils, c'est le Saint-Esprit. C'est pourquoi il transforme pour ainsi dire en lui-même les âmes des hommes, il grave en eux la ressemblance divine, et y reproduit l'image de la substance suprême.

Notre Seigneur Jésus-Christ a donc prié non seulement pour ses douze disciples, mais plutôt pour tous ceux qui croiraient au cours du temps à leur parole, qui, les entendant, recevraient la sanctification par la foi et la purification opérée par la participation de l'Esprit. Il n'a pas cru devoir nous laisser une prière obscure, afin que nous apprenions comment nous devons être, et quelle voie de justice nous devons suivre pour accomplir sa volonté.

De quelle manière prie-t-il donc? *Qu'ils soient un,* dit-il, *comme toi Père en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous.* Il demande donc un lien de charité, de concorde et de paix, pour conduire les fidèles à l'unité spirituelle, de telle sorte que les caractéristiques de l'unité naturelle et substantielle qui règne entre le Père et le Fils, l'union des volontés en tout et la concorde dans l'unité parfaite, soient reproduites en eux. Mais nous ne pouvons pas dire qu'il y a en nous un lien de charité et une force de concorde tels que nous reproduisions le mode d'unité du Père et du Fils, unis en tout dans une identité de substance. Car cette unité est naturelle, vraie, considérée hypostatiquement. La nôtre imite la forme de la véritable unité. Comment pourrait-il se faire en effet que les exemplaires soient entièrement semblables à l'ar-

chétype? L'image de la vérité n'est pas la vérité elle-même; bien qu'apparemment elle puisse sembler la même, la différence est grande cependant.

Si donc un hétérodoxe croit qu'il peut renverser l'identité naturelle entre Dieu le Père et le Fils, et l'unité qui s'ensuit, nous mettant en cause et disant pour prouver son opinion téméraire : « De même que nous sommes tous un, non par l'identité des corps, ni par la confusion de nos âmes, mais par le sentiment de la charité, par la concorde et par l'union dans la volonté de Dieu, ainsi aussi le Fils est un avec le Père. » Nous rejetons l'erreur de cet homme ignorant et insensé. Comment cela? Parce qu'il est impossible que les choses qui nous dépassent suivent les lois de notre condition, que ce qui est incorporel soit soumis aux nécessités des corps, et parce que les choses divines ne sont pas comme les choses humaines.

Car s'il n'y a aucune différence entre Dieu et nous, mesurons les choses divines d'après les nôtres. Mais s'il y a une distance incompréhensible, pourquoi les défauts de notre nature doivent-ils fixer une loi à Dieu, d'après ce qui nous est impossible à nous, pourquoi devons-nous soumettre à la nécessité une nature supérieure à toute nécessité, commettant ainsi l'erreur la plus absurde? Car nous nous représentons les archétypes d'après les exemplaires, la vérité d'après la similitude de l'image; nous mettons les premiers à la place des seconds et les seconds à la place des premiers.

Mais afin de ne pas, par trop d'insistance, nous écarter davantage de notre sujet, disons que le Christ, prenant comme type et image de l'amitié indissoluble, de la concorde et de l'unité dans les sentiments, l'unité substantielle que le Père a avec lui et qu'il a avec le Père, a voulu nous réunir nous aussi d'une certaine manière dans la vertu de la Trinité sainte et consubstantielle, de sorte que tout le corps de l'Eglise soit un, par l'union et le concours des deux peuples en un seul corps parfait dans le Christ. Car, comme le dit Paul : *Il est lui-même notre paix, lui qui a réuni les deux peuples en un seul et qui, détruisant le mur de séparation et l'inimitié dans sa chair, a supprimé avec ses prescriptions la loi des commandements, afin d'établir les deux en lui-même en un seul homme nouveau, faisant la paix, et de les réconcilier*

tous deux en un seul corps pour Dieu par la croix, tuant par elle l'inimitié (8).

Certes cela s'est accompli lorsque les fidèles se sont trouvés d'accord entre eux, ayant acquis comme un seul cœur par la plus haute similitude dans la piété, l'obéissance de la foi et l'amour de la vertu. Je crois que tout cela peut être dit ici. Mais comme l'importance de ce passage nous invite d'une certaine manière à le scruter plus profondément, et que le Sauveur lui-même nous l'impose quand il dit : *Comme toi, Père, en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous,* voyons d'abord ce que nous devons en dire.

Nous avons dit que l'essence de l'unité divine, l'identité substantielle de la sainte Trinité, son harmonie la plus parfaite, doit être imitée par cette union de concorde et d'unanimité des fidèles entre eux. Ici nous devons montrer que cette unité est également naturelle (9), qu'elle nous unit entre nous et à Dieu, ne nous privant même pas de cette union des corps, bien que nos corps restent différents, chacun de nous étant circonscrit et existant dans sa propre hypostase. En effet, Paul ne peut pas être ou être appelé Pierre, par exemple, ni Pierre être ou être appelé Paul, bien qu'en raison de leur union dans le Christ ils soient

(8) *Eph.*, 2, 14-16.

(9) Nous traduisons le terme φυσική par « naturel ». Les auteurs traduisent souvent par « physique », mais nous croyons que c'est là fausser quelque peu le sens originel, surtout si on y voit un rapport avec les théories théologiques postérieures (théorie physique, théorie morale, etc.) Est « naturel », φυσικός, tout ce qui se rapporte à la « nature », φυσις. Le P. Mahé, dans un article par ailleurs excellent sur l'Eucharistie d'après saint Cyrille d'Alexandrie (*Revue d'histoire ecclésiastique*, VIII, 1907, p. 686), s'étonne de le voir parler ici d'unité « physique » alors que partout ailleurs il évite soigneusement ce terme pour notre union au Christ. Il croit même que cette expression a pu échapper à la plume du docteur. Nous pensons que l'unité « naturelle », réalisée entre nous et avec le Christ par l'Eucharistie, qui fait de nous et du Christ « un seul corps », s'explique très bien dans la pensée de saint Cyrille. Elle est affirmée encore par le terme συσσώμοι, « concorporels », qui revient souvent dans la suite. Notons d'ailleurs que si le saint ne parle pas de ἑνωσις φυσική entre nous et le Christ, il parle cependant d'une οἰκειότης φυσική, d'une parenté « naturelle », c'est-à-dire dans la même nature, entre nous et Dieu, réalisée par le Christ, qui *nous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu,* et par l'Esprit qui lui est uni substantiellement. « Par la participation à cet Esprit, nous devenons participants de la nature divine; nous sommes dits nés de Dieu, et appelés pour cette raison des dieux; nous ne sommes pas seulement élevés par grâce à une gloire surnaturelle, Dieu habite en nous. » (*In Joan*, 1, 12.)

censés être un. C'est pourquoi, puisque tous confessent qu'il n'y a qu'une unité naturelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit, car une seule divinité est reconnue et glorifiée dans la sainte Trinité, considérons donc de nouveau de quelle manière nous aussi sommes un entre nous corporellement et spirituellement, et un avec Dieu.

Le Fils unique procédant donc de la substance même du Dieu et Père, ayant dans sa nature celui qui l'a engendré tout entier, s'est fait chair, selon les Ecritures (10), se mélangeant lui-même d'une certaine manière à notre nature, par l'union ineffable avec ce corps terrestre. Ainsi celui qui est vrai Dieu par nature, s'est présenté comme, et a vraiment été l'homme céleste, non un théophore, ainsi que se l'imaginent certains qui ne saisissent pas toute l'élévation du mystère, mais comme Dieu et homme en même temps, afin de réunir en lui-même ce qui est le plus séparé de sa nature, de rendre l'homme participant de la nature divine (11).

Nous avons aussi reçu la communication et l'inhabitation de l'Esprit, laquelle commença dans le Christ qui, semblable à nous, c'est-à-dire devenu homme, a été oint et sanctifié, bien qu'étant Dieu par nature, qui, procédant du Père, a sanctifié par son propre Esprit le temple où il habita, puis toute la création qui avait été faite par lui, pour autant que la sanctification lui convient. Le mystère du Christ est donc devenu le début et la voie par lesquels nous devons *participer à l'Esprit* (12), et être unis à Dieu. Car nous sommes tous sanctifiés dans le Christ, comme nous l'avons déjà dit.

Afin que nous parvenions donc à l'unité avec Dieu et entre nous, que nous ne formions plus qu'un seul, bien que toujours distincts les uns des autres dans nos corps et dans nos âmes, le Fils unique a conçu un moyen selon la sagesse et le conseil du Père qui lui conviennent. Réunissant en lui-même les fidèles dans un seul corps, le sien, par la communion mystique, il les a rendus concorporels avec lui-même et entre eux (13). Qui en effet séparera ceux qui ont été réunis par ce saint corps dans l'unité du

(10) *Jn.*, 1, 14.
(11) *2 Pt.*, 1, 4.
(12) *Heb.*, 6, 4.
(13) *Eph.*, 3, 6.

Christ? Qui les éloignera de cette union naturelle entre eux?

Car si nous pouvons tous prendre part à un seul pain, nous devenons tous un seul corps (14). Le Christ ne peut pas être divisé. C'est pourquoi l'Eglise est appelée le corps du Christ, et nous ses divers membres, selon la parole de Paul (15). En effet, tous unis de la façon la plus intime au Christ par son saint corps, puisque nous le recevons lui, un et indivisible, dans nos corps, nous devons lui consacrer nos membres, plutôt qu'à nous-mêmes.

Quant à ce fait que, le Sauveur prenant la place de la tête, le reste du corps soit appelé l'Eglise, composée des membres de chacun, c'est ce que Paul prouvera en disant : *Afin que nous ne soyons plus de petits enfants, irrésolus, emportés çà et là par tout vent de doctrine, par la perversité des hommes, leur malice, leur ruse pour tromper. Mais que, faisant la vérité dans la charité, nous croissions à tous égards en lui qui est le chef, le Christ, en qui tout le corps est uni et joint jusque dans ses moindres parties, et en qui il croît pour sa propre édification dans la charité selon l'opération et la mesure propre à chaque membre* (16).

Et que nous obtenions cette union corporelle avec le Christ, nous tous qui participons de sa sainte chair, c'est ce qu'atteste de nouveau Paul, disant du mystère de piété : *Il n'a pas été donné aux fils des hommes de le connaître dans les autres générations, tel qu'il a été révélé maintenant dans l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes. Les peuples sont devenus cohéritiers, concorporels, et participants de la promesse dans le Christ Jésus* (17).

Si nous sommes tous concorporels entre nous dans le Christ, et non seulement entre nous, mais aussi avec lui qui est en nous par sa chair, comment ne sommes-nous pas manifestement tous un et entre nous, et dans le Christ? Le Christ est le lien de l'unité, étant à la fois Dieu et homme.

Suivant la même voie pour l'unité spirituelle, nous di-

(14) 1 *Cor.*, 10, 17.
(15) *Eph.*, 5, 30.
(16) *Eph.*, 4, 14-16.
(17) *Eph.*, 3, 5-6.

rons qu'ayant reçu tous un seul et même Esprit, à savoir l'Esprit-Saint, nous sommes mélangés pour ainsi dire entre nous et avec Dieu. Car bien que nous soyons nombreux chacun pris à part, et que le Christ fasse habiter en chacun de nous l'Esprit de son Père et le sien, il n'y a cependant qu'un seul Esprit indivisible qui réunit en lui-même les esprits, distincts pour autant qu'ils existent chacun en particulier, et qui fait en sorte qu'ils soient pour ainsi dire un seul esprit en lui.

Car de même que la vertu de la sainte chair rend concorporels ceux en qui elle se trouve, de même l'Esprit un et indivisible de Dieu habitant en tous, nous unit tous d'une unité spirituelle. C'est pourquoi le sublime Paul nous conjure encore : *Supportez-vous les uns les autres dans la charité, veillant à conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix, un corps et un esprit, comme vous avez été appelés dans l'unique espérance de votre vocation. Un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et par tous, et en tous* (18).

Si l'unique Esprit habite en nous, l'unique Dieu et Père de tous sera en nous par son Fils, et conduira à l'unité mutuelle et à l'unité avec lui tout ce qui participe de l'Esprit. Par là devient aussi clair comment nous sommes unis au Saint-Esprit par participation. Car si, ayant abandonné la manière de vivre charnelle, nous commençons à obéir aux lois de l'Esprit, n'est-il pas clair que, ayant pour ainsi dire renoncé à notre vie, et ayant reçu, par l'Esprit-Saint qui nous est uni, une forme céleste, nous sommes appelés, non plus seulement des hommes, mais des fils de Dieu et des hommes célestes (19), *étant devenus participants de la nature divine* (20).

Nous sommes donc tous un dans le Père, dans le Fils et dans le Saint-Esprit, un, dis-je, par l'identité de la condition, un par la conformité de notre piété, par la communion de la sainte chair du Christ, et par la participation d'un même et saint Esprit.

(*Traduit par Aug. Kerkvoorde, O.S.B.*)

(18) *Eph.*, 4, 3-6.
(19) 1 *Jn.*, 3, 1.
(20) 2 *Pt.*, 1, 4.

L'Unité de l'Église

De la méditation sacerdotale d'un orthodoxe russe devenu prêtre de la sainte Eglise catholique, ont pu sourdre des vues sur l'unité de cette Eglise, qui ont paru assez suggestives et assez substantielles, pour devenir nourriture spirituelle pour beaucoup.

Le respect dû à nos lecteurs réclamait que cet article, pensé en russe, bien que dicté en français, fût adapté plus complètement à leur mentalité occidentale. Qu'on nous pardonne d'avoir ainsi sacrifié la spontanéité d'une pensée, trop obligée, pour se frayer une voie intelligible, de heurter parfois la syntaxe et les mots d'une langue étrangère.

« ...Un, comme Vous, Père, et Moi! »

Le philosophe qui réfléchit sur la condition humaine, ur la nature de l'homme et sur le déploiement de son ction, peut évoquer, pour donner un sens à cette activité n marche, quelque unité définitive, indiciblement totale, ù la créature, atteignant sa fin, soit consommée dans la oie. Contemplation platonicienne, union extatique de Plo- in, ou encore nirvâna boudhique. Mais aucun des moyens u'il décèle n'est assez puissant pour produire cette fin léale. « J'ai bon espoir... », disait Socrate. Oui, la conve- ance d'un pareil achèvement fonde un *espoir*; mais aucune *ertitude*. La Création, interrogée, ne révèle que sa soif 'existence infinie.

Mais en Jésus Christ, cet espoir devient foi. Et la vie chrétienne », au sens le plus strict de ce mot, n'est rien

d'autre que l'unité parfaite de l'humanité et de Dieu Rattachés à Jésus-Christ, nous sommes greffés sur l cœur même de Dieu; nous vivons de sa vie, nous con naissons de sa connaissance, nous aimons de son amour. Et lorsque notre temps est terminé, lorsque notre devenir s clôt et qu'apparaît la gloire, l'achèvement s'accompli ineffable en termes du siècle : car, comment dire cett participation par nos personnes unies à Jésus, de l'infini simplicité de Dieu! L'intelligence connaissant l'Etre e tout être, la volonté atteignant le Désirable et tout dés rable, et tout cela conjoint en un acte d'admiration, uniqu et intégral.

Saint Jean l'a vu en son *Apocalypse*. Aux quatrième e cinquième chapitres, il nous parle de ce livre scellé d la Création, que personne ne peut ouvrir, sauf l'Agnea immolé. Car « Lui, a racheté pour Dieu, par son sang les hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peupl et de toute nation. Il les a faits rois et prêtres, et ils règn ront sur la terre. ». Tandis qu'au vingt et unième, il nou fait voir l'Eglise, terre nouvelle, tabernacle de Dieu ave nous, où Dieu essuie toute larme de nos yeux. Et tand qu'au travers de toutes ces visions, se déploie l'éternel et unique liturgie de la gloire, retentit le triomphant *Am* de toutes les créatures à celui qui est assis sur le trô et à l'Agneau.

Ainsi, l'unité de l'Eglise triomphante est l'extension gl rieuse et parfaite dans les membres du Christ, de l'uni substantielle du Verbe et de cette nature humaine en l quelle il s'est incarné. Elle est aussi l'« idée », le modèl la forme parfaite de l'unité de l'Eglise militante.

Celle-ci est en devenir. C'est un corps qui grandit. C'e l'Epouse du Christ qui se forme.

Or, la loi d'unité de l'adulte est celle qui mène l'adole cent dans sa croissance. Nous ne comprendrons bien l'Egli terrestre que par une contemplation intense et fidèle l'unité merveilleuse de la Jérusalem céleste.

Le mystère de cette unité consiste, nous dit la Sain Ecriture, en une compénétration, une coprésence mutuel du Père et du Fils dans l'Esprit. Car les trois Personn sont corrélatives. Le Père n'est Père qu'en produisant

Fils. Le Fils n'est Fils que par sa soumission filiale. Et l'Esprit n'est Esprit qu'en étant l'acte unique de cette génération et de cette soumission. *Ab utroque progenitus.* Il est du Père et du Fils.

Sacerdoce et laïcat.

La Sainte Ecriture nous suggère pareille compénétration mutuelle dans l'Eglise, entre ses deux aspects corrélatifs : sacerdoce et laïcat. Le prêtre ne peut être conçu sans laïcs (« *tout pontife, choisi d'entre les hommes, est établi pour les hommes* ». — *Hébr.* 5, 1.) tout comme le Père ne peut être conçu sans le Fils; et les laïcs ne peuvent être conçus sans le prêtre, tout comme le Fils ne se conçoit pas sans le Père. Mais nul n'est prêtre et nul n'est laïc que dans l'Esprit de Dieu. C'est dans le même Esprit subsistant que le Père, Dieu par essence, engendre le Fils, Dieu par la même essence, et que le prêtre, homme par essence, est constitué prêtre des laïcs, hommes de la même essence.

Mais aussi la même pierre d'achoppement existe pour l'orgueil humain, à admettre la distinction radicale du rang sacerdotal et du rang laïc, dans l'identité d'une même nature humaine et d'une même vie surnaturelle dans l'Esprit, qu'à admettre la consubstantialité divine du Père et du Fils dans l'unité du même Esprit.

Avouons-le, cette irréductibilité des deux ordres nous fait scandale. Une sorte d'orgueil de caste est la tentation des prêtres, et une envie corrélative, celle des laïcs. Mais ces deux vices peuvent se dissoudre dans la joie unifiante. Elle règne, en fait, lorsque les prêtres, dépouillés des dernières traces d'orgueil, remercient, dans une même soumission reconnaissante, cette Sagesse divine, qui, dans le même acte d'amour gratuit, constitue la masse des fidèles en laïcat, et en élève quelques-uns (pas nécessairement les plus dignes) à la dignité du sacerdoce. Lorsqu'aussi les laïcs, sachant que nul ne rejoint Dieu s'il n'y est uni dans le sacerdoce, se débarrassent de toute envie et adressent leurs remerciements à Dieu dans une affection reconnaissante pour leurs prêtres.

Une joie pareille, joie d'unité, de compréhension, de remerciements mutuels, règne évidemment dans l'Eglise triomphante. Et elle y est comme l'*idéal*, le modèle radieux pour ceux qui militent.

Eternellement, prêtres et laïcs s'y distinguent, mais toute opposition entre eux est annulée. Ils sont assumés dans une unité consommante. Leurs fonctions mêmes sont transformées. C'est qu'il n'est plus besoin des sacrements partiels lorsque le « Sacrement conjoint », la « totale chose sacrée » qu'est le Rédempteur achevé dans ses membres, est assis à la droite du Père. Mais de même qu'il y reste l'Agneau « immolé » et que sa gloire est rutilante du sang de ses blessures, le prêtre y garde le caractère ineffaçable qu'il reçut sur la terre. Autour de l'Agneau, prêtres et laïcs, accomplissant toute liturgie en un seul acte formidablement simple, clament l'*Amen* fondamental, l'amoureuse et sonore et unique communion au cœur insondable de Dieu.

L'orient et l'occident.

Placés dans cette perspective, où, par une contemplation de l'unité parfaite, nous comprenons ce que doit être l'imparfaite, pouvons-nous poursuivre des sondages destinés à résoudre certaines antithèses de l'Eglise historique?

Outre la distinction sociale de l'Eglise en deux aspects corrélatifs : prêtres et peuple, l'histoire nous en indique une autre, spatiale, pouvons-nous dire, et surtout psychologique, en Eglise d'Orient et Eglise d'Occident. S'agit-il à nouveau d'aspects antithétiques corrélatifs et la vision de l'unité suprême peut-elle nous aider à comprendre quelle synthèse supérieure les justifie en les accomplissant?

Sans doute, car si la gloire dans le Christ glorieux est le repos et l'achèvement de tout le devenir humain, elle est, entre autres aspects, cette unité parfaite avec son objet, d'une intelligence naturellement tâtonnante et qui d'elle-même, ne peut progresser qu'en s'identifiant au multiple.

Ainsi, puisque le Christ n'a point détruit notre nature

en l'assumant à lui, nous devons retrouver, dans l'Eglise, les deux aspects fondamentaux d'*intuition* et de *réflexion* qui sont la marque de l'intelligence humaine.

Et dans ce grand corps uniné, n'est-il pas normal que nous constations une sorte d'équilibre rythmique de la pensée chrétienne, oscillant et s'affermissant sur les deux pôles de la mentalité humaine? L'intuition dirige, et son instinct, si l'on peut dire, est de tout prétendre identique. La réflexion est la grande ouvrière qui découvre et maintient à tout prix les distinctions que le réel comporte; son danger est de faire des choses avec des aspects, de canoniser la multiplicité pour elle-même, perdant ainsi le *sens*, si l'on ose dire, puisqu'elle est pour le vrai, et donc pour l'unité.

Il s'agit bien de tendances corrélatives, destinées à coopérer, à se limiter mutuellement, et à se corriger. L'unité qu'elles doivent produire ne veut pas dire dualité; ne veut pas dire davantage identité.

Nécessaires pour toute connaissance humaine, tout homme en présentera quelque évidence. Mais l'être humain, dont le devenir et l'effort propre sont de composer du multiple, le peut selon bien des hiérarchies. Les dominantes de la vie intellectuelle se partagent ainsi l'humanité : les individus sont plutôt intuitifs, ou plutôt réflexifs. Et si la personne humaine échafaude et oriente librement son édifice mental, n'oublions pas que c'est dans une liberté dont la matière est faite des différents déterminismes physiques et sociaux : l'hérédité, la vie propre du corps, l'aspect du monde matériel; l'éducation, les événements sociaux, les traditions et l'esprit actuel d'une société. Rien d'étonnant donc à ce qu'on rencontre des familles d'esprits, des groupements naturels à mentalité fortement accusée.

Il semble bien que les deux dynamismes fonciers de l'intelligence se répartissent ainsi, même spatialement, notre monde; que l'intuition domine chez certains groupes humains, la réflexion chez d'autres.

L'Eglise visible, dont la mission est d'organiser l'unification surnaturelle de l'humanité dans le Christ, n'abstrait rien des particularités essentielles de notre univers.

Respectant toute chose juste, c'est tels que nous sommes qu'elle nous promeut à une incomparable dignité.

En fait, nous voyons, dès les premiers siècles de notre ère, la pensée de l'Eglise se développer dans deux sens différents, apparemment contradictoires et qu'il fallut symphoniser sans cesse. Du jour seulement où certains se refusèrent à l'harmonisation suprême, il y eut schisme dans l'Eglise.

L'Eglise catholique de Pierre peut donner la paix à tous les croyants qui cherchent à éclairer leur foi, quelle que soit la dominante de leur mentalité. Bien plus, elle désire que chacun de ses enfants accomplisse cet effort selon une voie originale, pourvu que ce soit dans l'humilité. Car il faut que la foi envahisse toute forme de l'esprit humain, il faut que, sous cet aspect même de l'intelligence, l'humanité du Christ soit achevée dans ses membres.

Et faut-il dire l'achèvement réciproque, l'infinie complétude de chacun des membres qui a accompli ainsi son effort dans l'harmonie du corps tout entier? Pères d'Orient, Pères d'Occident, réunis au séjour glorieux, connaissent, dans ce Christ total qui contient leurs frères, la définitive certitude et l'apaisante joie qu'ils recherchaient dans leurs combats terrestres.

La logique, humble autant qu'audacieuse, qui a mené les pères peut mener les fils. Elle veut que nous osions contempler les mystères, mais avec cet accueil loyal et cette reconnaissance joyeuse de tout effort convergent, et accrochés à travers tout à l'infaillible autorité de Pierre.

Une des grandes antinomies de l'Eglise terrestre, est donc, à son tour, résolue par l'unité souveraine de l'Eglise glorieuse. Comme le sillage, où pour un instant les eaux se bousculent, bientôt s'efface et disparaît dans l'immensité calme. Nous passons et nous nous bousculons pour un instant au sein de l'Eglise visible, car, bien que la tâche soit commune, la lumière de la foi est diffuse et n'est que le germe de l'intégrale vision. Mais, sitôt que nous sommes happés par l'éternité et que nous sommes repris dans la lumière inaccessible, c'est une émouvante unité qui nous comble, une fraternité insoupçonnée où Dieu même essuie les larmes de tous ses enfants.

Fraternité charnelle et spirituelle.

Pacifiante fraternité surnaturelle! Qui transcende toutes les ébauches naturelles d'unité, et vient accomplir au centuple et par un don d'en-haut, l'intention originelle qui les a successivement soulevées.

Il faut que l'homme vienne enfin à comprendre que lorsque la Vérité s'incarne dans une chair humaine, tout désir de la chair peut vraiment s'apaiser en elle. Le refus de cette vérité, et notre éblouissement par tout l'ordre charnel, est la tare même de notre race. Les grandes maladies sociales qui désordonnent douloureusement notre époque n'en sont qu'une manifestation plus effrayante.

Il est criminel de s'attacher de toute son âme à l'imparfait, alors que le parfait nous est donné. Car, si même il nous est donné dans la douleur et la mortification temporelles, nous savons bien qu'il ne peut qu'épanouir ce qui l'a précédé. La fleur ne détruit pas le bouton, elle le comble.

Dans la perspective glorieuse où nous sommes placés, ces choses sont évidentes. Elles paraissent moins certaines quand le terrestre captive tout notre regard.

L'homme qui apparut entre les deux testaments, et courut quelques pas juste avant le Messie pour aplanir ses voies, a balayé, avec sa fougue de prophète, toute cette poudre aux yeux des primautés charnelles. « D'enfant né de la femme, il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste le prophète. » Grandeur de celui qui assène son glaive entre les liens charnels et les vrais liens spirituels. Vous pouvez renoncer pour un temps aux charnels, les autres sont plus hauts qui les accomplissent dans la gloire!

Lorsque Dieu nous offre son adoption, c'est de lui qu'il faut renaître et non plus d'Abraham seulement. L'unité charnelle de la race n'est qu'un sillon d'attente et qui doit accueillir, même dans l'écrasement, le poids des murs de la Cité de Dieu.

Jean-Baptiste dissipe toute confusion.

Saint Pierre et saint Paul poussent cette doctrine comme un soc inflexible qui fait horreur mais qui libère les hommes du monde antique. Pour la première fois, la dignité du sang reprend sa juste place, subordonnée à la charité théologale. Car « le moindre, dans le Royaume de Dieu, est plus grand que Jean », poursuivait Notre-Seigneur dans son éloge.

Le ministère du Baptiste auprès de ses frères d'Israël ressemble un peu à notre apostolat parmi nos frères non catholiques.

Abraham était, à la fois, l'ancêtre de la nation et le père de la religion. Ces deux filiations peuvent coexister. En cas de conflit, la filiation spirituelle l'emporte. Jésus paraît. Le disciple du Christ doit délaisser, s'il le faut, la fraternité spirituelle avec les Juifs obstinés, malgré la persistance du lien charnel. Il doit étendre sa fraternité spirituelle à tous les hommes, fussent-ils Gentils, malgré l'absence de lien charnel.

L'apôtre de l'unité catholique prêche une doctrine semblable. Ses disciples subiront une épreuve analogue à celle des apôtres. Abandon des liens spirituels avec leurs frères charnels — (et ne seront-ils pas outragés, mis au ban de leur cité, de leur famille?). D'autre part, fraternité nouvelle et spirituelle avec des étrangers selon la chair.

Ces conditions sont pénibles, certes. Elles le seront moins si nous considérons encore l'unité idéale de l'Eglise triomphante. Les liens charnels y sont provisoirement abolis. (La résurrection universelle les rétablira comme les traits d'un visage harmonieux.) L'abjuration ne rompt nullement la filiation spirituelle avec les « pères » disparus et consommés dans la joie de l'unité. (Nous admettons la possibilité de salut pour nos frères orthodoxes.) Le converti obéit au même Dieu; par les yeux de la foi, il connaît la même vérité que ses pères dans la vision de gloire. Notre connaisance et celle des bienheureux ont le même objet. Le degré seul diffère. Cette idée est très chère à nos frères orientaux.

Le dogme de la primauté romaine est donc contemplé et compris au ciel non plus seulement en ses raisons historiques mais dans toute la sagesse de l'économie divine

Présenté de la sorte, l'argument vaut. L'union avec les pères n'est pas rompue mais renforcée. Lorsque le lien spirituel obtiendra son complément charnel, la double filiation sera rétablie intacte et glorieuse.

D'ailleurs, qu'on y prenne garde (distinction n'est pas séparation; absence transitoire n'est pas rupture), la communauté, même avec ses frères contemporains, le converti la sauve et en fait un bien d'éternité; quitter ses frères pour le Christ, c'est les quitter pour la charité, pour les aimer donc, enfin, selon tout eux-mêmes, brisant l'exclusivisme de la chair.

En s'attachant à la foi catholique et à la primauté romaine, on atteint donc, nous le voyons, au degré le plus fort de la cohérence intime avec tout ce qui, dans le monde, peut être cher au cœur d'un homme.

Sans doute, notre sensibilité se rebiffera toujours devant de telles affirmations, mais avant que l'heure vienne où elle-même sera pacifiée et glorifiée, nous savons bien qu'il nous faut la reconquérir patiemment, et lui infuser, par la « vie chrétienne », cette foi qui est son salut en étant celui de toute la personne humaine.

Et telle est la splendeur d'une foi qui peut évanouir toute inquiétude et répondre à toute question vraiment humaine. Pour des non catholiques orientaux, en particulier, ne suffira-t-il pas de la pousser jusqu'au bout d'elle-même pour qu'elle manifeste son insurpassable cohérence et son exigence absolue d'unité?

Les règles d'or de l'Amour.

Reprenons encore une fois notre point de vue suprême : l'unité du Christ total dans la gloire trinitaire, et à cette lumière, pénétrons davantage dans le mystère de notre Mère l'Eglise.

La nature intime de Dieu nous a été révélée : Nous savons qu'il est Amour; et nous savons en lui ce qu'est l'Amour. Les deux règles fondamentales de tout amour et de toute sagesse nous sont données en ce Dieu Trinité, de sorte qu'en elles, nous possédons les normes de l'Eglise.

L'Amant communique à l'Aimé tout ce que celui-ci peut recevoir, mais sans rien enlever de ce qui est vraiment personnel et incommunicable soit chez l'Aimé, soit chez l'Amant.

Telle est la première règle de l'amour que nous révèle la divine génération du Verbe par le Père : chacun possède toute la nature divine communiquée, mais les deux Personnes sont absolument distinctes.

L'Amant et l'Aimé possèdent en commun tout ce qui n'est propre, ni à l'un, ni à l'autre, et essentiellement leur mutuel Amour.

Telle est la seconde règle que nous révèle la divine procession de l'Esprit, du Père et du Fils.

La contemplation de ces deux règles d'or est la vie entière de nos pères disparus. Car le Dieu-Trinité est Amour, l'Incarnation rédemptrice où Dieu endosse personnellement sa création, est le chef-d'œuvre de l'Amour, et l'Eglise qui réalise, à travers l'espace et le temps, l'unité en un seul faisceau dans le Christ-Chef, de toutes les personnes librement adorantes, est l'achèvement du même chef-d'œuvre de l'Amour.

Prolongeons donc jusqu'à l'Eglise l'application de ces règles d'amour puisque nous voulons de toute notre âme que la foi de nos frères séparés soit complète.

Marie et l'Eglise.

Quand on aime, on donne à l'aimé tout ce qu'il peut recevoir, sans rien lui enlever de ce qui lui est propre.

Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. Et non par intrusion, car ce qu'il nous accorde, c'est vraiment ce grand Frère et cette filiation adoptive en Esprit que nous pouvions recevoir, et que naturellement déjà, nous espérions. Ni parcimonieusement, car nous l'avons reçu comme un frère charnel, un frère de notre race, surgi de la lignée et résumant en lui une généalogie. Nous pouvions lui donner son corps, un corps marqué par nous d'une réelle hérédité. Une femme pouvait proférer le oui libre et profondément humble au divin Men-

diant de sa chair virginale. Et Dieu qui donne de toute éternité la divinité tout entière à son Fils bien-aimé, a donné à sa fille humaine, au temps prévu, la maternité tout entière.

Mais sans rien lui enlever de ce qui lui est propre, nous dit la même règle d'amour. Dieu laisse à sa fille préférée la virginité tout entière. Marie, la Mère de Dieu, son Epouse bien-aimée, est encore sa Sœur virginale.

Grâce à cette règle d'or qui commande le bonheur de nos pères glorifiés, le dogme de la maternité virginale de Marie nous apparaît donc comme intimement conjoint au dogme fondamental de Dieu devenu chair humaine.

Dieu ne s'est pas réservé pour lui seul de nous donner son Fils. Il s'est adjoint une Mère très pure et notre vie surnaturelle est toute empreinte de sa grâce maternelle. « Sa place n'est pas partielle, mais totale, quoique seconde », écrivait récemment un théologien (1), car « elle n'est pas tant un membre particulier que *l'entrée de la vie dans tout le corps* ». L'humanité pouvait intervenir dans le don de la grâce. Dieu n'a eu garde de négliger cette faculté de ses créatures libres. Et l'Eglise, dont Marie est le type, est-elle autre chose, dans sa fonction sacerdotale, que le prolongement dans les siècles de cette divine maternité et de cette médiation du Christ indissolublement mariale? En Marie, nouvelle Eve, fille charnelle de Joachim et d'Anne, et mère éternelle de tous les rachetés, la vieille synagogue est élevée par le nouvel Adam au rang de mère surnaturelle des hommes déifiés. C'est donc vraiment, comme nous le dit la seconde règle d'or, une possession commune que nous avons avec le Père, de tous les biens divins. Il nous donne son Fils, non seulement comme un juge, mais comme un Rédempteur qui est notre Médiateur, notre Pontife, notre Frère premier né, et même le Fils chéri de notre race. Et, en lui, nous possédons l'Esprit qui clôt tout amour, le Saint-Esprit de l'eau baptismale, l'Esprit qui mène, qui dirige, qui unifie, l'Esprit qui nous fait *consortes divinæ naturæ*.

(1) E. Mersch, *Sainte Marie, Mère de Dieu*, N. R. T., févr. 1940, pp. 132, 88.

Conclusions.

Qu'il nous soit permis de reprendre brièvement le dessein général de nos propositions.

Succédant au philosophe, et nous appuyant sur les certitudes dogmatiques du théologien, nous avons d'abord évoqué l'unité intégrale du Christ glorieux, parachevé dans ses membres, et parfaisant ceux-ci en comblant tout leur devenir.

Cette vision, nous ne l'avons plus quittée, et nous avons voulu qu'elle fût notre guide — comme un modèle, comme un but est guide — dans nos recherches au sujet de l'unité de l'Eglise terrestre.

En elle, nous avons pu concilier et synthétiser l'apparente multiplicité sociale et psychologique de cette Eglise militante. Le scandale de la distinction entre les prêtres et le peuple a disparu. L'opportunité de mentalités parallèles et corrélatives dans la pensée chrétienne a été justifiée. Mais, dès lors, est survenue l'idée d'une autorité, d'une primauté pontificale faisant converger ces efforts et ces aspects multiples, invoquant pour cela une unité, non venue d'en-bas, mais reçue d'en-haut. Et nous avons compris l'insuffisance, quoique la dignité, de la fraternité charnelle et son achèvement nécessaire par la divine fraternité d'en-haut.

Revenant ensuite à notre unité glorieuse, mais pour l'étudier cette fois dans sa constitution, dans sa trame, si l'on veut, nous en avons dégagé les lois, expressions de la Trinité sainte, et nous avons senti qu'elles régissaient l'ordre entier de la Rédemption. Nous en avons tiré l'essentiel de la marialogie catholique.

A plusieurs signes, on aura senti que ce qui nous poussait dans ces recherches était un souci véhément d'apologétique auprès de nos frères chrétiens non catholiques. Les paroles de vie que Jésus révélait, venaient d'en-haut, et c'est de sa vision éternelle qu'il est venu balbutier dans notre langage les vérités qui sauvent. Nous avons cru qu'il était bon, sans doute, d'imiter sa méthode, malgré notre misère, non pas que nous soyons descendus de la vision intuitive de la foi, mais nous avons voulu partir des

lumières que nous donne cette foi sur la vision intuitive, pour éclairer d'en-haut tout le reste de son objet.

Qu'on nous accorde, pour finir, de reprendre les paroles de notre Saint Pontife Pie XII, aux savants de son Académie pontificale, rassemblés le 3 décembre 1939 (2) : « ... Le ciel est la plus haute école divine; ce trône est la chaire du Maître des maîtres, *en qui se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science* (3). Il possède la sagesse de toutes choses et des mystères divins... Oh! quand nous sera-t-il donné d'aller là-haut nous faire disciples d'un tel Maître, de le contempler et de l'écouter; et à son école ineffable et dans sa lumière divine, par l'œil de l'âme, de connaître les sciences spéculatives et pratiques, les causes et les effets, la matière, la formation et l'ordre de tout ce qui est dispersé et contenu dans le ciel et la terre, de tout ce qui forme le monde et la nature; et enfin, dans le livre des idées éternelles et infinies du Verbe divin, de tout comprendre, en un seul regard... « *Quand « donc irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu?* (4) » .. Dans ces parvis de gloire, ..., nous verrons vraiment se consommer en nous l'ardeur de notre désir, et, avec la divine vision de Dante, arrivé à l'Empyrée, lors de son voyage dans l'autre monde, et entrant en « la sublime lumière, qui est vraie par elle-même (5) », nous verrons comment « dans sa profondeur... est contenu, lié par l'amour en un volume, ce qui est dispersé en feuillets dans l'univers (6) ».

Namur.

Dimitri KOUZMINE-KARAVAEFF.

(2) Cf. « *Documentation catholique* » 1940, t. 41, col. 195-206, *fine.*
(3) *Col.*, 2, 3.
(4) *Ps.*, 41, 3.
(5) *Paradis*, XXXIII, 54.
(6) *Paradis*, XXXIII, 85-87.

Communautés apostoliques

PERSONNE *ne m'en voudra, j'espère, si je commet l'indiscrétion de rapporter cette anecdote.*

J'étais, l'autre jour, dans une de ces communauté laïques installées dans les centres ouvriers et qui se son consacrées à la mission de leur quartier et de leur usines. Je m'intéressais vivement au travail qui se fa sait là et j'étais dans l'admiration de voir cette petit cellule de trois jeunes filles entourée maintenant d'un douzaine de militants et militantes — foyers et cél bataires — bien décidés à marcher ensemble et à con quérir le quartier. Peu à peu, nous constations que l masse était imprégnée par la charité rayonnante de c groupe, qu'elle passait de l'hostilité ou de l'indiffé rence à un comportement de bon voisinage, voire mêm de sympathie, et, pour quelques-uns, au catéchuména Ainsi se crée lentement une sorte de paroisse nouvea style, fondée sur le noyau central de la communaut missionnaire laïque aidée de quelques prêtres.

Peu de temps après, je rendis visite à une autre com munauté, plus nombreuse d'ailleurs, mais d'un autr style, disons même d'une autre vocation. Installée e plein quartier populaire également, les jeunes fille qui la composent ont l'ambition de mener ensemble l

vie contemplative. Comme certains moines vont construire leur monastère en plein cœur du Thibet ou de la Chine centrale, comme le P. de Foucauld avait installé son oratoire au milieu des Touaregs, elles ont pensé que notre monde païen avait aussi besoin de cette présence vivante et agissante de la charité du Christ dans ses membres. Sans être directement préoccupées de conquête ou d'influence, elles ont le souci très vif de former, comme les Apôtres et la primitive Eglise, une communauté n'ayant « qu'un cœur et qu'une âme » (Actes 4, 32), où « tout soit commun entre elles », sans être cependant repliée égoïstement sur elle-même, mais ouverte au monde — chacune y trouvant d'ailleurs son modeste gagne-pain — afin que le levain de cette vie Apostolique pénètre, peu à peu, toute la masse païenne.

Comme je racontais à ce groupe ma précédente visite, je leur fis part également de la critique ou plus exactement de la question toute fraternelle que l'on m'avait posée à leur endroit : Si elles ne cherchent pas à s'agréger autour d'elles une première communauté de militants et de militantes, comment se constituera donc la future communauté chrétienne du quartier? Et pourrait-on susciter une nouvelle chrétienté, si aucune communauté fraternelle n'apparaissait?

C'est alors que l'une d'entre elles, jeune convertie de ce groupe, de parents et de famille athées, baptisée il y a peu d'années, répliqua avec une ardeur non dissimulée : « Pour moi, c'est lorsque j'ai connu notre communauté que j'ai commencé à comprendre ce que c'était qu'une famille, à aimer mes parents, mes frères et sœur... Et combien avons-nous connu ici de maris, de femmes, d'amis... qui jusqu'alors divisés ou séparés, se sont rapprochés lorsqu'ils ont connu notre communauté!... »

Tant il est vrai décidément, qu'il n'est pas d'autre moyen de faire connaître le Christ, que de s'aimer ensemble comme il nous a aimés. Quelle que soit la méthode, ou la manière, l'amour fraternel porte infailliblement ses fruits.

Cette vérité évangélique fondamentale, et si élémentaire, encore que si méconnue, je la retrouvai avec joie ces jours-ci dans l'expérience paroissiale de M. l'abbé Michonneau et de sa communauté sacerdotale, telle qu'elle est présentée dans son livre (1). *Je la retrouvai encore dans l'expérience de cette communauté de séminaristes déportés en Allemagne et groupés à contre-cœur dans la même chambrée. Mais ce qu'ils pensaient être la condamnation de leur apostolat, fut au contraire, grâce à leur charité mutuelle, la raison même de leur extraordinaire influence dans le camp* (2). *Et combien d'autres expériences!*

Mais que l'on y prenne garde. La communauté est une entreprise difficile. Elle n'est pas un truc, la dernière méthode inventée. Elle exige le renoncement, le don de soi. Combien de communautés ne le sont plus que de nom! Combien ne sont plus pour personne, et pas davantage pour elles-mêmes, le levain dans la pâte, le sel de la terre! Peut-être leur a-t-il manqué dans leurs règlements l'article qui aurait prévu les conditions fatales de leur nécessaire dissolution. S'il m'est permis de finir avec un peu d'humour, cela me fait penser par contraste à cette communauté si vivante que forma un de mes frères avec ses camarades de régiment. Son premier article constitutionnel était ainsi conçu : Entre les sieurs N, N... est fondée une société

---

(1) *Paroisse communautaire missionnaire*, pp. 409-440.

(2) Cf. F. La Bonnardière dans *Travaux de l'Action populaire*, fasc. 5.

destinée à rassembler les fonds pour financer le banquet qui suivra la dissolution de la dite société.

La communauté est une réussite. Non pas une réussite des règlements et des statuts, bien qu'ils soient utiles, mais une réussite de l'amour. Et l'amour tend toujours à se communiquer. L'Esprit Saint est-il en train de nous faire redécouvrir ces vérités que, sous le voile de généreux efforts individuels, nous avions un peu trop oubliées?

APOSTOLUS.

L'Apostolat du Prêtre

La première question qui se pose pour un prêtre est celle de l'origine divine de sa vocation, de la validité de son ministère. Nul ne doit, en effet, s'arroger cette dignité sans un appel exprès de Dieu : *Il n'appartient pas à l'homme de prendre ce qui ne lui est pas donné du ciel* (1). Le sacerdoce et l'apostolat sont des privilèges, mais qui obligent comme un devoir, dès là qu'on est divinement choisi et appelé.

Le terme d'apôtre, d'origine grecque, signifie « envoyé » et correspondrait assez bien à notre appellation moderne de « missionnaire »; mais dans la langue du Nouveau Testament, il est d'abord un titre d'honneur. L'apôtre représente, en effet, la personne qui l'envoie; il est revêtu de la qualité et de toute l'autorité d'un ambassadeur. Lorsque le Seigneur institua le collège apostolique, *Il appela ceux que lui-même voulut, et ils vinrent à lui. Il en établit douze pour les avoir avec lui et pour les envoyer prêcher* (2). Ainsi l'apôtre, au sens chrétien du mot, est un homme divin. Dieu agit avec lui, parle avec lui; en se soumettant à l'apôtre, on obéit à Dieu; en écoutant l'apôtre, on écoute Dieu. L'identité du mandataire et du mandant étant presque absolue : *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous rejette me rejette; or, celui qui me rejette, rejette*

(1) *Jn.*, 3, 27.
(2) *Mc.*, 3, 14.

celui qui m'a envoyé (3). D'où la mention de *serviteur de Dieu* qui complète parfois celle d'apôtre (4) et qui souligne à la fois l'appartenance et la dépendance totale de l'apôtre par rapport à Dieu, et le caractère permanent et exclusif de son service. En un mot, le caractère et l'autorité de l'apôtre viennent de ce qu'il est en mission de la part de Dieu, au nom de Dieu.

***

C'est dans les Epîtres Pastorales que saint Paul a donné la définition la plus complète de l'apostolat. Il en souligne l'origine, la nature, l'objet, la fin et les destinataires. *Paul, esclave de Dieu, apôtre de Jésus-Christ, en vue de la foi des élus de Dieu et la connaissance de la vérité qui est conforme à la piété; en vue de l'espérance de la vie éternelle, que Dieu, celui qui ne ment pas, a promise avant les temps éternels; mais il a manifesté en temps opportun sa parole par la proclamation qui m'a été confiée à moi, selon l'ordre de Dieu notre Sauveur* (5). Ce texte, extrêmement dense, a l'avantage de placer l'apostolat dans la lumière de l'histoire du salut et de le concevoir explicitement en fonction du mystère « de la piété ».

a) *Origine.* — L'origine de l'apostolat remonte directement à Dieu lui-même, — c'est son titre de noblesse le plus évident —, mais le Dieu qui choisit et envoie ses apôtres, c'est formellement le Dieu sauveur, « apôtre... selon l'ordre de Dieu notre Sauveur ».

Dans l'Ancien Testament, Dieu était acclamé comme sauveur en tant qu'il avait libéré son peuple de la servitude d'Egypte, qu'il l'avait conduit dans le désert, qu'il lui avait donné la terre promise, le protégeait contre ses ennemis et lui donnait un secours efficace

(3) *Lc.*, 10, 16.
(4) *Tt.*, 1, 1.
(5) *Tt.*, 1, 1-3.

contre tous les périls. Les psaumes, en particulier, célébraient cette Providence miséricordieuse et toute puissante en faveur du peuple élu. La Vierge Marie, dès l'aurore de l'Evangile, glorifie le Dieu sauveur qui accomplit ses promesses et réalise « par la force de son bras *le salut messianique* » (6). De même pour saint Paul, l'œuvre de la rédemption, tout ce qui concerne le salut des hommes, et notamment le don de grâce relèvent directement de Dieu.

Mais le salut ayant été effectivement réalisé par le Christ, c'est à celui-ci désormais qu'est réservé presque exclusivement l'épithète de sauveur (7). Il est le « sauveteur » qui arrache les hommes au naufrage du péché et à la ruine de la perdition. Il n'y a que dans les Pastorales que Dieu soit encore appelé sauveur, en particulier dans sa relation aux apôtres (8). Cette qualification est de grande importance pour déterminer la nature et le but de l'apostolat : Dieu conçoit et décide, puis prédit et réalise le salut de l'humanité par le Christ. Cette grande œuvre une fois exécutée, il en fait annoncer la réalisation jusqu'aux extrémités de la terre et à tous les âges par des missionnaires choisis pour cet office : les apôtres. Toute âme qui donnera son adhésion à ce message, et à ce fait sera effectivement sauvée. L'apostolat est donc un élément intégrant du *mystère de la piété* (9); il est institutionnel dans « l'Eglise de Dieu » (10). Celle-ci n'aurait pas de raison d'être si elle n'était, en cette acception, apostolique.

Dans notre texte, le fait même du salut opéré par le Christ n'est qu'esquissé (11); par contre, il y a une insistance extrême et nouvelle sur les phases an-

(6) *Lc.*, 1, 47.
(7) *Tt.*, 1, 4.
(8) 1 *Tm.*, 2, 3-7.
(9) 1 *Tm.*, 3, 16.
(10) 3, 15.
(11) Cf., 2, 14.

térieures et ultérieures de l'événement, c'est-à-dire sur la *préordination divine* et la *vie éternelle obtenue*. L'apostolat s'insère dans le plan éternel qui embrasse toutes les relations de Dieu avec l'humanité et les raisons d'être de la création. A cet égard, on peut donc mettre l'apostolat en relation avec la sagesse de Dieu; on peut dire qu'il est un moyen aussi indispensable de sauver les hommes que la mort du Christ. L'un et l'autre sont connexes et inséparables; Dieu les décrète au même titre; ils ont pour fin de constituer la société des croyants sur terre, l'Église (12), et d'acheminer les élus au ciel.

Dieu ayant donc résolu, par une miséricorde purement gratuite, de sauver les hommes, c'est-à-dire de leur donner la vie éternelle, leur a *annoncé ce dessein*. Il leur a fait des promesses formelles bien propres à susciter l'espérance, « ...pour l'espérance de la vie éternelle, que Dieu *a promise* ». La promesse est un terme technique du Nouveau Testament pour les annonces messianiques faites par Dieu à Abraham et aux patriarches, toutes les prophéties du salut (13). La formule de l'Epître à Tite évoque donc l'ensemble de la révélation de l'Ancien Testament en tant qu'elle est orientée vers le Christ, et très spécialement le ministère des prophètes (14), depuis les temps les plus reculés... L'apostolat continue le prophétisme. Lorsque Dieu parle aux hommes, c'est toujours pour les convier à son royaume; jadis, il en annonçait l'accès par ses prophètes; aujourd'hui, il en proclame l'entrée immédiate par ses apôtres. Ses mandataires, depuis toujours et jusqu'à la fin des temps, parlent en son nom. Il faut leur faire confiance.

Ce *Dieu sauveur*, en effet, qui, par une patiente pédagogie, préparait l'humanité à ce fait central de l'histoire du monde et qui commençait de la sorte la

(12) *Eph.*, 5, 23.
(13) *Rom.*, 15, 8; *Gal.*, 3, 16; 4, 28.
(14) *Héb.*, 1, 1.

réalisation de son plan de salut, c'est aussi le Dieu véridique, *le Dieu qui ne ment pas*, c'est-à-dire le Dieu qui accomplit fidèlement et exactement ce qu'il a annoncé et dont toutes les promesses se réalisent. La venue et la mort du Christ furent comme la réponse affirmative, le « oui » de Dieu donné à l'espérance humaine suscitée par les messages prophétiques (15). La prédication apostolique continue ce message, mais ne porte plus seulement sur une idée ou un plan divin à décrire; elle atteste le double fait de la volonté salvatrice de Dieu et de la réalisation de ce salut. Dès lors, elle implique de soi une absolue certitude; c'est l'un de ses caractères les plus nets. Parlant au nom de Dieu, ne disant que ce que le Dieu véritable lui révèle, l'apôtre est infaillible.

En conséquence, la grâce de Dieu, principe de salut pour tous les hommes (16), s'étant manifestée, les Crétois et les hommes de tous les temps sont fondés à croire que leur propre salut individuel, dont les apôtres leur donnent l'assurance, se réalisera. Ils en ont pour garantie le Dieu sauveur qui ne ment point, ses déclarations expresses de jadis, le fait du *Christ Sauveur qui s'est donné lui-même pour nous* (17), l'attestation des envoyés apostoliques chargés par Dieu en personne de promulguer ce message et ce fait.

b) *L'office apostolique.* — Dieu, ayant réalisé le salut du monde par la mort de son Fils, a mis en œuvre un moyen bien approprié pour que ce salut fût connu et accepté, qu'il portât tous ses fruits. Cet instrument salutaire que la sagesse divine distingue entre tous, qu'elle met à part bien avant son entrée en service (18), ce sont ses envoyés, ses apôtres.

---

(15) *2 Cor.*, 1, 18-20.
(16) *Tt.*, 2, 11.
(17) *Tt.*, 2, 14.
(18) *Rom.*, 1, 1; *Gal.*, 1, 15.

Ce n'est donc pas par son initiative personnelle qu'un homme peut se consacrer à l'œuvre de l'évangélisation, ni se présenter comme témoin du Christ : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis* (19). Investi d'une mission, l'apôtre n'a d'autorité que dans la mesure où il est délégué, où il reste en liaison avec la personne qui l'impère, où il est revêtu de la puissance de Dieu et où il a confidence de ses secrets.

Qui dit émissaire ou représentant dit référence à un mandat. En l'espèce, l'apôtre est l'envoyé de Dieu. Saint Paul en a une vive conscience. Aussi prendra-t-il toujours soin de fournir ses titres de créance. S'il joue ce rôle prestigieux, c'est par *ordre*, « apôtre... selon l'ordre de Dieu notre Sauveur ». Cet *imperium* désigne, dans la langue du temps, les mandements royaux qui doivent être exécutés; il s'agit donc d'une volonté souveraine du roi céleste, à l'opposé d'une concession quelconque ou d'une admission bienveillante; et ce vouloir divin vise moins l'acte initial de la vocation que la condition même de la charge apostolique; celle-ci est exercée d'une façon permanente en exécution d'un commandement de Dieu; c'est que celui-ci entend agir et parler par son ambassadeur comme s'il intervenait en personne dans le monde. Il faut donc que l'apôtre soit dans une dépendance entière de Dieu qui le mandate; c'est, à la lettre, un *collaborateur de Dieu* (20); et puisque Dieu se propose de sauver les hommes, cette collaboration porte sur l'œuvre du salut. Toute la fonction apostolique est de coopérer au salut. L'apôtre est un sauveur.

Sur quoi porte exactement l'ordre divin? Comment l'apôtre sauveur va-t-il réaliser sa mission? Par la *prédication*, « Il a manifesté au temps opportun sa parole par la proclamation qui m'a été confiée ». Si

(19) *Jn.*, 15, 16.
(20) 1 *Cor.*, 3, 9.

l'apôtre est choisi et comme trié parmi d'autres pour coopérer au salut, c'est très précisément en vue d'annoncer l'Evangile (21). Saint Pierre le déclare expressément à Cornélius : *Il nous a ordonné de prêcher au peuple* (22). Le terme grec que nous traduisons par « prêcher » signifie parfois dans l'Ancien Testament *pousser un cri d'alarme* (23). Dans l'usage de saint Paul, il s'agit toujours de la proclamation faite par un héraut qui publie et transmet à haute voix le message qui lui est confié, auquel il ne peut rien ajouter et dont il ne peut rien retrancher. Telle est la fonction propre de l'apôtre. Ici, l'accent est autant sur l'origine de ce « mystère » que l'on révèle que sur le caractère intangible de la doctrine et des faits que l'on publie. Puisque ce secret n'appartient pas au prédicateur, il n'a qu'à le transmettre tel quel, dans sa teneur authentique et avec une fidélité scrupuleuse. C'est une mise en lumière, une *manifestation de la vérité* (24), qui exige de l'apôtre à la fois une probité, une loyauté parfaites et un désintéressement absolu : *nous ne sommes point comme ces nombreuses gens qui frelatent la parole de Dieu; mais c'est en toute pureté, comme de la part de Dieu, face à Dieu, c'est dans le Christ que nous parlons* (25).

Voilà qui confirme, d'une manière singulièrement énergique, l'insertion de l'apostolat dans le plan divin du salut. En tant qu'homme, l'apôtre n'a aucun titre ni aucune vertu pour coopérer à cette œuvre surnaturelle. De lui-même, il ne peut agir sur les âmes; or, non seulement Dieu l'accrédite près des hommes, mais il parle par sa bouche, *Dieu exhorte par nous* (26), il met sur les lèvres de ses apôtres la parole de réconci-

(21) *Rom.*, 1, 1.
(22) *Act.*, 10, 42.
(23) *Os.*, 5, 8; *Joël*, 2, 1.
(24) *2 Cor.*, 4, 2.
(25) *2 Cor.*, 2, 17.
(26) *2 Cor.*, 5, 20.

liation (27), c'est-à-dire son invitation au salut, cette parole de pacification, efficace par elle-même, *plus acérée qu'une épée à deux tranchants, si pénétrante qu'elle va jusqu'à séparer l'âme et l'esprit, les jointures et les moëlles; elle démêle les sentiments et les pensées des cœurs* (28). Le salut du monde, Dieu le réalise tous les jours et en tous lieux par la prédication apostolique, — si du moins celle-ci est une pure parole de Dieu —, aussi efficacement que le Christ le réalisait en Palestine lorsqu'il invitait les pécheurs à la pénitence et, d'un mot, les réconciliait avec Dieu.

On ne saurait trop insister. Le verbe prêcher-proclamer signifie *crier sur les toits* (29), et Dieu qui a déjà annoncé dans l'Ancien Testament sa volonté de sauver les hommes, a décidé depuis la mort du Christ de mettre ce fait décisif en pleine lumière, « il a manifesté sa Parole... par la proclamation ». Ce dernier acte historique du plan de salut, Dieu le confie aux apôtres; leur prédication est le moyen par lequel la parole salutaire est transmise aux hommes, aussi chargée de « la puissance de Dieu » (30), que si Dieu en personne la proférait. Il ne suffit pas, en effet, pour sauver le monde que le Christ soit mort ou ressuscité, il faut en outre que ces faits soient divulgués et que les hommes y croient. Le succès de l'entreprise de la sagesse divine en faveur de sa création dépend de la diffusion de ce mystère. Pour que les hommes soient sauvés, il est indispensable qu'on leur révèle et la volonté divine bienveillante à leur égard et ce que le Christ a fait pour eux. C'est ici que l'apôtre intervient, proclamant devant les communautés (31) et au monde entier (32) le propos divin et l'unique médiateur (33).

(27) *Ibid.*, 19.
(28) *Heb.*, 4, 12.
(29) *Lc.*, 12, 3.
(30) 1 *Cor.*, 1, 18; 2, 4-5.
(31) 2 *Tm.*, 4, 2.
(32) *Mt.*, 24, 14; 1 *Tm.*, 3, 16.
(33) 1 *Tm.*, 2, 5.

Comment donc invoqueraient-ils celui en qui ils n'ont pas fait acte de foi? Et comment croiraient-ils en celui qu'ils n'ont pas entendu? Et comment entendraient-ils si personne ne prêche? Et comment prêcheraient-ils s'ils n'avaient pas été envoyés? (34).

En d'autres termes, trois agents concourent à sauver le monde : Dieu, qui a l'initiative, le Christ qui donne sa vie, les apôtres qui prêchent ces faits. C'est dire la responsabilité de ceux à qui cette mission est confiée. Le salut des âmes en dépend! *Si j'annonce l'Evangile, ce n'est pas pour moi une gloire, c'est une obligation qui m'incombe, et malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile! Si je le faisais de mon propre gré, je mériterais une récompense; mais je le fais par ordre alors c'est une charge qui m'est confiée* (35). On comprend que les derniers conseils de saint Paul à son disciple Timothée aient porté sur la fidélité à sa charge apostolique : *Fais œuvre de prédicateur de l'Evangile remplis pleinement ton ministère* (36), et que la dernière activité de l'apôtre, même enchaîné, ait encore été consacrée à la proclamation : *Le Seigneur, lui, m'a assisté et m'a fortifié, afin que, par moi, la prédication fût pleinement donnée, et que toutes les nations l'entendissent* (37).

c) *L'objet de la prédication.* — Mandatés officiellement par Dieu, les apôtres ne sont pas libres de choisir l'objet de leur proclamation, celui-ci est très précis et suffisamment désigné par les textes déjà cités. Il s'agit toujours du Christ, sauveur, instrument du plan providentiel : *Ce n'est pas nous-mêmes que nous prêchons c'est le Christ-Jésus comme Seigneur* (38); *Le Christ m'a envoyé pour prêcher l'Evangile* (39). L'apostolat

(34) *Rom.*, 10, 14-15.
(35) 1 *Cor.*, 9, 16-17.
(36) 2 *Tm.*, 4, 5.
(37) 2 *Tm.*, 4, 17.
(38) 2 *Cor.*, 4, 5.
(39) 1 *Cor.*, 1, 18.

se propageant répand comme le parfum de la connaissance du Christ (40). C'est d'après cet objet que se fait la discrimination entre les vrais et les faux apôtres; ces derniers sont « hétérodoxes » précisément parce qu'ils prêchent d'autres sujets que le Christ rédempteur.

Tite 1, 3, caractérise ce message comme étant d'une part *la parole de Dieu*, ce qui est très compréhensif de l'enseignement chrétien, dans lequel on peut évoquer toute une théologie dont le Christ est le centre. De fait, saint Paul, insistant ailleurs sur tel ou tel aspect de cette doctrine, qualifie cette « parole » de : *parole du salut* (41), *parole de la grâce* (42), *parole de vie* (43), *parole de réconciliation* (44), toutes désignations mettant l'accent sur les effets salutaires de cette prédication, qui n'est si bienfaisante que parce qu'elle est proférée par Dieu et mise par lui sur les lèvres de ses envoyés. D'autre part, l'objet de la prédication est désigné dans les Pastorales par un seul mot, LA VÉRITÉ, terme qui embrasse également tout le contenu de la Révélation, à savoir : Dieu même, sa pensée sur toutes choses, son dessein de salut universel et miséricordieux, l'Eglise et le mystère de la piété, le Christ surtout qui est la vérité même (45), autant que la voie pour aller au Père et la vie des hommes. Les apôtres sont les hérauts du vrai, d'abord parce qu'ils prêchent le Christ plein de grâce et de vérité (46). Le Seigneur révélait aux hommes ce qu'il avait vu et entendu près de son Père : *Le Fils unique qui est dans le sein du Père l'a fait connaître* (47). Les apôtres, à leur tour, témoins du Christ, confidents de ses secrets, mani-

(40) *2 Cor.*, 2, 14-15.
(41) *Act.*, 13, 26.
(42) *Act.*, 14, 3; 20, 32.
(43) *Ph.*, 2, 15.
(44) *2 Cor.*, 5, 19.
(45) *Jn.*, 14, 6.
(46) *Jn.*, 1, 14.
(47) *Jn.*, 1, 18.

festent : *Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, car la Vie a été manifestée et nous l'avons vue, et nous lui rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le sein du Père et qui nous a été manifestée* (48).

Voilà le thème central, essentiel d'une prédication apostolique digne de ce nom et qui veut être opérante; tous les autres objets ne peuvent faire partie de cette proclamation qu'en tant qu'ils se rattachent à cette « vérité ». L'apôtre qui insère dans son message divin des éléments qui ne peuvent s'intégrer au Christ frelate la parole de Dieu, l'affadit, et finalement la vide de sa puissance de lumière et de conversion; mais, au contraire, si les prêtres ont le sens de la pureté et de l'intégrité de la bonne nouvelle du salut dans le Christ qu'ils ont mission de prêcher au monde, alors toutes les assurances et les hardiesses apostoliques leur sont permises. La parole de Dieu est éternelle et éternellement efficace, et l'on peut compléter ainsi l'affirmation de saint Jean : *La grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ... et par les apôtres* (49). Comme le Baptiste, le prêtre est appelé pour rendre témoignage à cette lumière, qui est la vie des hommes, afin que tous crussent par lui (50).

d) *Le but de l'apostolat.* — Ce but est triple, ou plus exactement cette fin unique qu'est le salut des hommes se réalise en plusieurs stades. Il s'agit d'abord de solliciter, de provoquer, d'engendrer la *foi* des auditeurs ou de favoriser l'avancement, le progrès de cette foi. Saint Paul déclare nettement qu'il est *apôtre en vue de la foi des élus de Dieu* (51); aux Romains,

(48) 1 *Jn.*, 1, 2.
(49) *Jn.*, 1, 18.
(50) *Jn.*, 1, 6, 7.
(51) *Tt.*, 1, 1.

définissait plus clairement encore : *Nous avons reçu grâce et charge d'apôtre parmi toutes les nations pour qu'elles se soumettent à la foi* (52); les hommes ayant à donner leur adhésion au message de Dieu exposé par l'apôtre. Il s'agit donc d'une révélation qui s'adresse à l'intelligence des auditeurs; aussi bien, saint Paul déclare-t-il en termes équivalents que son office est de faire parvenir les hommes à la *connaissance de la vérité* (53). Cette formule ne doit pas s'entendre seulement de l'assimilation d'un enseignement orthodoxe; l'auditeur de l'apôtre ne peut parvenir, à la vérité, que s'il acquiert corrélativement une bonne conscience (54); c'est pourquoi saint Paul précise que le but de son message est *la vérité qui est conforme à la piété*, c'est-à-dire qui instaure des relations religieuses avec Dieu. On peut, en effet, connaître la vérité et vivre dans l'iniquité (55) et demeurer par conséquent un objet de la colère divine; mais la connaissance de la vérité qui s'accompagne d'intention droite et d'obéissance à l'autorité divine mène au salut, *...pour l'espérance de la vie éternelle.*

Comme l'apôtre suscite la foi des auditeurs, il éveille en eux une *espérance fondée* de la vie éternelle. Il est envoyé par Dieu d'abord pour la foi et finalement pour l'espérance des chrétiens; c'est un nouvel aspect de son message, qui est toujours : « Le Christ notre Sauveur ». Moïse n'avait en vue que la Terre promise; les prophètes orientaient les Israëlites vers un lointain avenir collectif; les apôtres, non seulement, annoncent le salut de quiconque croit, mais ils donnent immédiatement cette vie éternelle puisqu'ils apportent le don du Christ lui-même. Voilà pourquoi ce message ne vise pratiquement que les élus. Les apôtres prêchent à toute la terre et tous peuvent les entendre; mais seuls adhè-

(52) I, 5.
(53) *Tt.*, I, I.
(54) I *Tm.*, 4, 3.
(55) *Rom.*, I, 18.

rent à leur parole ceux que Dieu a choisis, tels ces convertis d'Antioche de Pisidie qui *se réjouissaient et glorifiaient la parole de Dieu, et tous ceux-là crurent qui étaient ordonnés à la vie éternelle* (56). Foi, connaissance de la vérité, espérance, vie éternelle sont des dons purement gratuits et individuels de Dieu; les apôtres n'ont aucune puissance pour en étendre le nombre des bénéficiaires; leur message proclamé libéralement n'est destiné, dans le plan divin, qu'aux seuls élus.

Ainsi le but dernier de l'apostolat, c'est le *salut* définitif, consommé des hommes que Dieu a prédestinés de toute éternité, justifiés par la foi et qui, dès ici-bas, sont fondés à attendre la vie éternelle, leur glorification céleste. C'est dire, d'une part, la grandeur de l'apostolat, puisque l'on juge l'arbre à ses fruits et que l'apôtre ouvre le ciel aux élus; d'autre part, quelle est la certitude de la vie éternelle chez les chrétiens auxquels Dieu parle, révèle son mystère par ses envoyés officiels que sont les apôtres.

⁂

On le voit, cette théologie paulinienne de l'apostolat est sotériologique.

Dieu seul est l'auteur de la rédemption, par le Christ, comme il est l'auteur de la création par sa parole. Dans le Christ, il s'est réconcilié le monde. Il confie à ses apôtres la charge de continuer l'œuvre du Sauveur, de l'achever en quelque sorte; c'est « le ministère de la réconciliation » des hommes avec leur Père céleste. L'apostolat est une fonction religieuse intrinsèquement liée à la Passion du Christ; elle en actualise l'efficacité, présentant aux élus les fruits de la rédemption et les conduisant à la vie éternelle. Il ne s'agit pas seulement d'une prédication prescrite par Dieu et qui a le Christ pour objet; c'est le Christ ressuscité en personne qui continue son activité salvatrice par le ministère des

(56) *Act.*, 13, 48.

apôtres. *Pro Christo legationem fungimur* (57). *Comme le Père m'a envoyé,* explique Jésus à ses apôtres, *moi aussi je vous envoie* (58).

On conçoit dès lors que la parole apostolique ou, comme nous disons de nos jours, mais entendue dans le sens susdit, une parole vraiment sacerdotale, puisse convertir un pécheur, l'éclairer surnaturellement, lui faire trouver grâce devant Dieu, l'introduire dans la vie éternelle. Ce miracle, plus grand que la création d'un monde, c'est le Christ, sauveur du monde et fondement de l'espérance du ciel, qui l'opère par ses apôtres. On ne peut situer plus haut l'apostolat chrétien, pièce maîtresse du plan divin du salut. Comme le Christ et avec lui, les apôtres sont le fondement (59) sur lequel s'édifie *la maison de Dieu,* l'assemblée des élus sur terre, ébauche de la Jérusalem céleste illuminée de la gloire de Dieu et de l'Agneau (60).

fr. C. Spicq, O. P.

(57) 2 *Cor.*, 5, 19-20.
(58) *Jn*, 20, 21.
(59) *Eph.*, 2, 20; 1 *Cor.*, 3, 11.
(60) *Ap.*, 21, 14 sv.

Points de vue sur l'histoire de l'État religieux [1]

I. LES ETATS DE VIE

Des origines à nos jours, on a distingué dans l'Eglise trois catégories de personnes, conformément à l'énumération qu'on chante encore chaque année dans la préface de la troisième des oraisons de la messe des présanctifiés du Vendredi Saint :

« Prions aussi pour tous les évêques, les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les acolytes, les exorcistes, les lecteurs, les portiers,

« les confesseurs, les vierges, les veuves,
« et pour tout le peuple de Dieu. »

Cette division tripartite, aux termes de laquelle les fidèles qui mènent une vie ascétique ne sont pas simplement assimilables à des laïcs, est attestée au cours de toute la tradition (2). Elle ne répond pas à un jugement de valeur porté sur la qualité des chrétiens des diverses catégories, sur leur vertu ou sur leur sainteté plus ou moins grande, mais à une différence entre leurs fonctions dans l'Eglise et entre les conditions dans lesquelles ils mènent la vie chrétienne. Il y a parmi les fidèles une double sélection qu'on peut désigner par les mots de « hiérarchique » et d'« ascétique ». La première remplit les cadres de ce

(1) Extraits d'une communication donnée à la Session d'étude des organismes laïcs, à Corcelles, en août 1945.

(2) Quelques témoignages rassemblés par le P. DE PUNIET, *Le pontifical romain*, Paris, 1931, t. II, p. 64.

u'on appelait jadis « l'ordre sacerdotal » qui s'étendait ux évêques, aux diacres, et « l'ordre clérical » qui com- renait les sous-diacres et ceux qui recevaient les ordres ts « mineurs »; c'est le clergé (3) formé de ceux dont lot et la part d'héritage est de vivre au service du culte vin et du ministère des âmes. La seconde sélection est ordre purement spirituel : « pneumatique », parmi les dèles, les uns, présentés comme « les confesseurs, les ierges et les veuves », organisent toute leur vie en vue es observances de la vertu chrétienne, en vue de leur nctification personnelle; d'autres mènent simplement la ie de tout le monde, mais avec le souci, plus ou moins éveloppé, de la sanctifier par la pratique et l'esprit de religion : ces derniers constituent la masse du peuple rétien (λαϊκός), désigné par les Pères et par la liturgie mme un « peuple saint (4) » parce qu'il est composé e personnes humaines ayant reçu le Saint-Esprit com- nuniqué à toute la communauté de l'Eglise. Au cours des ècles, les rapports de ces trois catégories de personnes - clercs, ascètes et laïcs — entre elles et avec le monde, nt connu des variations qu'on évoquera brièvement.

. Avant l'apparition du monachisme, c'est-à-dire pendant les trois premiers siècles environ, il n'y avait d'ascètes que dans le monde. Au cours de cette première période, on peut distinguer plusieurs phases.

1. Une première étape est marquée par la *vie du Sauveur*. Dans son entourage vivent plus ou moins exclusivement à son exemple et au service de sa personne et de sa mission, la Vierge, saint Jean-Baptiste, les apôtres, les disciples associés au ministère des apôtres, comme les soixante-douze, ou ceux qui sont moins déclarés, comme Nicodème et Joseph d'Arimathie, enfin les saintes Femmes. C'est l'époque où le Christ propose à tous l'idéal de la

(3) En latin *clerus*, du verbe grec κλάω « briser », appliqué primitivement aux petits morceaux de bois qui servaient à tirer au sort.

(4) Par exemple au canon de la messe : *plebs tua sancta;* dans la secrète de la messe *Cognovi* du commun des Vierges : *sacratæ plebis latio.* Les Pères en prêchant s'adressaient souvent aux fidèles en leur disant : « Votre sainteté ».

vie menée à son imitation et sous son influence; or, c
qu'il y a d'essentiel en cette vie est exigé de tous : c'es
la perfection de la charité. Dès le début de son ministèr
public, il énonce pour tous, dans les Béatitudes et l
Discours de la Montagne, un programme de sainteté. I
ne cessera de commander à tous le summum de la cha
rité : « Qu'ils soient tous un, comme vous, mon Pèr
vous êtes en moi et moi en vous (5) », et en un mot l
perfection : « Soyez parfaits comme votre Père célest
est parfait (6) ». Le moyen d'atteindre ce but est la ru
ture avec l'esprit du monde. Les évangélistes précise
qu'il convoque « le peuple (7) » et qu'il « s'adresse
tous (8) » et à « de nombreuses foules (9) », pour ind
quer cette voie étroite mais commune à tous : « Si que
qu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu
porte sa croix chaque jour et me suive... (10) ». « Si que
qu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère,
femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même
propre vie, il ne peut être mon disciple... (11) ». Quelqu
vocations particulières sont rapportées par les évangélistes
celles des apôtres et de certains disciples à qui Jés
dit : « Viens, suis-moi (12) ». Celle de l'homme riche
qui il dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que
as, donne-le aux pauvres..., puis viens, suis-moi (13) »
Celle du démoniaque délivré qui veut suivre Jésus, m
que Jésus renvoie en disant : « Retourne en ta maison
raconte tout ce que Dieu a fait pour toi (14) ». Enf
certains entendent l'appel à la parfaite chasteté; m
« tous ne comprennent pas cette parole, mais seulem
ceux à qui cela a été donné (15) ». Tout chrétien a
vocation par rapport « au monde » et les laïcs e
mêmes représentent une sélection; le peuple de Dieu

(5) *Jo.*, 17, 21.
(6) *Mt.*, 5, 48.
(7) *Mc.*, 8, 34.
(8) *Lc.*, 9, 23.
(9) *Lc.*, 14, 25.
(10) *Lc.*, 9, 23; *Mc.*, 8, 34.
(11) *Lc.*, 14, 26; *Mt.*, 10, 37.
(12) *Mt.*, 8, 22; 9, 9; *Mc.*, 2, 14; *Lc.*, 5, 27; 9, 59; *Jo.*, 1, 43.
(13) *Mt.*, 19, 21; *Mc.*, 10, 21; *Lc.*, 18, 22.
(14) *Lc.*, 8, 39.
(15) *Mt.*, 19, 11.

it d'hommes dont chacun a été élu, appelé, choisi. Et tte vocation commune est une vocation à la sainte'é est-à-dire, comme l'indique ce mot de « saint » qui veut re « séparé (16) », au renoncement à l'esprit du monde, l'adhésion à l'esprit du Christ. Ce qu'il y a de commun à us les états de vie est la vocation au salut par la croix. es exigences pratiques, plus ou moins grandes, varient on selon le but à atteindre, le salut, mais selon que le aint-Esprit fait plus ou moins comprendre que ce salut tige de tel ou tel, telle ou telle forme de vie chrétienne, lle ou telle façon de suivre et d'imiter le Christ.

2. *Avec la génération apostolique* apparaît une cer- ine organisation des états de vie dans l'Eglise. Après Pentecôte se constitue, dans l'Eglise de Jérusalem, un roupe de fidèles qui vivent en commun dans une large esure (17). Cette vie commune s'organise autour des ôtres. Elle est menée par de simples fidèles, par des ïcs. Saint Luc paraît insinuer qu'elle est le fait de tout peuple, mais nous savons qu'il emploie volontiers le ot « tous » pour dire « quelques-uns », « plusieurs ». e qui caractérise la vie communautaire dans l'Eglise rimitive de Jérusalem, c'est la charité spontanée. « Une rande grâce était sur eux tous », écrit saint Luc (18). es premiers chrétiens vivent dans un enthousiasme tout rnaturel qui les met, pour ainsi dire, en état d'ivresse irituelle, ils sentent, en quelque sorte, et ils expéri- entent le surnaturel, ils éprouvent comme un contact ersonnel avec Dieu. Ils ont une conscience très nette u'il y a quelque chose de très grave, de très grand qui ommence, qu'un nouvel ordre de choses vient d'être auguré. Or, cette réalité nouvelle, c'est le Corps Mys- que : c'est à la lettre, la communauté d'âme, l'union rofonde et spontanée des cœurs, *cor unum et anima na* (19), bref c'est la charité que tous veulent comme ant la seule façon de vivre conformément au mystère ont ils viennent d'être les témoins et les bénéficiaires : effusion de l'Esprit de Dieu dans l'Eglise et en chacun

(16) *Sanctus* de *secernere*.
(17) *Act.*, 2, 42-47; 4, 32; 5, 11.
(18) *Act.*, 4, 33.
(19) *Act.*, 4, 32.

de ceux qui font partie de la communauté ecclésiale « La crainte était dans toutes les âmes, écrit encore saint Luc, et beaucoup de prodiges et de miracles se faisaient par les apôtres. Tous ceux qui croyaient vivaient ensemble et ils avaient tout en commun (20) ».

Les premiers chrétiens savent et reconnaissent pratiquement qu'il s'exerce sur eux une main-mise extrêmement puissante de Dieu. Le Seigneur conduit tout : on peut donc être détaché du temporel et l'on vivra avec le moins possible de biens matériels. Cette pauvreté effective dans une communauté de vie est donc d'ordre moral avant d'être de caractère économique et financier : c'est moins une forme de dépouillement qu'une manifestation de la charité fraternelle et de la confiance en Dieu qu'on aime ensemble. Tout cela n'est donc pas ordonné à favoriser la vie intérieure des chrétiens, à la manière d'un moyen ascétique, tout cela procède, comme un phénomène mystique, de cette vie intérieure, en vertu de l'initiative personnelle de ceux qui possèdent l'Esprit et vivent conformément à son action sur eux.

L'incident d'Ananie, raconté par saint Luc, montre que tous les fidèles n'étaient pas astreints, en vertu d'une contrainte extérieure, à se dépouiller de leurs biens et les mettre à la disposition de la communauté. Lorsque Ananie apporte aux apôtres le prix du champ qu'il a vendu, après en avoir retenu une partie qu'il ne déclare pas, saint Pierre ne lui reproche que son mensonge : « Ne pouvais-tu pas, sans le vendre, en rester possesseur? Et après l'avoir vendu, n'étais-tu pas maître de l'argent? (21) » Il n'était donc pas obligé de vendre son bien et d'en apporter le prix aux apôtres. La pauvreté qu'on pratiquait était subordonnée aux besoins de chacun; c'était une forme de charité : « Il n'y avait parmi eux aucun indigent : tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des apôtres; on le distribuait ensuite à chacun selon ses besoins (22) » Le résultat de cette vie communautaire était le rayon-

(20) *Act.*, 2, 43-44.
(21) *Act.*, 5, 4.
(22) *Act.*, 4, 34-35.

ement par la joie : « Chaque jour, tous ensemble, ils réquentaient le temple, et, rompant leur pain dans leurs naisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplité, louant Dieu et jouissant de la faveur de tout le euple. Et le Seigneur ajoutait chaque jour au nombre de eux qui étaient dans la voie du salut (23) ».

Dans les écrits apostoliques sont mentionnés divers inistres de la grâce ou auxiliaires des apôtres exerçant s charismes qu'ils ont reçus de Dieu : les docteurs, les rophètes, les guérisseurs, les évangélistes, les pasteurs (24), s diacres (25), les diaconesses (26). Parmi les femmes, s veuves font l'objet, de la part de saint Paul, de consines précises données à Timothée (27). La vie et les onctions de tous ces membres de l'Eglise sont confiées la vigilance des chefs des églises : les évêques. Au ujet des vierges, saint Paul donne clairement à entendre ue c'est le père de la jeune fille qui choisit pour elle - non pas, sans doute, sans l'avoir consultée — un état e vie : « Celui qui, sans y être forcé, étant maître de ire ce qu'il veut, a mis dans son cœur une ferme résotion et a décidé de garder sa fille vierge, celui-là fait ien, ainsi celui qui marie sa fille fait bien et celui qui e la marie pas fait mieux (28) ». Ici donc, une autorité tervient : c'est l'autorité familiale, et très peu officielle, u père qui dispose de sa fille.

3. *Aux générations suivantes,* une autorité proprement cclésiastique reconnaît l'existence des ascètes et des ierges et commence à organiser ou à contrôler leur vie.

Nous savons qu'il existait parallèlement à la hiérarhie, une catégorie de personnes qui constituaient, selon mot de Mgr Duchesne, « une aristocratie » dans la ommunauté des fidèles (29); on les appelait « ascètes », continents », « encratites », *religiosi, confessores* — ce

(23) *Act.*, 2, 46-47.
(24) *Act.*, 13, 1; *I Cor.*, 13, 28-31; *Eph.*, 4, 11-12.
(25) *I Tim.*, 3, 12; *Phil.*, 1, 1; cf. *Act.*, 6, 1-7.
(26) *Rom.*, 16, 1.
(27) *I Tim.*, 5, 3-16.
(28) *I Cor.*, 8, 37-38.
(29) L. Duchesne, *Les origines du culte chrétien,* 5e éd., Paris, 25, p. 442. Sur l'histoire des origines de l'ascétisme chrétien, bon sumé de H. Leclercq, art. *Cénobitisme, dans le Diction. d'archéol. rétienne,* t. II, en particulier col. 3080-3090.

dernier mot, nous l'avons vu, s'est maintenu dans la liturgi romaine —; les femmes étaient représentées par les vierge auxquelles on adjoignait les veuves restées fidèles à l viduité après un court mariage (30).

Nous ne savons pas exactement quelle vie menaier tous ces ascètes. Les textes nous apprennent qu'ils exi taient, mais nous donnent peu d'indications sur leurs occ pations; la plus grande réserve s'impose donc en ce d maine. Nous savons seulement qu'ils étaient dans monde. Origène, par exemple, ne veut pas que le gnostiqu se retranche du monde, mais qu'il y exerce un ministè spécial : le service « charismatique » différent du servi hiérarchique.

Pourquoi tous ces ascètes ne se retiraient-ils pas monde? Il y avait à cela plusieurs raisons.

La première est qu'une telle séparation n'est *pas esse tielle* à la vie chrétienne, même fervente : être dans monde sans en être, selon le vœu de Notre-Seigneur (31 cela importe seul. La séparation n'était *pas nécessaire* au milieu du monde païen, les communautés chrétienn étaient encore ferventes; il n'y avait donc pas lieu de s' éloigner pour garder la ferveur. Au moyen âge, au co traire, nous le verrons, il n'y aura plus guère dans monde, à rester fervents, que des individus isolés, l seules communautés ferventes seront les monastères.

Enfin, à cette époque de persécutions, il n'était *p possible* à des communautés d'ascètes de s'organiser grand jour. Les ascètes devaient donc vivre isolés les uns d autres et mêlés aux fidèles dans le monde. Comme l'Egli n'avait pas de statut reconnu dans l'Empire, le grou ment des ascètes eût été difficile à réaliser; il eût pu êt également nuisible à eux et à l'Eglise.

Le troisième siècle et le commencement du quatriè marquent une époque de transition vers l'apparition monachisme.

D'une part, le niveau spirituel des communautés ch

(30) DUCHESNE, *op. cit.*, 440-441. Les vierges se distinguaient diaconesses qui recevaient une imposition des mains, mais, cependa n'avaient pas place dans le clergé; cf. P. DE PUNIET, *op. cit.*, p. 1

(31) *Jo.*, 17, 15.

ennes baisse; le service charismatique du gnostique y ouve moins d'écho. Cette diminution de la ferveur, ce lâchement des chrétiens, sont le commencement d'un énomène qui se développera de plus en plus, particulièrement au cours du moyen âge. Il a deux conséuences : les chrétiens les plus fervents éprouvent le ésir de quitter le monde pour rester fervents; en même mps, comme on l'a dit, les chrétiens les « moins fervents e sont pas fâchés de voir un petit nombre de courageux dévouer à porter les fardeaux qu'eux-mêmes n'osent us remuer (32) ».

D'autre part, avec Constantin, l'Eglise obtient la liberté association : les communautés d'ascètes qui, déjà, exisient à l'état embryonnaire, trouvent alors leurs cadres leurs formes fixes, que la législation impériale finira par econnaître.

I. Aux quatrième et cinquième siècles, il continue d'y avoir des ascètes dans le monde; mais une institution nouvelle s'organise peu à peu qui les attire loin du monde : le monachisme.

Les moines eux-mêmes et les Pères de l'Eglise qui font plus en faveur de la vie monastique admettent qu'on eut, sans quitter le monde, mener une vie chrétienne ferente. Saint Augustin, saint Jérôme et d'autres encore ntretiennent une correspondance de direction spirituelle vec des militaires, des fonctionnaires, des dames du monde. aint Jean-Chrysostome, lui, a pu être appelé « un apôtre e la perfection des laïques (33) ». Un peu plus tard, aint Césaire d'Arles (+ en 543) distingue deux sortes e laïcs : les uns sont fervents, les autres médiocres ou auvais; aux premiers incombe le devoir de faire du bien ux seconds, spécialement par le moyen de la conversation;

(32) H. Leclercq, art. *Monachisme* dans le *Diction. d'archéol.*, II, col. 1800.

(33) M. Viller, *La spiritualité des premiers siècles chrétiens*, aris, 1930, p. 162, et tout le chapitre intitulé « La sainteté dans monde », p. 160-169. La traduction allemande de cet ouvrage par le . K Rahner, *Askese und Mystik in der Väterzeit*, Fribourg in Br., 939, donne des références aux sources, ce que ne fait pas l'édition rançaise.

aussi l'évêque d'Arles prêche-t-il surtout aux fervents — à ceux qui viennent au sermon — en vue des tièdes qui n'y viennent pas (34).

Pour éviter l'action déprimante de l'entourage de communautés de moins en moins ferventes, certains ascètes s'isolent; ils s'enfuient au désert; si l'on peut ainsi s'exprimer, ils prennent le maquis dans l'Eglise, ils se font solitaires. Ils vivent loin du monde, à l'état isolé d'abord : ce sont des ermites. Puis quelques solitaires se groupent et vivent à proximité les uns des autres; parmi eux apparaît souvent, pour ainsi dire, un chef de maquis. Cette anachorèse fervente, mais peu ordonnée, donne naissance à des extravagances qui sont parfois sublimes, mais qui ouvrent aussi la porte à bien des abus. C'est à ces inconvénients, à ces déviations que remédie le cénobitisme, forme nouvelle que le monachisme revêt de plus en plus.

A ces débuts, le monachisme cénobitique n'est que l'anachorèse érémitique évoluée, organisée. Il consiste à vivre en commun et sous un chef. Son premier théoricien, en Orient, est saint Basile : celui-ci montre que cette institution permet de pratiquer des vertus dont la vie solitaire donnait moins l'occasion : l'obéissance et l'amour du prochain. Le modèle idéal de la vie en commun reste celui qu'avait donné la communauté primitive de Jérusalem : le monachisme s'organise par référence à l'expérience apostolique. La source à laquelle on demande quelles sont les obligations des moines est l'Ecriture sainte, c'est-à-dire l'Ancien Testament et surtout le Nouveau : dans la littérature monastique ancienne, singulièrement dans saint Basile et dans les *Apophtegmes des Pères*, on accorde une large place aux « commandements du Seigneur », *mandata Domini* : saint Benoît, qui sera le principal législateur du monachisme en Occident, rassemblera sous le nom d'« instruments des bonnes œuvres » une série de soixante-quatorze préceptes inspirés en grande partie de l'Ecriture sainte où ils expriment des obligations communes à tous les chrétiens (35).

(34) Cf. MALNORY, *Saint Césaire, évêque d'Arles*, Paris, 1894, p. 182.
(35) Règle, ch. IV.

Les moines deviennent ainsi, peu à peu, dans l'Eglise, s spécialistes de la vie ascétique. C'est leur façon de connuer l'expérience apostolique. Les apôtres ont été les principes » de toute la vie de l'Eglise qu'ils avaient çue du Christ; ils la contenaient comme en germe. Ils urent des continuateurs en deux domaines distincts : elui de la hiérarchie, de la tradition sacramentelle et docrinale — leurs successeurs en ce domaine sont les vêques — et celui de l'ascétisme : leurs successeurs en e domaine sont les moines et les religieux en général, ui ont toujours revendiqué la gloire méritoire de mener e qu'on appelait jadis « la vie apostolique »; or, celle-ci e consistait pas à travailler directement à l'évangélisation u monde, à faire « de l'apostolat » comme on le dit epuis qu'au XVI^e^ siècle le Saint Siège envoya aux Indes ailleurs des « missionnaires apostoliques ». La « vie postolique » était moins une fonction active dans l'Eglise ue l'état de vie qui tendait à imiter l'exemple des apôtres de la première communauté rassemblée autour d'eux. usqu'à nos jours, l'évangile de la messe du commun des bbés est celui dans lequel saint Pierre, au nom des douze pôtres, dit au Christ : « Voici que nous avons tout uitté pour vous suivre », et où le Seigneur lui répond u'ils siègeront sur douze sièges pour juger les douze ribus (36), témoin de la persistance de l'assimilation de vie monastique à la vie des apôtres.

II. A l'époque du haut moyen âge, c'est-à-dire environ du quatrième au douzième siècle, la vie fervente n'est plus guère menée que dans les monastères et loin du monde.

C'est l'époque du plus grand développement cénobique; celui-ci gardera toujours, comme un souvenir de es origines, une tendance érémitique (37).

(36) *Mt.*, 19, 27-29.

(37) Pour l'Orient, voir P. DE MEESTER, *De monachico statu iuxta sriplinam byzantinam*, Cité du Vatican, 1942, et l'intéressant compte ndu de Dom O. ROUSSEAU, *Deux importantes publications monasques*, dans *Questions sur l'Eglise et son unité* (Irénikon) 1943, 43-49; pour l'Occident, cf. J. LECLERCQ et J.-P. BONNES, *Jean de écamp et la crise du cénobitisme*, dans *Un maître de la vie spirielle au XI^e^ siècle, Jean de Fécamp*, Paris (Vrin), 1946, p. 13-19.

Du monachisme oriental, disons seulement qu'il res
tera toujours, comme il le fut aux origines, distinct d
la cléricature; il ne devient jamais une « *religio cleri
calis* ». Le sacerdoce des moines, auquel l'antiquité s'es
souvent opposée, est admis comme auxiliaire sacramente
de la vie sainte, mais n'en constitue nullement un élément
les supérieurs eux-mêmes ne sont pas traités différemment
au moins en principe (38). Cet état de choses persist
jusqu'à nos jours dans le monachisme oriental uni ou or
thodoxe.

Le monachisme occidental reçoit une orientation défi
nitive de saint Benoît et de sa Règle. Or, l'idée de sain
Benoît est de donner à des chrétiens généreux le moye
de mener ensemble « une vie honnête », *honestas mo
rum* (39), pour trouver Dieu, à l'imitation du Chris
C'est donc là une vie commune sans caractère clérica
Les moines de saint Benoît, et saint Benoît lui-même, n
sont pas prêtres; pourtant leur vie commune s'exprim
surtout dans la liturgie célébrée en commun.

Le monachisme, cependant, se cléricalise peu à pe
sous l'influence de circonstances extérieures à son évo
lution interne et particulièrement à cause de la fusion q
se fait progressivement entre la pratique de la Règle d
saint Benoît et les observances de clercs réguliers vivan
auprès des cathédrales et dont certains deviendront d
chanoines; à la faveur surtout de la réforme monastiqu
accomplie à la fin du huitième et au début du neuvièm
siècle par saint Benoît d'Aniane, la vie des moines co
serve quelque chose de la vie canoniale (40); les moine
peu à peu, sont tous prêtres. Mais, on le voit, cela ne
produit que tardivement et d'une manière accidentell
on pourrait presque dire accessoire : le monachisme devie
« sacerdotal » plutôt que « clérical » au sens moder
de ce mot; ou, si l'on veut, le moine devient, par la pr
trise, davantage « liturge », mais non en premier li
« pasteur ». De fait, au cours du moyen âge, les moin
ont exercé eux-mêmes assez peu de ministère sacerdota

(38) O. Rousseau, *loc. cit.*, p. 46-47.
(39) *Règle*, c. 73; éd. C. Butler, Fribourg-in-Brisgau, 1935,
130, 3.
(40) O. Rousseau, *loc. cit.*, p. 51.

moment et dans l'institution où le monachisme oc-
dental atteint son maximum d'évolution, à Cluny, au
but du douzième siècle, Pierre le Vénérable est très
olicite sur ce point : les moines sont prêtres, expose-t-il,
à ce titre, ils célébreront la messe tous les jours ou
esque, mais, même sur leurs domaines, ils confient à
s clercs séculiers la charge du soin des âmes (41). L'état
onastique et l'état épiscopal sont longtemps considérés
mme tellement incompatibles que l'évêque régulier doit
ioncer à l'état monastique et cesser d'être moine pour
venir évêque. L'état monastique reste donc ce que
erre le Vénérable appelle un état « humble » dans
glise (42), il n'a comme tel, aucune valeur hiérarchique.
nsi le sacerdoce des moines et celui des pasteurs con-
ouent de deux manières différentes à la « consécration
monde ». Les pasteurs y concourent essentiellement
: leur action, leur fonction, les moines par leur être
me; leur vie sacerdotale, comme l'a écrit Dom Herwe-
n, est « cachée en Dieu (43) ». A cette belle époque
monachisme, *l'idée qu'on peut chercher la perfection*
ns le monde est presque entièrement étrangère à tous
esprits. Il y a certes à cela quelques exceptions : on
naît en particulier quelques rois et reines qui mènent,
leur palais ,la vie dévote et atteignent à la sainteté,
is ils sont extrêmement rares, et ils sont déjà, d'une
taine façon, par leur position même, éloignés du monde.
général, il faut bien constater que le jugement porté
les spirituels du monachisme sur les séculiers est
nbre : Pierre le Vénérable les appelle tous « fils de
èbres (44) ». Pierre de Celle développe le contraste
re la « conscience monacale » qui est délicate, et celle
séculiers qui est « grossière (45) ». Aussi les exhor-
ions qu'on adresse aux gens du monde ont-elles pour
de les attirer dans les cloîtres : on connaît l'in-
se propagande — d'ailleurs efficace — que font saint

---

1) *Epist.*, 1, 22; P. L., 189, 142.
2) Cf. *Epist.*, 2, 50, 274, 276, etc...
3) I. Herwegen, *Sinn und Geist der Benediktinerregel*, Einsie-
, Cologne, 1944, p. 368.
4) Cf. J. Leclercq, *Pierre le Vénérable*, Saint-Wandrille, 1946.
5) *De conscientia*, éd. J. Leclercq, *La spiritualité de Pierre de*
, Paris (Vrin), 1946.

Bernard et ses moines pour la vie cistercienne et les cha
treux de la première génération pour la vie solitaire (40
De son côté, Pierre le Vénérable s'étonne qu'un chevali
soit demeuré un honnête homme au milieu du monde
il l'invite à finir ses jours à Cluny (47). On ne trou
pas trace, alors, de ce qu'on a appelé depuis une « sp
ritualité de la famille ». La plupart des saints et des saint
du haut moyen âge sont des moines et des moniales;
compte parmi les saints de cette époque relativement p
de clercs, quelques évêques, surtout à la période mér
vingienne, et presque aucun laïc.

Il faudrait dresser un tableau de la société médiéva
pour rendre compte de cet état de choses. On y constatera
la rudesse des hommes pendant la longue période qui
suivi les invasions : il n'y avait alors à peu près aucu
civilisation, aucune culture ni intellectuelle ni spirituel
sinon dans les écoles des clercs — où l'on se form
surtout à la vie intellectuelle — et dans les monastèr
où l'on s'adonnait surtout à la vie spirituelle. En outr
les conditions matérielles de l'existence de la plupart d
hommes étaient le plus souvent fort misérables, ce q
ne favorisait pas l'épanouissement des esprits et des âm
Les gens menaient une vie très dure, ils avaient peu
pratique religieuse; fréquentant peu les sacrements,
conformant à une morale peu exigeante, leur foi, p
éclairée, était encore viciée par les erreurs répandues p
les sectes qui apparaissent alors un peu partout (48).
temps en temps, à l'occasion d'événements comme
pèlerinages, les translations de reliques ou les croisad
ces hommes rudes ont une poussée religieuse qui sem
parfois relever de l'instinct, quand ce n'est pas de la supe
tition, beaucoup plus que du « culte en esprit et en
rité ».

Bref, pendant le haut moyen âge, les moines paraiss
détenir le monopole de la culture spirituelle; pour
chrétiens fervents qui veulent mener la vie dévote,

(46) Cf. *Revue bénédictine* (1946), *La collection des lettres d'*
de Chartres.

(47) *Epist.*, 6, 14, P. L., 189, 416.

(48) Sur ce vrai visage du moyen âge, voir les suggestions
G. Le Bras, *Introduction à l'histoire de la pratique religieuse*
France, I, Paris, 1942.

loître est devenu un refuge nécessaire. On considère que, ans le monde, il est bien difficile de se sanctifier, presque mpossible de chercher une certaine perfection, voire de ester honnête. Les moines, eux, et eux seuls, prétendent, ar la pratique de la vie en commun et de la pauvreté onventuelle, se conformer à l'exemple de la première ommunauté de Jérusalem : ils mènent la « vie aposto-que (49) ».

Le résultat de cette évolution est une rupture avec la radition des ascètes dans le monde. L'accession des laïcs une certaine aisance matérielle, à la culture intellectuelle t spirituelle, ne s'accomplit que lentement, grâce à la évolution communale. Aussi, à la période suivante, y ura-t-il, à nouveau, des laïcs fervents dans le monde; ais comme on a perdu l'idée que la vie ascétique est pos-ble hors des cadres de la vie religieuse, on ne concevra lus les organismes laïcs que comme des « tiers-ordres », lus ou moins rattachés à des ordres religieux et non lus entièrement distincts et séparés, comme ç'avait été e cas avant le moyen âge.

V. Pendant la fin du moyen âge, l'ascétisme sort du monachisme.

Ce dernier, fidèle à lui-même, perdure, cependant qu'ap-araissent des ordres religieux non monastiques et des rganismes laïcs.

Ces nouveaux ordres religieux répondent à de nouveaux esoins de l'Eglise. Ce sont, ici encore, des événements ontingents qui occasionnent et orientent les spécifications ouvelles de la vie ascétique traditionnelle : les croisades ont apparaître des ordres militaires où l'on s'adonne à guerre sainte, des ordres hospitaliers dans lesquels on adonne au soin des pauvres et des malades en Terre ainte et en Europe, des ordres destinés à la rédemption es captifs, et dans lesquels on va parfois jusqu'à s'en-ager à se constituer prisonnier pour en délivrer un autre, squant ainsi de se priver, pour longtemps, aux mains es infidèles, de tous les secours et garanties de la vie

(49) Tel est, par exemple, le thème du traité *De vita vere apos-lica* de Rupert de Deutz, *P. L.*, 170, 609-664.

religieuse; les hérésies font apparaître l'Ordre des Pr
cheurs; répondant à la fois à sa vocation personnelle
à une aspiration largement répandue dans toute la chr
tienté, par suite de l'enrichissement du clergé qu'ava
occasionné la féodalité, saint François lance le mouv
ment de la pauvreté et fonde ce qui deviendra l'Ord
des Mineurs. Mais entre toutes ces fondations et l'ord
monastique, il reste ceci de commun : l'état religieux es
en soi, un état distinct de l'état hiérarchique; assimilé d'u
certaine façon à la cléricature, il ne s'identifie pas av
elle : c'est un état propre auquel la législation canoniq
accorde les privilèges de l'état clérical. En lui-même,
est laïc ou clérical, selon que ses membres sont des laï
ou des clercs : l'Ordre des Prêcheurs, par exemple, fon
par saint Dominique comme ordre canonial, est, dès
principe, un ordre religieux clérical; par contre, l'Ord
des Mineurs, fondé par saint François, laïc, avec ses co
pagnons laïcs, était, à ses débuts, un ordre religieux laï
de même, les ordres militaires étaient essentiellement,
restèrent, laïcs.

Pourtant, les membres des nouveaux ordres apparus
treizième siècle prétendaient, comme les moines, men
« la vie apostolique ». Pour appuyer cette revendicatio
ils insistaient tantôt sur la vie en commun et tantôt s
la pauvreté; on sait la place qu'occupe l'idéal apostoliq
dans les traités écrits par saint Thomas pour défend
son Ordre. Relevons seulement ici cette persistance d
religieux de tous les temps à justifier leur existence da
l'Eglise par le recours à l'expérience des apôtres : la co
munauté des apôtres et des fidèles qui vécurent auto
d'eux à Jérusalem ne cesse d'être considérée comme
cellule initiale qui déploie, peu à peu, tout son conte
au cours de l'histoire de l'Eglise.

Les organismes laïcs, eux, répondent à un nouveau st
tut du laïcat dans la société en général et, par conséque
dans l'Eglise; l'accession des laïcs à une certaine ind
pendance économique et à une certaine culture (50)
pour résultat de les ouvrir à la vie intérieure. Et la néce

(50) Voir G. DE LAGARDE, *La naissance de l'esprit laïc au dé
du moyen âge*, t. I, *Bilan du XIII^e siècle*, Vienne, 1934.

ité universelle du cloître pour les chrétiens fervents di-
inue dans la mesure où il redevient possible de mener
ans le monde la vie dévote : ce changement est un progrès
ar rapport à l'époque antérieure. Seulement, par suite de
interruption qu'a entraîné le haut moyen âge dans la
adition de l'ascétisme laïc, les nouveaux organismes laïcs
estent, dans leur organisation, liés à des ordres religieux,
. dans leurs pratiques et leur spiritualité, plus ou moins
lqués sur eux. Ce rattachement des organismes laïcs aux
rdres religieux a lieu aussi pour remédier à des abus
ui apparaissent alors et qui rappellent ceux qui mar-
uèrent les origines du monachisme : de même que le
énobitisme a mis fin aux excentricités engendrées par
anachorèse, il faut maintenant remédier aux extrava-
nces d'ordre pratique, doublées, cette fois, d'erreurs
octrinales des flagellants, des frères du libre esprit et des
thares de tout nom (51). Aussi l'Eglise encourage-t-elle
s associations et confréries qui lui présentent des garan-
es d'orthodoxie, comme les frères de la vie commune,
s béguines, surtout l'« Ordre de la Pénitence » de saint
rançois d'Assise et la « Milice du Christ » de saint
ominique, lesquels sont à l'origine des deux « tiers-
rdres » destinés à être les plus répandus.

. Au cours de l'époque moderne.

Les associations et confréries se développent et se mul-
plient, s'organisent et se spécialisent : congrégations ma-
ales ou autres, avec leurs groupes spécialisés selon les
asses sociales et les professions (confréries de métiers).
n même temps, l'ascétisme rentre dans le clergé, grâce
ux congrégations mariales d'ecclésiastiques, aux oratoires
e Rome, d'Angleterre et d'ailleurs, aux sociétés de prêtres
ont, toujours, l'organisation s'inspire plus ou moins de
elle des ordres religieux (52).

Le nom le plus illustre à cette époque, au point de vue
ui nous occupe, est celui de saint François de Sales. On
nnaît l'importance de l'événement que constitue la publi-

(51) Sur tout ceci, J. DE GUIBERT, art. *Ascèse*, dans le *Dictionnaire de spiritualité*, t. I, col. 980 et 985.
(52) DE GUIBERT, *loc. cit.*, 985.

cation de l'*Introduction à la vie dévote*. Notons seulemen
d'après le plus récent et le mieux informé des historie
de l'évêque de Genève, le chanoine F. Trochu (53), l
liens qui rattachent ce livre aux circonstances contingent
où vécut son auteur; après les guerres de religion,
France venait d'être enfin pacifiée; les Jésuites, expuls
rentraient; l'évangélisation des campagnes connaissait
nouvel essor sous l'impulsion des congrégations nouvel
qui s'y adonnaient; dans les milieux cultivés de Paris
faisait jour une certaine inquiétude religieuse. Tout c
était l'occasion pour beaucoup de chrétiens d'un app
vers la vie dévote. Or, constate saint François de Sal
« ceux qui ont traité de la vie dévote ont presque toujo
regardé l'instruction des personnes fort retirées du mon
ou du moins ont enseigné une sorte de dévotion qui cond
à cette retraite ». Le jugement de notre évêque est
vère pour une telle attitude : « C'est hérésie, écrit
docteur de l'Eglise, c'est hérésie que de vouloir ban
la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutic
des artisans, de la cour des princes, du ménage des g
mariés ». Voici donc un saint qui, tout en étant le fo
dateur d'une congrégation religieuse, se préoccupe des la
d'une manière qui leur soit adaptée; il ne s'adresse p
seulement à quelques rois ou reines, à des personna
d'un haut rang et, à cause de cela, exceptionnels, il s'
téresse aux négociants, aux militaires, aux travailleu
sans doute réintroduira-t-il, plus ou moins consciemme
dans les pratiques de la vie dévote, quelques éléments e
pruntés aux règles et aux coutumes des ordres religie
mais ce sera malgré son intention première qui est d'
seigner aux laïcs une forme de vie ascétique qui pui
être menée par des laïcs dans le monde. Enfin, toujo
dans la préface de l'*Introduction* (54), notons deux rem
ques importantes et qui attestent le sens hautement t
ditionnel de saint François de Sales : « Il appartient pr
cipalement aux évêques de perfectionner les âmes... si
leur loisir ne peut être mieux destiné qu'à cela.
anciens évêques et Pères de l'Eglise étaient, pour le mo
autant affectionnés à leurs charges que nous, et ne l

(53) *Saint François de Sales*, Lyon-Paris, 1942, t. II, p. 278.
(54) Ed. d'Annecy, *Œuvres*, t. III, p. 9.

saient pourtant pas d'avoir soin de la conduite particulière de plusieurs âmes qui recouraient à leur assistance, comme il appert par leurs épîtres. ». Cet évêque du dix-septième siècle nous ramène ainsi aux premiers siècles de l'Eglise, alors que l'ascétisme dans le monde s'organisait sous la conduite et grâce aux directives des évêques. Il ajoute : « Imitant en cela les apôtres qui, emmi la moisson générale de l'univers, recueillaient néanmoins certains épis plus remarquables avec une spéciale affection. Qui ne sait que Thimothée, Tite, Philémon, Onésime, sainte Thècle, Appia étaient les chers enfants du grand saint Paul, comme saint Marc et sainte Pétronille de saint Pierre... Et saint Jean n'écrit-il pas une de ses épîtres canoniques (la deuxième) à la dévote dame Electa? ». Comme à toutes les étapes de l'évolution de l'ascétisme, ce novateur, fidèle à retrouver la tradition à travers l'histoire, entend se rattacher à l'expérience des apôtres qui avaient vécu dans l'entourage immédiat du Christ et qui avaient reçu, les premiers, son Esprit.

Dom Jean LECLERCQ, O.S.B.

(*A suivre.*)

La spiritualité des Prophètes d'Israël

LORSQUE, au Sinaï, on se trouve soudain en fa de cette surrection prodigieuse de blocs de gr nit inondés de lumière, et dressant verticaleme vers le ciel leurs gigantesques assises, telles des flamm soudain pétrifiées, on ne peut se défendre d'un saisis ment presque religieux à l'évocation des grand forces cosmiques qui ont réalisé cette merveille, qu ne viendra à personne l'idée d'attribuer à une pu sance humaine. Car s'il nous est permis de modif superficiellement la face de la terre, il est réservé a seules forces de la nature d'y produire de tels bou versements.

Ainsi en est-il des prophètes. Non! ces hommes ne sont ni des philosophes ni des hommes de gé qui auraient vu plus clair que leurs contempora dans l'enchaînement des causes et de leurs con quences, et qui auraient acquis péniblement une i nouvelle de Dieu en s'appuyant sur le travail de le devanciers. Ce n'est pas une idée qu'ils ont rencontr ILS ONT RENCONTRÉ QUELQU'UN tout à coup et à l' proviste. C'est ce dont témoigne leur langue tc en expressions concrètes et saturée de réalité. I

édé littéraire, dira-t-on peut-être? Que non pas! ssurément le procédé littéraire existe et nous le isisissons sur le vif dans les Apocryphes; et ce sont istement ces contrefaçons d'épigones qui nous perettent, par contraste, de discerner la touche origielle. Dans ce choc sur l'âme humaine de la formable réalité de Dieu, il y a une qualité et une intenté d'émotion absolument inimitables. Ici, la terrible ne de feu a fait violemment irruption à travers les ssises de leur âme, leur imprimant une brûlure intorable, bouleversant leur logique et leurs préjugés, crochant en un corps à corps effroyable tout leur re humain et terrassant leur volonté rebelle pour asservir à ses fins, provoquant en leur âme comme es secousses sismiques qui les ébranlent jusqu'en leurs ndements, y ouvrant des gouffres, des failles et des échirements tragiques, à travers lesquels se livre pasge une lumière éblouissante qui éclipse toutes les âles lueurs des philosophies et des religions humaies. C'est sur ces montagnes soulevées par l'action tastrophique de l'Esprit qu'il nous faut monter pour ominer les agitations de la marée humaine, respirer air des hauteurs et voir les événements qui nous roublent dans la perspective même de Dieu :

Cieux écoutez, et toi, terre prête l'oreille,
Car c'est Jahvé qui parle.

Il nous a semblé que jamais méditation ne fut plus pportune que celle des Prophètes messagers de Dieu n des temps de détresse comme ceux que nous vivons ans l'angoisse de notre cœur. Ces grandes voix du assé, écho de la voix souveraine de Dieu, ne sont-les pas particulièrement qualifiées pour éclairer otre foi et ranimer notre espérance? Dans l'affreuse gue de haine et de boue qui menace de submerger monde et de perpétuer entre peuples et individus s rancunes inexpiables, puissent-elles nous enseigner ns quel esprit nous devons travailler à rebâtir la

cité. Puissent-elles nous inspirer l'énergie et l'héroïsm nécessaires pour ne jamais accepter les capitulation ou des formules de paix qui signifieraient la servitud des consciences et l'écrasement des faibles. Puissen elles enfin maintenir notre regard fixé, à travers tou les nuages, sur le Dieu souverain maître de l'Hi toire, seul assez puissant pour utiliser jusqu'à n accès de démence, pour le salut final de l'humani et le triomphe de son Règne.

LE MESSAGE DU PROPHÈTE AMOS

LA JUSTICE VENGERESSE DE DIEU

I. - La décadence religieuse et morale en Israël.

Le but final de Dieu, en créant ce monde visib et en y plaçant l'homme pour être le roi et le courc nement de son œuvre, a été et ne pouvait être que rayonnement de sa gloire. Afin de mieux dégager créature humaine des imperfections inhérentes à tou créature « fille du néant », il a déposé en elle, par révélation et par la grâce, le germe d'une évoluti surnaturelle destinée, sous le choc des événements e térieurs et par la collaboration des énergies vitales n turelles et surnaturelles, à établir ici-bas son Règn à le faire progresser par étapes, à le conduire, d'abo par ses serviteurs Moïse et les Prophètes et, fina ment, par son Fils jusqu'à sa maturité et à sa conso mation dans un au-delà invisible à nos yeux de cha

C'est pour réaliser ce dessein grandiose de sa de l'humanité, qu'à un moment de l'histoire, il s' d'abord préparé par les Patriarches et ensuite cho par le ministère de Moïse, un peuple, le peuple d' raël, qu'il a entouré d'une providence spéciale et mu de privilèges; non point pour se prêter à satisfa

n orgueil racial et ses prétentions nationalistes et
npérialistes, mais uniquement dans le but d'en faire
centre et le moyen de diffusion de sa Vérité et de
Justice.

A cette fin, toujours par le ministère de Moïse et
ses Messagers surnaturels, il l'a muni d'une orga-
sation sociale tout entière placée sous la mouvance
une grande idée religieuse : *l'idée d'un Dieu unique*
transcendant, exerçant sa domination, non seule-
ent sur le domaine des choses proprement reli-
euses, mais aussi sur le domaine moral et social, en
n mot, sur toute la vie humaine, lui imprimant ainsi
n caractère de puissante unité; le munissant d'un dy-
misme interne destiné à coordonner toutes les for-
es de son activité et à les conduire vers le même but
nal : la perfection surnaturelle de l'homme, sa fidé-
é récompensée ou son péché et sa révolte punis, afin
faire resplendir sa Justice et sa Miséricorde infinies.

Mais en descendant le cours des âges, la forte im-
ılsion religieuse imprimée par Moïse au peuple d'Is-
ël est allée s'affaiblissant. Oubliant sa vocation sur-
turelle, le peuple élu a renouvelé le péché d'orgueil
n premier homme. Enivré de sa force, il a cru pou-
oir se suffire et se passer de Dieu (1). Tant que ces
fidélités d'Israël ne furent dans sa vie historique
ue des crises passagères, Dieu, à chaque rechute, le
leva, doucement et fortement, par des avertissements
des appels tempérés de miséricorde. Mais à la fin,
peuple revêche, abusant de sa grâce et de ses par-
ons réitérés à fini par se faire de Dieu une idée
usse. Le croyant indissolublement lié à lui et en
uelque sorte dépendant de lui, du fait de l'Alliance
n'il a conclue jadis avec ses Pères, il se le représente
mme un Dieu bonasse et faible, qui s'apaise plus

(1) C'est sous les règnes d'Ozias, roi de Juda (791-740?) et de
oboam II, roi d'Israël (787-746?), que se situe, d'après le titre du
re, le ministère d'Amos. Cette période fut marquée par un déve-
pement considérable de la puissance publique et de prestige au
ıors.

vite qu'il ne s'irrite et avec qui on peut en prendre l'aise. Et dès lors, il s'est mis à pécher dans la séréni de sa conscience faussée et endurcie (2). Contre volonté, il s'est donné des rois, qui, avides d'indépe dance et de gloire humaine, se sont émancipés de Loi et ont usurpé insolemment les droits de Jahv seul Roi d'Israël (3). Au mépris de ses lois moral et sociales, il s'est livré aux ignominies de la luxur à l'adultère, au meurtre, à l'oppression des faibles des pauvres (4). Toutes ses institutions nationales sociales, que dis-je, même ses institutions religieus sont perverties irrémédiablement.

A la religion de Sinaï et à ses exigences redoutable il a substitué un culte facile entaché de sensualité de paganisme et, à l'imitation des Cananéens idolâtr qui l'entourent, il croit pouvoir par une religion sa âme, tout entière en rites extérieurs, apaiser Dieu p ses offrandes et, par ses rites magiques, pouvoir ca ter et mettre à son service ses forces insaisissables. qui donne à cette situation un caractère d'excepti nelle gravité, c'est la prévarication et l'apostasie d chefs (5). Infidèles à leur mission de conducteurs peuples, ils ont dégradé l'idéal primitif d'Israël le concentrant tout entier sur des rêves de gloire h maine et de jouissance des biens matériels. Les ch religieux eux-mêmes abdiquent leur fière indép dance de représentants de Dieu, ne sont plus que fonctionnaires royaux qui corrompent la religion gré des désirs du monarque et rendent, par co plaisance coupable, des oracles de mensonge afin mieux s'assurer sa faveur et le pain qui les fait viv

En face de cette situation intolérable, Dieu, qui se résigne pas volontiers à se déclarer vaincu, va pr dre les grands moyens. Au lieu de n'intervenir que

(2) *Amos*, VII, 13.
(3) *Amos*, VII, 13.
(4) *Amos*, VIII, 4-6, IV, 1; III, 10, 11.
(5) *Amos*, II, 6; V, 10-12; VI, 12.

termittence comme naguère, au temps des Nabis et
ı Prophète Elie, il va en quelque sorte s'installer en
ermanence au milieu de son peuple, et, sous les coups
doublés de sa colère et de ses châtiments, il va tenter
suprême effort, pour le convertir et le tourner vers
ıi. Ce peuple alourdi par la graisse des biens maté-
els et qui a perdu son centre de gravité, ce peuple
ı qui l'esprit est étouffé par les enflures de l'orgueil
par les passions dégradantes, il va le soumettre à
ne terrible cure d'amaigrissement, pour ne laisser
ı lui que juste le résidu de matière humaine néces-
ire pour servir de support à l'esprit nouveau qui
oit désormais le dominer et le régénérer.

II. - La vocation d'Amos.

Mais qui donc Dieu enverra-t-il pour être le chef
e file de cette série de grands hommes qui vont re-
resser les voies perverties d'Israël et de l'humanité
les aiguiller vers leurs destinées éternelles? Sera-ce
ı roi? un grand prêtre? un homme de génie auréolé
e prestige humain?... Tels ne sont pas les procédés
e Dieu qui se complaît au contraire à choisir « ce qui
st infirme selon le monde pour confondre ce qui est
ort ». L'Incarnation de son Fils dans une crèche, sous
s espèces d'un fils de pauvre n'est-elle pas un signe
ue ses grandeurs sont « d'un autre ordre » et qu'il
moque de nos prétentions orgueilleuses?... En la
ontagne palestinienne, perdue dans la solitude aus-
re et grandiose du désert de Juda, se cache une obs-
ire petite bourgade qui a gardé jusqu'à nos jours, à
ine modifié par l'usure du temps, son nom biblique
Thécoa. L'Elu de Dieu sera-t-il au moins un no-
ble, un personnage en vue de ce petit village, « un
heick »?... Non! ce sera un berger, un homme igno-
nt et rude, le berger Amos, qui, selon la coutume
s gens de petit métier, lesquels ont toujours plu-
eurs cordes à leur arc, s'en va, à l'occasion, chez les

cultivateurs de la plaine, exercer son art de *pique* *de sycomores* (6), un de ces grands bergers bibliqu du type d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui, par grâce de Dieu, de pasteurs de troupeaux devinr pasteurs de peuples!

Un jour, tandis qu'il errait dans la steppe, à suite de ses brebis. *au temps où l'herbe printani venait après les coupes royales* (7), il a vu soud monter du désert et s'abattre sur les champs, les pâ rages et les vignes de Juda, une nuée de sauterel qui allaient achever de dévorer la végétation de terre. Son âme religieuse voyant tout de suite d cette catastrophe un signe de la colère de Dieu, s'él suppliante vers le Seigneur pour implorer la cessati du ravage :

Seigneur Jahvé, aie pitié, je t'en prie!
Sinon, que restera-t-il de Jacob? Il est si pe
Et le Seigneur eut du regret! Cela ne sera p
[*dit-il*

Un peu plus tard, voici que le Seigneur *lance* *défi par le feu:* une longue sécheresse se met à t les sources de l'abîme souterrain, tandis que le so dévore de ses ardeurs l'héritage de Jahvé.

Ah! Seigneur Jahvé!
s'écrie encore le berger,
Arrête, je t'en prie!
Sinon qu'est-ce qui subsisterait de Jacob!

(6) *Amos,* VII, 14.

(7) *Amos,* VII, 1. Nous avons cru pouvoir adopter ici, au n à titre d'hypothèse, la conjecture d'Arthur Weiser, considéran ces quatre visions des ch. VII et VIII, 1-4, l'équivalent des r de vocation dans Isaïe, Jérémie et Ezéchiel. Etant donné le dés actuel du texte, il ne serait pas surprenant que leur place act soit le résultat d'un travail rédactionnel. Le titre même du qui, après avoir annoncé « des visions », reproduit des disc est peut-être un vestige de leur position primitive et sert de d'appui à notre conjecture; cf. Arthur Weiser, *Die Prophetie Amos,* Giessen, 1929.

(8) *Amos,* VII, 2, 3.

Il est si petit!
Et, cette fois encore le Seigneur se repentit.
Cela non plus ne sera pas! dit-il (9).

Mais voici qu'une troisième fois se dessine sous yeux du berger frappé de stupeur une vision ange. Cette fois, c'est le *Seigneur en personne*, sous e forme humaine qui se tient auprès d'une masse de mb en fusion. Et s'adressant au berger qui regarde yeux remplis d'épouvante :

Que vois-tu Amos?
demande-t-il.
Je vois, répond-il, *du plomb!*

Et le Seigneur dit :

Voici que je vais fondre au plomb mon peuple [d'Israël,
Désormais ce n'est plus pour longtemps que je [pardonnerai! (10).

Et tandis qu'il est encore tout bouleversé de ce *crescendo* dans la colère de Dieu, une quatrième fois le eigneur lui apparaît et lui montrant une corbeille fruits mûrs :

Que vois-tu Amos?
terroge-t-il.
Je vois, répond Amos, *une corbeille de fruits mûrs.*

la veut dire, explique alors Jahvé, que la destinée t mûre pour mon peuple d'Israël. Désormais, *je ne rdonne plus!*

Les hauts-lieux d'Isaac seront dévastés et les sanctuaires détruits, et je me lèverai contre la maison de Jéroboam avec le glaive (11).

---

9) *Amos* VII, 4-5.
10) *Amos*, VII, 7-8.
11) *Amos*, VII, 8-9.

Devant cette résolution implacable, Amos, compr
nant cette fois que toute insistance et toute prièr
sont inutiles, demeure interdit. Jusqu'alors, il a peu
être plus ou moins partagé avec son peuple l'idé
d'un Dieu qui se laisse berner par un repentir superf
ficiel, dont on peut impunément se moquer parce qu
pardonne indéfiniment. Mais aujourd'hui, tout à cou
il s'est trouvé devant la réalité formidable du Die
sévère et vengeur et tous ses préjugés d'antan en so
désormais bouleversés.

Sous cette foudroyante décharge d'électricité divin
en face de cette vision de l'abîme infranchissable q
sépare l'infinie grandeur de Dieu du néant de la cré
ture, sentant la terre trembler sous ses pieds, il e
saisi par l'épouvante mortelle du Dieu qui s'est so
dain dressé devant lui, rugissant comme un lion,
dont la grandeur souveraine considère l'existence
tout être en dehors de lui comme une insolence et u
usurpation intolérables dont il se venge en le pré
pitant dans la mort et le néant! Ah! comme il re
semble peu au Dieu bonasse de la dévotion populair
le Dieu du Prophète Amos dont saint Paul dira pl
tard « qu'il est terrible de tomber entre ses mains
et qui est là, courroucé devant lui, lui barrant
route et lui fermant toute issue et lui présentant
un réquisitoire implacable ses droits outragés de Sc
verain Seigneur, Juge et vengeur du droit et de
morale, émanations de son infinie sainteté. Et, retou
nant et saisissant sa volonté, en une contrainte ir
sistible, qui terrasse en un clin d'œil toute tentati
de résistance, il le sacre prophète de haine, de ve
geance et de malheur. « Va! lui dit-il, et prophét
ainsi à mon peuple d'Israël. »

Et à l'instant, abandonnant son troupeau et ses s
comores, il part, son bâton de berger à la main,
cœur gonflé à craquer de la colère de Dieu et s'en
jeter sa bombe, au sanctuaire royal de Béthel, da
la caverne même du lion!...

III. - La prédication à Béthel.

« LE POÈME DU FEU »

On sait que pour soutenir la concurrence du Tem-
le Judéen de Jérusalem, les rois d'Israël avaient
igé à Béthel, à quelques kilomètres au nord-est de
rusalem, tout près de la frontière sud de leur
yaume, un sanctuaire rival où Jahvé était honoré
us l'emblème du taureau, condamné comme idolâ-
ique par la Loi de Moïse, et stigmatisé par Amos
mme *le crime de Samarie* (12).

A son arrivée dans ce sanctuaire, Amos se trouve en
ce d'un peuple en liesse qui célèbre par ses chants
en ses sacrifices, les récentes victoires de son roi
roboam, signe, à ses yeux, de la faveur de son Dieu.

Tout à coup, au milieu de l'allégresse populaire,
dresse devant l'autel, enveloppée dans son rude
nteau de poil, la silhouette squelettique du berger
Thécoa et sa face hirsute et bronzée par le soleil,
laquelle brille, comme un éclair d'épée, la flamme
outenable de ses yeux. Et emporté soudain par l'ins-
ration divine qui fermente et bouillonne en ses
nes, il entonne un chant vibrant de fièvre et d'en-
usiasme, où il flagelle, comme avec des lanières
nées de plomb, les crimes des peuples ennemis
sraël.

Ainsi parle Jahvé!
crie-t-il.
A cause de trois crimes de Damas et à cause de quatre,
Mon arrêt est irrévocable!...
Parce qu'avec des traineaux garnis de fers
Ils ont broyé Galaad,

---

2) *Amos*, VIII, 14.

J'enverrai le feu, *dans la Maison de Hazael*
Et il dévorera les palais de Ben-Hadad...
Je briserai les verrous de Damas
Et j'extirperai de la Vallée d'Iniquité quiconque
[*y demeure,*
Et celui qui tient le sceptre de Beth-Eden
Et le peuple d'Aram émigrera à Qir
Dit Jahvé!

Ainsi parle Jahvé!
A cause de trois crimes de Gaza et à cause de
Mon arrêt est irrévocable! [*quatre,*
Parce qu'ils ont déporté des convois entiers de
Et les ont livrés à Edom [*captifs*
J'enverrai le feu
Dans les murs de Gaza
Et il dévorera ses palais,
J'extirperai les habitants d'Asdod
Et celui qui tient le spectre en Ascalon,
Je tournerai ma main contre Accaron
Et les derniers des Philistins périront,
Dit Jahvé!

Ainsi parle Jahvé!
A cause de trois crimes de Tyr et à cause d
Mon arrêt est irrévocable! [*quatre*
Parce qu'ils ont livré à Edom des masses d
[*captif*
Et qu'ils ont eu souvenir de l'alliance avec de
J'enverrai le feu *dans l'enceinte de Tyr* [*frères*
Et il dévorera ses palais,
Ainsi parle Jahvé!
A cause de trois crimes d'Edom et à cause d
Mon arrêt est irrévocable! [*quatre*
Parce que, glaive au poing, il a poursuivi so
Et qu'il a étouffé sa pitié [*frère*
Parce qu'il a persisté dans sa fureur
Et s'est obstiné dans sa rage,

J'enverrai le feu *dans Téman*
Et il dévorera les palais de Bosra.

Ainsi parle Jahvé!
A cause de trois crimes des enfants d'Ammon et [à cause de quatre,
Mon arrêt est irrévocable!
Parce qu'ils ont fendu le ventre aux femmes [enceintes de Galaad
Dans leurs guerres pour l'extension de leur [territoire
J'allumerai le feu *dans l'enceinte de Rabba*
Et il dévorera son palais
Parmi les clameurs du jour de combat
Au sein de la tempête, au jour de l'ouragan
Et leur roi ira en exil,
Lui et ses princes avec lui!
Dit Jahvé!

Ainsi parle Jahvé!
A cause de trois crimes de Moab et à cause de [quatre
Mon arrêt est irrévocable!
Parce qu'il a brûlé jusqu'à calcination
Les ossements du roi d'Edom
J'enverrai le feu *dans Moab*
Et il dévorera les palais de Qerioth
Et Moab périra dans le vacarme
Parmi clameurs et sons de trompe;
D'en son milieu j'extirperai son juge
Et ses princes avec lui j'exterminerai
Dit Jahvé! (13).

Nous ne songeons pas à nous excuser d'avoir cité intégralement ce « Poème du feu », l'un des plus authentiques chefs-d'œuvre de la poésie prophétique (14).

(13) *Amos*, I, 3. — II, 3.
(14) A ce genre inauguré dans la littérature biblique par Amos, connait maintenant des parallèles dans les textes de Ras Shamra; R. de Vaux, *Les textes de Ras Shamra et l'Ancien Testament*, *Revue Biblique*, octobre 1937, p. 534.

Un simple résumé serait un acte de vandalisme littéraire qui en voilerait l'admirable structure et ferait s'évanouir la puissance incantatrice de son verbe magique. En le relisant, nous revenait en mémoire la confidence que Flaubert nous faite au sujet de *Salammbô*, lorsqu'il nous dit qu'il a voulu faire quelque chose « couleur de pourpre », et c'était pour nous un émerveillement de retrouver huit siècles avant notre ère, dans l'art tout spontané du berger « impressionniste » de Thécoa, à travers ces strophes traversées par une haleine brûlante et une immense lueur d'incendie, les procédés et les effets des plus modernes techniques poétiques. Point n'est besoin d'une débauche d'érudition ou d'imagination pour en saisir le dynamisme interne et recréer l'état d'âme produit sur ses auditeurs de Béthel. Il suffit de le relire avec, sous les yeux, une carte politique du Proche-Orient du VIII[e] siècle avant notre ère, et la mémoire munie de quelques élémentaires souvenirs d'histoire biblique.

C'est dans le royaume araméen de Damas au nord-est d'Israël qu'Amos voit s'allumer le premier foyer d'incendie. Aussitôt après le Prophète en aperçoit un autre au flanc sud-ouest du Royaume israélite, et cette fois, plus rapproché de lui, dans la Pentapole Philistine. Les peuples atteints par la catastrophe Araméens et Philistins « incirconcis », sont pour Israël des étrangers et de dangereux ennemis héréditaires, dont les châtiments ne peuvent que le combler d'aise! Etrangers et païens aussi les Cananéens de Tyr, mais toutefois géographiquement et ethniquement plus proches, à cause des mariages contractés entre les deux maisons royales de Tyr et de Samarie et sans doute aussi entre bien d'autres familles de peuples aussi voisins. Et précisément leur crime capital est d'avoir été parjures à ces alliances domestiques et à la foi des traités. Ils ont donc bien mérité eux aussi de voir le feu embraser leur orgueilleuse capitale qui du haut de son rocher insulaire semble défier la

rage des flots. Et voici maintenant le tour des Edomites de Seir descendants d'Esaü, frère de Jacob, des Ammonites et des Moabites lubriques, portant toujours la tare de l'inceste dont ils sont nés (15), et coupables d'avoir abandonné « le Dieu des Pères, pour se livrer aux abominations de « Milcom » et de « Camosch ». Ce ne sont plus ici des étrangers, mais des « frères »; bien que leur lien de parenté se perde dans la nuit de la lointaine époque des patriarches. Oui, des frères, sans doute! mais des frères tarés et ennemis, d'autant plus coupables qu'ils ont outragé, par leurs cruautés entre eux ou contre Israël, ce lien de fraternité naturelle. Aussi semble-t-il que la main vengeresse de Dieu s'appesantisse sur eux plus durement que sur les païens.

En ajoutant au feu qui les menace d'autres détails terrifiants, le prophète adresse un premier avertissement discret à la conscience d'Israël « l'élu entre les élus », et prépare habilement le dénouement. Peine perdue! ils ne comprennent pas! Et à chaque fois, ils reprennent avec un enthousiasme endiablé le terrible refrain des strophes du nabi : « J'enverrai le feu!... » qui traduisent si bien leurs haines et leurs rancœurs envers ces ennemis abhorrés. Ah! vraiment, le prophète qui parle ainsi ne peut être qu'un authentique envoyé de Dieu.

Pourtant leur appétit de vengeance n'est pas encore pleinement assouvi! Ici, tout près de Béthel, sur la lisière sud de leur pays, se dressent comme un défi à la puissance militaire d'Israël, les orgueilleuses cités frontières de Juda. Juda? mais n'est-il pas le frère entre les frères appartenant comme lui à la « maison de Jacob »? Juda qui adore le même Dieu Jahvé et qui fut naguère englobé avec lui dans la même Alliance du Sinaï. Oui, c'est vrai, mais justement d'autant plus coupable et détesté parce que dans son orgueil il se

(15) Cf. *Genèse*, XIX, 30-38.

prétend le seul dépositaire authentique de la révélation et qu'au mépris de ce lien étroit de fraternité, il a tenté naguère sous ses rois tyranniques, Salomon et Roboam, de les réduire en esclavage en les assujettissant aux plus dures corvées et en les écrasant d'impôts, si bien que pour avoir le droit de vivre encore en hommes libres, ils ont dû se séparer de lui. Alors, ô homme de Dieu, semblent-ils dire à Amos, ne reste-il donc pas, dans le brasier de Dieu, un tison pour embraser ces faux frères?... Serais-tu donc en dépit de ta vocation surnaturelle encore lié à tes Judéens au point de partager leurs prétentions orgueilleuses?... A cette interrogation qu'il lit déjà dans leurs regards et qui peut-être s'exprime déjà en leurs paroles, le prophète va maintenant répondre :

Ainsi parle Jahvé!
A cause de trois crimes de Juda et à cause de [*quatre*
Mon arrêt est irrévocable!
Parce qu'ils ont rejeté la Loi de Jahvé!
Et qu'ils n'ont pas observé ses commandements
Et que les ont égaré les mensonges
Qu'avaient suivi leurs pères,
J'enverrai le feu *dans Juda*
Et il dévorera les palais de Jérusalem! (16).

La dévastation de Juda! L'incendie de ce Temple construit par leurs pères au prix d'une si dure servitude! Voilà bien cette fois qui met le comble à leurs désirs!

Mais avec tout cela, aveuglés par leur haine et leur orgueil et les yeux fermés à leurs propres défaillances, ils ne perçoivent pas l'avertissement à peine voilé sous le procédé du héraut de Dieu. Ils n'ont pas remarqué que les foyers d'incendie successivement allumés aux quatre points cardinaux se propageant de proche en proche ont fini par former une ligne continue et

(16) *Amos*, II, 4-5.

qu'avec le châtiment de Juda, il s'est peu à peu rapproché et que le cercle infernal s'est maintenant refermé sur eux, leur enlevant toute issue.

Dans la tranquillité de leur fausse conscience, ils ne songent pas, ne fût-ce qu'une minute, qu'ils puissent être atteints. Leur royaume n'est-il pas le joyau d'Israël? Et Dieu n'a-t-il pas besoin d'eux pour sa gloire au moins autant qu'ils ont besoin de lui?... La prospérité dont ils jouissent, les victoires qu'ils viennent de remporter ne sont-elles pas le gage indubitable de ses bénédictions?...

Mais tandis qu'ils s'attardent à ces pensées rassurantes de confiance en eux-mêmes et qu'ils applaudissent au nabi si complaisant à leurs aspirations, Amos s'est tu et les regarde d'un œil désapprobateur qui semble vouloir dire : « Vos pensées ne sont pas les pensées de Dieu et vos voies ne sont pas ses voies ». Et voici qu'après avoir fait vibrer à son diapason cette foule en délire, après une minute de silence, la foudroyant du regard, il lui assène ce formidable coup de massue :

Ainsi parle Jahvé!
A cause de trois crimes d'Israël et à cause de
Mon arrêt est irrévocable!... [quatre,
Parce qu'ils vendent le juste pour un bakhchich,
Et le pauvre pour une paire de sandales!...
Parce qu'ils foulent aux pieds la tête du faible
Et dressent des embûches au pauvre au carrefour;
. . . . . .
Parce que père et fils vont vers la même prostituée
Au mépris de la Sainteté de mon Nom!...
Parce qu'au prix des vêtements pris en gage
Ils dressent des pavillons auprès de l'autel
Et boivent dans la maison de leur Dieu
Le vin de leurs victimes,
parce que oubliant les bienfaits et ma protection passées, quand je les délivrai de la servitude d'Egypte,

ils ont corrompu leurs prophètes et leurs nazirs et leur ont fermé la bouche, voici que leurs pieds s'enliseront comme s'embourbe un char surchargé de gerbes, que leur puissance militaire s'écroulera et que le plus brave parmi les braves s'enfuira nu en ce jour-là, oracle de Jahvé! » (17).

Ah! cette fois, on ne rit plus! Autour de l'insolent nabi, les poings se tendent et fusent les clameurs d'indignation.

Mais alors, que fais-tu donc, ô prophète du privilège de notre élection par Dieu?

Le privilège de votre élection, riposte l'indomptable nabi, mais c'est précisément lui qui vous condamne! C'est parce que vous avez abusé des dons de Dieu que vous êtes plus coupables que les païens et que vous serez châtiés plus durement qu'eux :

C'est vous seuls, dites-vous, que j'ai connu d'entre toutes les nations de la terre? C'est pourquoi, je ferai justice contre vous de toutes vos iniquités (18).

Oui, c'est vrai, dit le Seigneur, je vous ai délivrés de l'Egypte et j'ai exterminé devant vous « les Amorrhéens plus puissants que les cèdres »! Oui, je vous ai choisis entre tous les peuples. Mais pensez-vous donc que c'était parce que j'avais besoin de vous? N'aurais-je pas pu aussi bien appeler les Philistins ou les Couschites, Moi, qui tiens dans ma main toutes les nations et les établis dans leur habitat? (19). Pensez-vous donc que l'Alliance dont j'ai pris librement l'initiative m'ait rendu esclave de vos caprices et de vos honteuses passions?...

En présence de l'agitation causée par ce terrible réquisitoire, le Pontife du sanctuaire royal, craignant

(17) *Amos*, II, 6-14.
(18) *Amos*, III, 2.
(19) *Amos*, IX, 7, 8.

s'être mis sur les bras une désagréable affaire, et être accusé auprès du roi de négligence ou de complicité en autorisant Amos à prendre la parole, juge prudent, pour prévenir toute dénonciation malveillante, d'envoyer d'urgence au roi un rapport pour le mettre au courant du scandale et dégager ainsi sa responsabilité. Mais en attendant la réponse royale, il avertit charitablement Amos qu'il vaudra sans doute mieux pour lui s'en retourner gagner son pain dans un pays de Juda où il pourra exercer à loisir son métier de « nabi », car Béthel est une Maison Royale et à la longue ses prophéties de malheur pourraient bien finir par tourner mal pour lui (20)!...

Loin de se laisser intimider, Amos insiste et proteste, indigné, qu'on l'insulte en le prenant pour un homme qui fait métier de la parole de Dieu. Non! il n'est ni prophète, ni fils de prophète, — entendez, prophète de carrière, — il n'appartient à aucune caste et n'a d'autre profession que celle de berger et de cueilleur de sycomores. Ce n'est certes point de sa propre initiative, ni de son propre fonds qu'il est venu à Israël, verser la colère; c'est parce que Jahvé l'a poussé violemment de derrière ses brebis et l'a poussé dans la bagarre. Sont-ils donc si fermés à l'intelligence des signes qu'ils ne reconnaissent en ses accents l'écho du terrible rugissement du Lion?

Est-ce que l'on va ensemble sans s'être mis [d'accord?
Le lion gronde-t-il au fond de sa tanière sans qu'il [y ait du butin?...
L'oiseau se précipite-t-il dans la trappe sans qu'il [y ait rien à saisir?...
Le son de la trompe en ville n'est-il point signal [d'alarme?
Advient-il calamité dont Jahvé ne soit l'auteur?

(20) *Amos*, VII, 10, 15.
(21) *Amos*, III, 3-8.

Quand le prophète parle, n'est-ce pas que Jahv
[lui a révélé son dessein?
Le lion a rugi qui ne serait saisi de crainte!
Le Seigneur Jahvé a parlé, qui laisserait a
[prophétiser (21)

Et quand c'est Dieu qui parle, c'est toi, prêtre qu voudrais lui imposer silence? Eh bien, écoute la pa role de Jahvé :

Tu dis, toi : Ne prophétise point contre Israël
Et ne profère point d'oracles contre la maiso
[d'Isa
C'est pourquoi, ainsi parle Jahvé!
Ta femme dans la ville, sera outragée
Et tes fils et tes filles tomberont par le glaive
Et ta terre sera partagée au cordeau
Et toi-même tu mourras dans une terre impur
Et Israël s'en ira en exil, loin de son territoire
[(22)

Ah! l'on veut qu'il se retire? Eh! bien oui, il pa tira mais non sans avoir dit tout ce qu'il a sur l cœur; et non pas pour battre lâchement en retrait comme un vaincu ou un lâche, mais pour aller bran dir sa torche incendiaire au sein même de l'orgueil leuse Samarie et y proclamer à la face du peuple e du roi lui-même l'heure des vengeances divines contr les crimes d'Israël, car nulle puissance au monde n saurait enchaîner le verbe de Dieu.

fr. M. I. Dumeste, O. P.

Aïn-Alak (Liban), 15 Août 1945. (*A suivre.*)

(22) *Amos*, VII, 17.

La Révérende Mère Camille de Soyecourt,

Restauratrice du Carmel en France au XIX^e^ siècle

(1757-1849).

Le nom de la Révérende Mère Camille de Soyecourt (Camille l'Enfant-Jesus) est lié pour toujours à cette « Maison des ...rmes », aujourd'hui Faculté Catholique de Paris, dont G. Le...otre a raconté l'histoire. Sa vie intéresse l'historien en même ...mps que l'hagiographe. Une excellente et alerte étude nous ... a été donnée en 1938 par H. de Vismes sous le titre d'« Une ...rmélite au grand cœur » qui convient bien à cette femme à ...sprit robuste, menant au courage simple, direct, immédiat, ...lui que souhaitait sainte Thérèse à ses filles, qu'elle eût vou...es fortes comme des hommes.

Les circonstances ont révélé cette grande âme plutôt qu'elles ... l'ont faite. Sa vie intérieure vaudrait d'être racontée pour ...le-même : les événements qui la régissent ne sont pas moins ...portants que les autres. Le même amour ardent qui se tra...it au dehors a déjà triomphé dans son cœur.

I. Entrée au Carmel.

Au soir du 2 février 1784 — les sœurs du troisième ...onastère du Carmel à Paris (1) vont chanter le salut. ...a noble fille de Charles-Joachim de Seiglière de Belle...rière, comte de Soyecourt, s'y rend pour la prière en ...mpagnie d'une seule femme de chambre, esquivant les ...nbarras de l'étiquette : voiture, cocher, laquais, comme

(1) Détruit par la Révolution. Il était situé sur l'emplacement de la basilique actuelle de Sainte-Clotilde.

parfois, rarement, elle le peut. Elle pénètre sans plu attendre dans le chœur où la communauté l'accueill L'office terminé elle fait appeler au parloir la femm de chambre qui reste saisie de surprise en apercevai derrière les grilles la jeune fille qu'elle se disposait reconduire dans la maison de ses parents. On ne lui conf qu'une lettre, par laquelle la postulante improvisée ass rait son père de sa résolution de ne plus jamais franch la clôture du monastère de la rue de Grenelle, et, malg ses très vives instances, la suivante dut repartir seule

La réponse arriva au Carmel le soir même, de la mai du comte de Soyecourt : « ...Si vous persistez, je vou aimerai toujours, mais je ne me consolerai jamais. »

A vrai dire, Thérèse Camille n'agissait pas absolumer par surprise : deux ans auparavant, à l'âge de ving cinq ans, elle avait déjà essayé de se libérer des entrav affectueuses de sa famille en fuyant chez les Bénédi tines de la rue de Bellechasse. Le coup avait manqu Mal soutenue par un directeur indécis, violemment récl mée par sa mère qui n'avait pas ménagé ses reproch à la mère abbesse, elle avait dû retourner à la vie fam liale. Cette fois le départ est pris. La clôture du Carm résiste.

II. La première entrée au couvent.

Cette claustration brusquée ramène tout naturellemer le souvenir d'une autre entrée au couvent où cette fo la secousse n'était pas pour les parents. C'est celle d la petite fille de huit ans, la petite Camille-François Thérèse, qu'on avait voulu mettre en pension à la Vis tation par surprise. On l'avait menée au couvent sou prétexte d'aller visiter ses deux sœurs qui y recevaier déjà leur éducation; et les parents étaient repartis sar la prévenir, tandis qu'on lui faisait fête, et qu'elle s divertissait avec une foule de jeunes compagnes.

Quand elle se vit ainsi abandonnée, ce fut une tempê de colère, ses larmes coulèrent jusqu'à une heure avanc de la nuit et recommencèrent le lendemain. De force, c lui coupa ses boucles ainsi qu'il était d'usage. Puis le calm se fit, subit, lorsqu'elle fut présentée à M^me^ de Branca la supérieure.

Cette ruse des parents pour duper l'enfant s'explique ar les révoltes inouïes de la petite Camille lorsqu'on ui avait parlé de la nécessité d'aller au couvent par- ire son éducation ainsi que toutes les jeunes filles e sa condition. Son père descendait d'une très noble amille dont le nom se rencontre dès l'année 1168. et Iarie-Sylvine de Béranger, sa mère, était fille d'un lieu- enant général des armées du roi. Tant de noblesse bligeait les parents à se plier aux traditions seigneu- ales, et le Comte, qui aimait passionnément sa dernière etite fille craignait sa propre faiblesse autant que piniâtreté de l'enfant.

Une fois apprivoisée, la petite Camille devait se trou- er à l'aise dans la maison salésienne, et ne conserver ue de bons souvenirs de maîtresses comme cette M^me^ de ollent, femme intelligente et distinguée qui dirigeait sa asse. Une vie de régularité et de travail devait convenir son esprit sérieux et le paisiblement développer. A onze ns, on la prépare à sa confirmation, — la première mmunion se faisait alors plus tardivement —. La grâce sacrement fut accompagnée d'un recueillement si pro- nd que, la cérémonie terminée, deux religieuses, croyant enfant malade, la transportèrent dans leurs bras

III. L'épreuve du Jansénisme.

Cette tranquille vie salésienne se trouve brusquement terrompue : le comte de Soyecourt ne peut plus sup- rter la claustration de ses filles. La petite Camille, rtout, qu'une tante avait un peu vivement surnommée Mademoiselle de Trop » le jour de sa naissance parce u'elle avait le tort de n'être point née garçon, lui manque op. Il cherche un autre couvent moins austère; et les unes filles termineront leur éducation à l'abbaye béné- ctine de Traisnel à Paris.

Une épreuve intérieure longue et douloureuse l'y at- ndait... — question d'époque. Le jansénisme était encore répandu; un grand nombre de chrétiens en conser- aient l'esprit sans adhérer positivement aux doctrines ndamnées. La majesté divine pesa petit à petit sur son eur d'un poids insupportable. La crainte s'y installa,

oppressive et tyranique, pour des années. A peine e
s'apaise au moment de la première communion. C'
dans la crainte que la jeune fille de quinze ans pours
le travail de sa sanctification, entreprise dure et diffic
à laquelle elle ne veut pas renoncer pourtant, car d
elle a pris la résolution de se donner à Dieu dans la
religieuse, et cherchera avec douleur à le joindre d
rière l'épaisse muraille de la justice inexorable.

« Etes-vous donc né pour moi, Dieu de miséricord
...Oui, mon Dieu, je le crois, je veux le croire, mais ne
sez donc en mon pauvre cœur et achevez de vous
former. »

Elle est en pleine crise lorsque cette même année
quinze ans et demi, ses parents décident de la mari
la proposition d'alliance qu'on leur a faite est d'une c
venance parfaite. Il lui vient une étrange pensée :
prétendant qu'on veut lui faire accepter est beauc
plus âgé qu'elle; il mourra sans doute le premier, la l
sant libre pour la vie religieuse pendant bien des ann
encore... Chose curieuse, elle n'a plus à rester longten
dans l'embarras car le fiancé possible meurt alors s
tement.

IV. L'épreuve du monde.

L'étreinte de Dieu est forte. Camille peut suivre d
le monde ses parents qui n'ont pas acquiescé à son d
d'entrer au couvent. Elle peut se laisser séduire en s
face par l'éclat d'une société très brillante, en effet
jolie à voir s'animer dans le décor des beaux sal
Louis XVI, dont le style est si léger et si élégant. D
les réunions où elle est conduite, il est réclamé aut
d'intelligence et d'esprit que de beauté, de la distinct
surtout, mais Camille a tout ce qu'il faut pour y pl
et pour s'y plaire... pourtant les succès qu'elle y renco
ne lui sont que tourments; un raffinement de tor
qui s'ajoute à cette torture mystérieuse d'une âme
Dieu purifie intensément. Elle gravit déjà la montagne
Carmel.

Le monde qui l'attaque en dehors, tandis qu'elle l
au dedans avec l'ange purificateur, la fatigue et l'affad
elle obtient de ses parents la permission de se réfugie

mps à autre à l'abbaye de Traisnel pour de courtes traites.

Pour la nourriture et le réconfort de son âme, une ligieuse lui remet les « Réflexions sur le Nouveau Tes- ment », ouvrage condamné du père Quesnel. Grâce ffisante? Grâce efficace? Prédestination implacable qui écarte à jamais du Seigneur puisqu'elle se sent péche- sse et déjà réprouvée. La mort d'un petit neveu lui raît un signe de cette réprobation qui pèse sur elle. eaucoup d'âmes ont souffert du jansénisme, mais peu ce degré et il semble bien qu'il en soit résulté, pour amille, le bien de cette purification de l'esprit, nuit obs- ure que Dieu n'impose qu'à peu d'âmes ici-bas; elle est ne des marques de la prédilection divine, elle opère la nctification intérieure. Pour comble, le confesseur de la une fille ne lui est d'aucun secours; il maintient son ne de façon exagérée dans les sentiments de la crainte, il est pusillanime à l'égard de sa vocation religieuse, peu clin à la soutenir contre des parents qui, sur ce point, montrent irréductibles.

Ce ne sont pas des chrétiens vulgaires. Le comte de oyecourt, qui fut colonel au régiment de Bourgogne fanterie, lisait la Bible au camp, aussi tranquillement ne s'il eût été chez lui. Il se souciait peu des railleries and sa religion était en jeu, car c'était une âme franche noble.

La mère de Camille formait la piété de ses enfants s leur premier âge avec cette simple parole : « Dieu ul est grand! ». Et Camille témoigne que « jamais une role défavorable au prochain ne sortit des lèvres de sa ère ». Mais ces parents chrétiens ne comprenaient pas vie religieuse ni le caractère impératif de la vocation leur fille. Et puis ils l'aimaient et ne pouvaient se soudre à s'en séparer complètement, ni à lui faire olence.

Ma mère, raconte Camille, ne savait que m'offrir pour me témoigner sa tendresse. Fréquemment, dans nos sorties, elle se faisait descendre dans une église, afin de satisfaire un de mes plus ardents désirs, et après un assez long temps passé auprès du Saint-Sacrement, cette bonne mère me disait avec une ad-

mirable condescendance : « Ma fille, en avez-vc assez? »; Et moi de lui répondre quelquefois : « N chère maman!... ». Je la voyais alors, avec une pi et une patience toutes chrétiennes, se rasseoir tra quillement, fermer doucement les yeux, et contin à prier avec moi et sans doute pour moi.

Lorsqu'enfin Camille, grâce à sa rencontre providentie avec un religieux théatin, qui sait discerner les voies Seigneur et soulage son âme de l'injuste oppression, s dirigée par lui vers le Carmel, le chagrin intense de parents sera sans doute sa peine la plus grande.

V. Le Carmel.

Tout n'était pas déraisonnable dans les appréhensi du comte et de la comtesse de Soyecourt. La santé leur fille s'était toujours montrée fragile, même au mil du confort. Le corps avait mal résisté à l'usure de l'âr Bien des nuits sans sommeil avaient suivi des journ chargées d'angoisses intérieures.

« Savez-vous quelque chose de notre genre de lui demanda prudemment la prieure du couvent de de Grenelle dès leur première rencontre, et votre sa pourra-t-elle s'y faire? — Je compte sur Dieu, répon la postulante. — Aimez-vous le poisson? — Je le dété — Les œufs? — Je les ai en horreur; de faire maigre vendredi, j'ai la migraine le samedi. — Comment voul vous donc être Carmélite? — Madame, je ferai péniter c'est là tout mon désir. »

Le saint habit du Carmel la meurtrira par son po elle ne réussit à l'enfiler qu'en l'accrochant à un clou p le faire descendre petit à petit sur ses épaules

Mais quoi! cette vie du Carmel, si dure au corps, amère pour les sens, a mis l'âme de la jeune fille au larg Il n'est pas de religion, peut-être, qui donne plus liberté à l'esprit et plus de sécurité dans ses rapports a Dieu. Bien comprise, elle bannit toute mesquinerie, to inutile contrainte dans la piété. Elle prépare le cœu cœur avec Dieu, puis elle Le laisse faire; dans la p intérieure et l'amour. Et voici pour la sœur Car sept années de contemplation et de silence avant les t pêtes révolutionnaires.

VI. Dispersion.

A l'époque où sa vocation était combattue par sa amille et ses amis, Camille de Soyecourt s'était entendue ire par un personnage influent qu'« avant dix ans, la rance verrait tous ses couvents anéantis ». Et que feraitlle alors? « Je ferai comme les autres », avait-elle simlement répondu.

Voici la prédiction réalisée : le 13 février 1790, l'Asemblée Nationale a supprimé les vœux et les ordres ionastiques. La mère Nathalie, la prieure, a rassemblé outes ses filles. « Vous êtes libres, mes sœurs..., leur it-elle, non seulement du fait des lois civiles, mais nos upérieurs ecclésiastiques ne veulent en aucune façon ous contraindre aux horreurs de la violence ou de la ort. » Puis elle a fait connaître, en ce qui la concerne, on intention de s'abandonner entre les mains de Dieu et 'attendre, pour quitter son cloître, d'y être contrainte ar la force.

Camille a « fait comme les autres », car toutes ont oulu d'un même élan suivre l'exemple de leur mère.

Et le drame commence, en effet, quelques mois après. e 11 septembre 1792, la clôture est forcée par deux ommissaires du peuple qui procèdent à la visite, escortés ar la foule révolutionnaire, de vauriens, de femmes, d'enants qui touchent à tout, rient grossièrement de tout, 'emparent à la dérobée des richesses qui peuvent leur laire dans cette maison de pauvreté. La communauté st restée parquée dans un coin de la cuisine où, à la uit, elle peut enfin prendre quelque aliment. La scène ecommence pour l'expulsion, trois jours après : c'est ne joie pour la populace de détailler le visage et le cosume de ces formes enveloppées, brusquement arrachées u mystère du cloître et de l'union à Dieu. Après elles, demeure sera brisée comme une coque devenue inutile. e fruit précieux prendra racine ailleurs, et, d'asile en sile, en France d'abord, en Belgique un moment, lors de révolution à froid des persécutions anticléricales du ébut du XX^e^ siècle, le Carmel de la rue de Grenelle ontinuera, de nos jours, son offrande suppliante à Créil.

Six groupes de carmélites ont été constitués pou diviser le danger. En habits séculiers, les religieuses seron réparties en des lieux divers de la capitale, commun quant en secret par de nombreux échanges de visite Sœur Camille est nommée « dépositaire » du groupe d la rue Mouffetard... dépositaire d'un dépôt matériel qu serait à constituer de toutes pièces, mais le dépôt précieu de la vie carmélitaine est déjà une charge qui ne saura être remise en de meilleures mains.

VII. Un Carmel en prison.

Mais la vie de pénitence et de supplication ardente es vite interrompue à nouveau pour ce petit troupeau dor la cachette a été repérée rapidement. Le Vendredi Sain (29 mars 1793), le polonais Claude Lazowski dit « Foudroyant », commandant la section de quartier, fa irruption avec trente hommes armés chez les sœurs d froquées qui ne sont pas arrivées à tromper sa vigilanc Sœur Camille est la plus soupçonnée, sa correspondanc est saisie, mise sous scellés. Elle est arrêtée le lendemai longuement interrogée à l'Hôtel de Ville : le princip grief est l'hospitalité donnée à des prêtres que la Révo lution pourchasse en ce moment partout. Le comte d Soyecourt, rentré depuis peu à Paris, rue de Verneuil, averti de l'aventure, se précipite au prétoire avec cet belle imprudence dont il est tant d'exemples à cette tris époque. Il obtient la permission d'emmener sa fille que ques heures chez lui le jour de Pâques. Mais, le soir même on la réclame pour de nouveaux interrogatoires, avan de la diriger avec ses trois autres compagnes, vers prison de Sainte-Pélagie, spécialement réservée aux fill perdues. C'est au tour de M^me^ de Soyecourt de protest avec indignation, sans craindre de se compromettre p une conduite qui lui coûtera cher. On la laisse passer nuit avec sa fille à l'Hôtel de Ville et, au petit jou Camille est incarcérée au lieu infernal, impuissant étouffer les vertus religieuses qui ne feront que se fortifi et se purifier par l'attente et le désir du martyre. On le donne heureusement — c'est presque nécessaire pour l conserver sauves de la fureur de leurs codétenues — u dortoir séparé.

Alors reprennent des interrogatoires sans fin — de q heures du soir à minuit, parfois sans trève — mille répond toujours avec adresse et sang-froid, ou ntête au silence devant ces mêmes accusations qui iennent avec monotonie : messes clandestines, prêtres hés ou aidés. A la haine la plus diabolique s'ajoute la tise la plus invétérée, comme il arrive si souvent en eil cas. Un jour, un de ces illettrés baptisés juges lui ose avec importance un grief nouveau et inattendu : relevé, dans une lettre à elle adressée par son directeur, blasphème : « il faut faire mourir la nation! ». Mais , réplique Camille avec un calme sourire, la « nature », de lui exposer le sens ascétique de ce passage incri- é.

Enfin, vers la mi-mai 1793, les Carmélites sont élargies rès quarante jours de captivité. La perspective du mar- e s'éloigne à la grande déception de la sœur Joséphine se préparait par le jeûne aux noces éternelles, en te aux gaies taquineries de ses sœurs qui l'encoura- ient plutôt à « nourrir la victime » ou bien à se main- ir en bon état physique pour pouvoir sortir de prison cas échéant.

VIII. Doubles martyres.

C'est dans l'hôtel de sa famille que Camille retourne rs accompagnée d'une autre Carmélite sans abri qui ait du couvent de Pontoise. Elle passa là huit mois, nt l'arrestation de son père, le 12 février 1794 et celle sa mère qui suivit vingt-quatre heures après. Ses deux rs furent emprisonnées à leur tour, et l'on ne s'expli- pas pourquoi la Carmélite resta libre, pourquoi les onstances l'épargnèrent alors que son père, une sœur ses deux cousines germaines montèrent sur l'échafaud. u le voulait ainsi sans doute et que la mère Camille urât vivante, pour les siens, des angoisses pires que mort! La fin de sa mère qui expira dans sa prison, de vations et de misère, quelques semaines après y être rée (le 23 mars 1794) a quelque chose de particuliè- ent déchirant. Sa fille l'avait vu partir dans une admi- le attitude de courage, sans larmes et sans plaintes.

De la prison de Sainte-Pélagie où elle occupe l'anc cachot de sa fille, elle écrivit une lettre pleine de cal et d'élévation. Dieu seul sait ce que furent ses derni moments dans l'affreux abandon où elle se trouva. M gré tous ses efforts, Camille n'avait pu la revoir...

Son père nous semble un de ces êtres excellents d le cœur ne peut croire à l'injustice, à la méchanceté maine. Jusqu'au dernier jour il espère en sa délivra — ou peut-être feint-il d'espérer pour n'attrister pas t sa fille, qui, malgré tous ses efforts encore, en soudoy un cuisinier, n'a pu que l'apercevoir une fois, d'une fenêtres du couvent des Carmes, au péril de sa vie. C trop ou pas assez, que ce regard échangé... cet adieu fur Et le comte meurt à la veille de la détente de Thermi avec une de ces fournées de condamnés qu'on exéc hâtivement après jugement sommaire et accusation lective de complot contre l'Etat.

IX. Héroïsme sans relâche.

C'est maintenant pour la pauvre Carmélite qui s écartée de ses sœurs pour ne point les compromet sans famille et sans ressources, isolée spirituellement sans aucune protection contre les périls mortels qui frôlent, l'occasion d'un héroïsme sans relâche.

De son propre aveu, sa misère matérielle fut si gra qu'elle passa souvent vingt-quatre heures sans pren aucune nourriture. Elle s'augmente du fait de son in périence en matière de cuisine, en sa qualité de fille no et aussi de son inaltérable générosité. On raconte qu avait réussi à grand'peine à se procurer quelques p visions, de quoi vivre plusieurs jours, et son panier re et passé au bras elle était allée prendre des nouvelles quelques sœurs qui vivaient cachées avec la mère thalie. Les sœurs ne doutent pas un seul instant que petit panier plein d'œufs et de légumes frais ne soit aimable présent de la mère Camille dont elles connaiss la charité si elles ignorent son actuel dénuement. Et visiteuse se laisse dépouiller avec un aimable sourire p toute explication.

Elle mène la vie des conseils autant qu'il est possi

'est l'obéissance qui la conduit à l'hôtel de Soyecourt, jour où les magistrats posent les scellés. Elle pense u'elle sera mise en prison si elle se présente comme en tant l'héritière, mais mère Nathalie lui a conseillé d'y ller, elle y va. Féconde obéissance qui la rétablira plus rd dans une immense fortune si utile aux desseins de Dieu.

Quand elle s'était réfugiée dans une des fermes de son ère, voisine de Paris, aux Moulineaux, c'est par obéis- ance qu'elle attend neuf heures du soir pour réciter office de matines. Elle a, comme une paysanne, supporté ne journée entière de rudes travaux, elle n'en peut plus, ais son confesseur ne veut pas qu'elle change l'horaire u cloître pour réciter son office; elle veillera.

Chaque semaine, elle se faufile à Paris, déguisée en patriote » robe blanche et cocarde tricolore, pour rejoin- re ce directeur exigeant, lui demander, autant qu'il est ossible, les sacrements. Ses manières, sa silhouette même onstituent un danger permanent.

X. Renaissance.

Enfin, la Terreur s'achève. Robespierre est monté sur échafaud. La citoyenne Soyecourt apprend simultané- ent sa condamnation à mort pour la prochaine décade et mort de son persécuteur. La Révolution n'aura pas eu temps de la « raccourcir », ni elle, ni sa sœur de la our qui devait être exécutée au même moment.

La France commence à respirer et même, en janvier 95, uelques églises se rouvrent. Beaucoup sont encore des- rvies par des prêtres assermentés, les fidèles se méfient.

Camille est à Paris; elle aide un ancien directeur de éminaire, l'abbé Baudot, à organiser le culte dans une etite chapelle de la rue des Postes. Le jour où, pour la remière fois, on y donna le salut, elle éprouva une telle ie que, dit-elle, « si ce sentiment avait duré quelques stants de plus, je ne sais si j'aurais pu y résister. ». n trois mois, elle réussit à faire revivre ainsi quatre nctuaires. Elle est logée dans une ancienne auberge de rue Saint-Jacques qu'on a mise à sa disposition. Elle a préparé une pièce où l'on dira la messe, et, sitôt qu'elle

le peut, elle appelle la mère Nathalie qui vient la rejoin
avec six de ses filles. L'auberge de la « Vache noir
abrite un petit Carmel renaissant.

Mère Camille est l'instrument choisi pour des œuv
plus amples encore; les moyens humains lui arrivent
point nommé : la grande fortune de ses parents se tro
offerte à leurs héritiers par l'application d'un décret de
on l'engage à en prendre sa part. « Eh quoi! ne serai
plus pauvre? » C'est de Rome même que lui vient l
surance qu'elle ne manquera pas à son vœu en canalis
pour l'Eglise l'argent disponible. Les prêtres qui la dirig
insistent pour la faire accepter. Elle cède à l'obéissa
qu'elle sait la plus efficace des pauvretés, celle de l'esp

XI. La maison des Carmes.

Aussi, quand son directeur, M. Duclaux, prêtre
Saint-Sulpice, lui propose le rachat de l'ancien couv
des Carmes, marqué pour la démolition, cette maison
prêtres et religieux héroïques ont subi le martyre et
fut celle-là même où son père avait été emprisonné,
n'hésite pas à accepter. Héroïquement, elle se décid
visiter les lieux émouvants, en compagnie de ce s
prêtre.

Elle parcourt cette ruine à ciel ouvert, et, à la fin d
visite, elle s'enferme dans la cellule qui avait empriso
son père et y prie longuement avant d'en sortir,
silence.

Onze carmélites se sont transportées au couvent
Carmes. Quelques bottes de paille étalées dans un c
sous un reste de toiture, leur ont suffi pour s'instal
et le déblaiement commence. Tandis que les ouvr
attaquent la besogne de reconstruction, les sœurs, de
côté, chargent des charrettes entières de cailloux et
plâtras, travaillant comme des manœuvres, en del
des heures de prière.

Camille de Soyecourt est devenue prieure à la mor
la mère Nathalie et fait tout marcher de front : la
tauration des Carmes, la vie intérieure du couvent et
vie de charité débordant au dehors. Tous les besoins
l'Eglise, de la France meurtrie lui sont à cœur. Elle a

ıde maison : tant mieux! Son hospitalité sera large-
ıt offerte aux religieuses, d'abord, pauvres carmélites
ıntes qui, de divers points de la région, viennent se
ıgier auprès d'elle, aux ecclésiastiques malheureux, et
en a tant, comme ce vieux missionnaire, le père Guillou,
elle logea pendant dix-sept ans. Elle laisse à la Provi-
ce le soin de la balance invraisemblable des comptes
sa charité. Sa fortune est grande, mais elle devient
puisable. Nous connaissons son secret : « Je ferme
yeux et je donne à Dieu », disait-elle. D'anciennes
gieuses ont raconté, plus tard, que la mère Camille,
recevant ses lettres, avait coutume d'en brûler quel-
es-unes sans les lire en entier. L'une d'elles lui dit un
r : « Ma mère, quels sont donc les importuns que
ıs brûlez ainsi? — Ma fille, lui répondit celle-ci, ce
t ceux qui voudraient faire savoir à ma main gauche
que fait ma pauvre main droite. ».

l nous faut, comme cette main gauche, ignorer beau-
ıp de choses. L'activité de sa droite suffisait à établir
réputation de générosité qui s'étendait par toute la
le. Les ouvriers de son quartier étaient « des visiteurs
il ne faut jamais éconduire ». Pour eux, elle est la bonne
re de Soyecourt. Elle en est tant aimée qu'aux troubles
1848 une cinquantaine d'entre eux se réunissent pour
surer la garde de sa maison.

XII. La Force dans la Faiblesse.

Travailler, se dépenser sans compter, sans limites, ce
st pas le plus dur. Le plus dur, c'est la souffrance qui
mobilise, l'usure de l'inaction, la maladie qui ronge les
ces, le plus dur, c'est de pâtir sans pouvoir lutter, car
lutte est comme le frottement de l'aile sur l'air qui
iste, c'est elle qui soutient le vol de l'oiseau. Le plus
r, c'est d'être à la fois attaquée dans l'âme et brisée
ıs le corps, le plus dur, c'est de n'être plus qu'une
uvre chose dans la maison de Dieu, privée de tout
f du nécessaire : le regard, l'imperceptible regard de
foi. Mère Camille a beaucoup souffert et déjà beau-
ıp vécu. Pour l'Eglise, Dieu va lui demander, après une
nière lutte avec les puissants de ce monde, bien plus
ore que son dévouement actif.

Bonaparte, premier consul, dans le dessein d'utili
l'Eglise, a fait preuve d'abord d'une certaine tolérance
Napoléon transforme en persécution lorsqu'elle refuse
plier devant sa gloire impériale. Les Etats du Pape
été confisqués; Pie VII lui-même enfermé à Savone. I
sieurs cardinaux sont exilés de Rome. La mère de S
court lutte avec l'Eglise et pour l'Eglise. Clandestinem
elle reçoit certains exilés, transmet des messages, fait
collectes. Les bulles d'excommunication contre les
sécuteurs, les mots d'ordre du Pape sont reproduits
de nombreux exemplaires et communiqués aux intéres
La police s'exaspère de ne pas arriver à mettre la n
sur les responsables, puis trouve enfin une piste, une
taine « dame Camilla, nella via di Vaugirard », qui
vite arrêtée, interrogée, tourmentée par un tribunal
n'a point de preuves et ne peut lui arracher aucun a
compromettant. Elle sera mise au secret, sans livrer
noms que la police veut connaître.

Elle tient bon, mais elle tombe malade, son corps
trahit; son estomac ne supporte plus aucune nourritu
elle est maintenue dans un affreux isolement. Elle
semble tout ce qui lui reste de force pour lutter, éc
des lettres de protestation.

Lettres et pétitions lui obtiennent enfin d'être tr
férée dans un couvent de filles repenties où elle retro
une chapelle, les soins des religieuses, ceux des méde
qui s'indignent et prouvent la légitimité de ses récla
tions. Ils lui obtiennent la liberté tant désirée de com
niquer avec ses filles carmélites, sous la surveillance
la police il est vrai, mais ce fut là le meilleur des remè

Son procès suit son cours. La dite Dame de Soyec
ne paraît pas approuver les principes de l'Eglise gallica
Une note est remise à l'Empereur qui tranche : « la me
en liberté et l'éloigner à quarante lieues de Paris, a
défense d'en approcher sous peine d'être arrêtée de n
veau. » (25 mars 1811).

Elle fut envoyée à Guise. La Révérende Mère Can
a un corps de chair et des nerfs sensibles tout comme
nôtres, des nerfs qui ont été très affaiblis par la mala
d'estomac et exaspérés par l'angoisse. Cette nouvelle s
ration d'avec ses filles leur porte le dernier coup.

pprochant de Guise, dans cet état souffrant, la vue de a Grande Tour fortifiée l'impressionne étrangement. Cette ouvelle prison lui paraît menaçante : c'est sans doute our l'y enfermer qu'on l'a envoyée là, elle va mourir eule dans ce donjon. Pourtant le maire l'a reçue avec onneur, délégation et discours, et l'a conduite dans un el appartement. Par toutes les fenêtres, elle retrouve 'image hostile, effrayante, qui lui a causé, dès son arrivée, n véritable choc nerveux. Cette image l'attire, l'obsède omme un pressentiment. Elle la contemple, elle la désire même, de sa fenêtre. Puis un jour elle veut voir ce donjon de près, en faire le tour. Elle part en reconnaissance ans avoir prévenu personne, rencontre un jeune garçon qu'elle questionne sur la forteresse. L'enfant sait que tous eux qui ont été jetés là sont morts de la piqûre des erpents dont elle est un repaire. La mère Camille se auve, s'affole, se trompe de chemin et ne rejoint qu'à la uit la sœur Louise-Marie qui guette son retour en grande nquiétude.

« Cette femme, disait l'Empereur en parlant d'elle, a ne tête de général. » Et plus tard, quand l'adversité 'avait singulièrement radouci, il disait à un de ses mi-istres qui lui présentait une requête : « Signez, du mo-ment que l'empire n'est pas en jeu, il n'est pas prudent de discuter avec M^me^ de Soyecourt » et il ajoutait : « Si tous ceux qui sont pour moi avaient la fidélité de cette femme pour les causes qu'elle soutient, je n'aurais pas tant de soucis. » Hâtons-nous de rapporter ce témoignage autorisé au moment même où elle fait figure de pauvre névrosée incapable de triompher d'une imagination de sa sensibilité apeurée. A ce momen. même, la mère Camille est forte à l'intérieur de son âme : la souffrance qui l'accable a détruit l'attitude du courage et non le courage même. Couché sous la croix, on porte encore la croix. Le poids s'est accru. La volonté qui lutte ne trouve dans le corps qu'un instrument affaibli. Mais, disons-le au nom de la vérité qui éclate dans cette histoire, et pour la consolation des malades, malgré la science orgueilleuse qui souvent aujourd'hui enseigne le contraire : depuis le péché, l'âme n'a plus le pouvoir de réparer l'être physique par ses forces libres; elle n'est pas maîtresse de tout ce qui se passe dans le corps, son imagination elle-

même ne lui est que partiellement soumise. L'esprit peu commander parfois avec une énergie décuplée à des nerf qui n'obéissent pas, une séparation s'établit entre la chai et lui, et le chef n'est plus responsable de ce que ses ordre ne sont plus transmis. La note juste, dans cette expérienc douloureuse, si utile à un directeur spirituel, se trouv dans ces écrits de la Mère à ce moment : « Seigneur, i a pu m'échapper quelques plaintes que l'affliction arrach malgré nous à la nature, mais dans le moment même qu'elles sortaient de ma bouche, mon cœur les désavouait.. Vous avez pu trouver mon cœur faible et abattu dan l'adversité, mais vous ne l'avez jamais trouvé révolté n infidèle. ».

XIII. Délivrance.

A cette époque de dépression intérieure, la charité de la mère Camille rayonne plus que jamais au dehors. Elle est allée loger à l'hôpital de Guise, tout près d'une chapelle et loin de la vue de cette Tour qui la « portait à la tristesse ». Les malades qu'elle visite si souvent se sentent doucement inclinés vers Dieu.

Bien que la santé de la mère Camille reste assez languissante, cette obstinée servante de Dieu s'entête à la servir contre vents et marées. Comme ses filles se trouvent dans un pressant besoin de conseils, elle brave toutes les défenses pour les visiter en secret à Paris. Elle n'échappe à une perquisition faite au couvent qu'en se sauvant sous le déguisement d'une pauvresse et en contrefaisant la boîteuse.

Tous les cœurs sont pour elle, dans la petite ville.

Sa santé s'affaiblissant toujours, au bout d'un an et demi, le maire du pays tente une démarche pour demander la liberté pour elle d'aller à nouveau respirer l'air natal et obtient enfin un décret de liberté définitive.

XIV. Une étape.

Pour rentrer à Paris, elle dévie son chemin pour passer par Fontainebleau afin d'y vénérer Pie VII, toujours prisonnier. Le Pape lui accorde une audience privée, en-

uite il veut la revoir encore, causer avec elle en toute mplicité des grands maux, des grandes nécessités du emps, la questionner aussi sur elle-même, ses besoins, es désirs. Il ajoute ce rare témoignage de confiance de ui parler avec abandon de ses propres épreuves.

Elle assiste à sa messe, car il veut la communier de sa ain; la messe terminée, il la conduit lui-même dans une lle où un repas a été préparé, prend un plat sur la table, lui offre : « Prenez, ma fille, je veux que vous puissiez re que vous avez été servie de la main d'un pape. ». nfin, il lui fait emporter, en souvenir, le calice avec quel il a célébré la messe. Plus tard, il lui fera envoyer autres présents. On conserve au « Carmel Sainte-Thése » une série de médaillons peints à l'huile, — portraits e tous les cardinaux exilés en France —, qu'ils ont fait ire tout exprès pour la mère Camille dès leur retour à ome.

XV. Années paisibles.

Cette visite au Pape a renouvelé les forces de la mère amille. Elle reprend sa tâche, sa tâche de Carmélite rtout. Elle enracine son œuvre monastique par le moyen e son gouvernement très sage et ferme. Elle aide aussi s couvents d'alentour, ceux d'Amiens, de Pontoise, celui e Compiègne, dont les vicissitudes furent grandes. Le tre de restauratrice du Carmel lui a été donné en toute stice.

Viennent ainsi dix années de paix relative, toutes consacrées à la régularité. Cette prieure, lorsqu'elle est âgée e quatre-vingts ans, descend encore la première à l'oraison u matin en plein hiver, par les froids les plus rudes. ne jeune postulante est presque exaspérée de la voir à si grand âge subir une si grande rigueur : « Est-il possible qu'à quatre-vingts ans il me faille avoir aussi froid qu'à présent? — Prenez courage, cela coûte souvent moins quatre-vingts ans qu'à vingt ans. ».

XVI. Dernier brisement.

Sa vieillesse ne lui épargne pas d'autres sacrifices. Dieu est pas las de lui demander, comme si elle n'avait pas

encore tout donné. « Mirabiliter me crucias. » L'ingéniosité divine est admirable pour activer la sainteté des saints. La mère a fait dans la maison des Carmes une œuvre admirable. Elle n'a pas seulement relevé des ruines, mais pieusement conservé les traces des martyres et transformé ce couvent en un vaste reliquaire où l'on vient encore vénérer les héros qui ont sanctifié ces lieux. Mais il y a, pour la mère de Soyecourt, en cette maison, un sanctuaire irremplaçable où l'attache un lien vital : sa cellule, dans une partie froide et triste de la maison, un prie-Dieu, une armoire fixée au mur. On l'y voit encore aujourd'hui, et la porte ouverte découvre un portrait, celui de son père : car la cellule de la Carmélite est celle où fut emprisonné le comte de Soyecourt et d'où il sortit pour aller à l'échafaud. La douleur silencieuse que la mère Camille n'a jamais cessé de porter dans son cœur, on en trouve l'expression dans ces quelques vers où elle a essayé de la fixer et qui accompagnent le portrait :

Quand ta fille, ô mon père, à sa douleur succombe
Et pleure nuit et jour sur ton funeste sort,
La foi parle à son cœur et grave sur ta tombe
Qu'un éternel bonheur est le prix de ta mort.

Or, Mgr Affre a demandé à la Révérende Mère de lui céder le couvent des Carmes pour y établir une école des Hautes Etudes Ecclésiastiques. N'est-il pas beaucoup trop vaste pour vingt carmélites? « Mirabiliter me crucias. » Pouvait-elle penser que Dieu lui demanderait pareille offrande? Pendant une année elle hésite, elle ne voit pas ce qu'elle doit faire : « Le voulez-vous, mon Dieu, le voulez-vous? ».

Elle dit son oui le 23 juillet 1841. Elle a quatre-vingt-quatre ans et doit, de plus, reprendre le rôle de bâtisseuse avec toutes ses fatigues. Il est vrai qu'elle a le métier comme infus. Elle trouve à acheter, rue de Vaugirard, le monastère laissé vacant par des Bernardines, fait aménager les locaux, construire une chapelle, au bout de quatre ans elle est prête, et l'héroïque arrachement des lieux s'accomplit.

XVII. Achèvements.

L'ébranlement fut rude. Il ne lui reste plus que quatre années de vie. Son amour de Dieu semble se concentrer dans la paix et l'espérance. « Il a vécu. Il est mort pour moi », répétait-elle. « Il est toujours avec moi, nous habitons l'un et l'autre dans la même maison. O joie ineffable! Il se donne souvent à moi et moi aussi je me suis donnée tout entière à lui, j'ai renoncé à tout pour Le suivre. Je ne Lui demande pas quelle récompense Il me donnera, je suis payée d'avance. » Où est le jansénisme dont sa jeunesse a tant souffert!

Un aveu des derniers jours : « J'étais née contemplative. ». Bien qu'elle soit de plus en plus retirée et ne descende au chœur que pour les offices, sa vigueur, à quatre-vingt-douze ans, reste indomptable. Une nouvelle révolution en 1848 vient inquiéter les esprits. Reverra-t-on les excès antireligieux de la première?

« Viennent fondre tous les maux, dit-elle, je suis résolue d'affronter toutes les injures des ennemis de l'ordre s'ils m'attaquent dans ma dernière retraite plutôt que de la quitter par des mesures de prudence humaine. »

Les derniers jours ne sont pas ceux d'un vieillard qui s'éteint doucement, mais remplis de ces luttes avec la mort d'une chair usée, souffrant d'oppressions, d'étouffements, pendant de longues nuits brûlantes de ferveurs « Cantate Domino canticum novum ».

Le 9 mai 1849, à cinq heures du soir, la lutte se termine dans une dernière défaillance qui couvre le mystère du passage héroïque (1).

Son corps a été déposé dans la chapelle des Carmes, tout près des reliques qu'elle a tant vénérées, à l'abri de cet édifice d'où rayonne aujourd'hui sur le monde la doctrine qui fit les martyrs couchés sous ces pierres.

Pierre CRÀS.

(1) Sa cause a été introduite en juin 1937.

Lettre d'un ancien professeur de séminaire

Mon Révérend Père,

Je lis avec le plus vif intérêt dans *La Vie Spirituelle* les différents articles, lettres, etc, relatifs à l'enseignement dans nos grands séminaires. La plupart contiennent des critiques, des suggestions, voire des relations d'initiatives nouvelles qui me paraissent fort pertinentes. Je me permets cependant, comme ancien professeur de grand séminaire, de les trouver toutes un peu superficielles et fragmentaires. Elles s'attachent à des défauts ou à des améliorations de détail, alors qu'il conviendrait, à mon humble avis, d'envisager le problème au fond.

Quel est le but de l'enseignement des séminaires? Est-ce de former des professeurs ou des prédicateurs spécialisés? Non, mais des prêtres de paroisse, des pasteurs. Quelle sera leur tâche? (J'entends leur tâche proprement sacerdotale, en dehors de l'administration, ou de la direction de l'Action Catholique et des œuvres, qu'on n'apprend pas non plus au séminaire.) Ce sera de distribuer les sacrements, de les expliquer, d'y préparer les fidèles. De célébrer le culte et de les y associer le plus intelligemment et le plus activement possible. De prêcher l'Evangile, la vie chrétienne et la liturgie, d'une façon pratique et positive.

Je pense (il faudrait interroger là-dessus des historiens) qu'aux premiers siècles chrétiens, les futurs prêtres étaient formés à ces tâches d'une façon pratique, par la vie même, en cohabitant avec leur évêque, en s'exerçant progressivement aux fonctions sacrées des ordres inférieurs, en prenant part à la liturgie, en entendant prêcher, en lisant l'Ecriture et les Pères.

Au moyen âge, l'ignorance des prêtres fut souvent déplorable. Cependant, les écoles et les universités se multiplièrent. L'enseignement fondamental, le cours du Maître et celui du Lecteur, avait encore pour base la Sainte Ecriture. Mais déjà le bachelier sententiaire, en commentant Pierre Lombard, « faisait de la théologie », au sens moderne du mot. En outre, on détachait du *cours* de l'Ecriture (c'est-à-dire de son enseignement « courant », suivi) les *questions* posées par les divergences d'interprétation entre les Pères (montées en épingles par les *Sic et Non* d'Abélard, ancêtre de la théologie dialectique). En dehors de l'enseignement normal, ces questions étaient *disputées* entre les doctes, à grand renfort d'argumentation syllogistique et « déterminées » ou « conclues » par le maître. Saint Thomas d'Aquin devait, à l'usage des commençants (dit-il), organiser ces questions éparses en un corps de doctrine qui garde, en la simplifiant, la structure de ces questions disputées et qui est *la Somme Théologique*. C'était donc le premier « manuel de théologie ». Mais il ne faut pas oublier (car je ne voudrais pas passer pour un contempteur du docteur Angélique) que son enseignement proprement dit consistait dans l'explication de la Bible, commentée par livres entiers à l'aide des Pères, et que la Somme constitue un manuel d'enseignement *supérieur*, destiné à des commençants, peut-être, mais à des commençants de l'enseignement *supérieur*, manuel tout nourri lui aussi des Pères, et gonflé de cette substance qu'on trouve toujours dans les œuvres d'un grand génie intellectuel et religieux, quels que soient les cadres dans lesquels il coule sa pensée.

Ce « manuel » a donné, par simplification et, si je puis dire, par dessiccation, naissance à nos actuels « manuels » de théologie, où la matière est distribuée selon des cadres d'une dialectique universitaire, en référence à des erreurs intellectuelles, mais non à la vie chrétienne de tous les jours, et vidée de tout suc scripturaire et patristique : l'Ecriture et

les Pères n'étant plus présents comme des sources d'eau vive comme une ambiance nutritive, mais fournissant des arguments détachés, accolés de l'extérieur à des démonstration de type algébrique ou géométrique, le jargon de l'Ecole remplaçant les notions réelles comme, en algèbre et en géométrie les lettres conventionnelles et les figures abstraites remplacent les quantités concrètes.

L'enseignement actuel des séminaires, donné à l'aide de ce manuels (bien souvent, il faut le dire, revivifié par la valeu intellectuelle et la richesse religieuse du maître), et distribu selon leurs catégories est donc un enseignement universitair privé de tout ce qui pourrait faire sa valeur scientifique, mai vidé aussi de tout ce qui devrait faire la valeur vitale et pra tique d'un véritable enseignement pastoral.

Pourquoi l'enseignement des séminaires ne prendrait-il pa comme livres de base, tout simplement (mais ce serait bien beau!) la Bible, le Missel, le Bréviaire et le Rituel? Cet enseignement déboucherait ainsi sur ce qui doit constituer la tâche quotidienne du futur prêtre, au lieu de se référer à des hérésies périmées (du moins sous leur forme historique), ou à des controverses d'école sans contact immédiat avec la vie des paroisses.

Un ouvrage comme celui du Père Bouyer, sur *le mystère pascal* nous montre ce que pourrait être un tel enseignement étroitement lié à la vie profonde et totale de l'Eglise. Rien ne serait plus attachant pour les esprits et pour les âmes. Rien ne leur paraîtrait plus moderne, plus pratique. Et cet enseignement — on peut le voir par le livre du P. Bouyer encore, — ne serait certes pas dépourvu de valeur doctrinale. Car il ne s'agit pas de mépriser la théologie, de compter pour rien les travaux des professionnels de la doctrine la plus spéculative. Mais au lieu d'être enseignée pour elle-même, selon un ordre tout aprioristique et dans une atmosphère raréfiée, abstraite, la théologie serait invoquée pour la solution de tel problème rationnel rencontré au cours de l'enseignement pastoral, problème posé par les faits et non par une tradition scolaire.

Pour prendre une comparaison à l'enseignement profane des langues, par exemple, il en est de l'enseignement théologique du séminaire comme d'un professeur de français ou d'anglais dans un collège secondaire qui, au lieu d'enseigner à

es élèves la langue et de les mettre en contact avec les au-eurs, leur ferait uniquement des cours — simplifiés — de émantique et de philologie comparée.

Je ne critique pas l'enseignement supérieur. Je demande eulement qu'il ne vienne pas compliquer, stériliser l'ensei-nement secondaire. Et, bien entendu, si je souhaite au éminaire un enseignement premièrement pastoral, je souhaite e tout mon cœur que nos Universités Pontificales et nos nstituts Catholiques qui donnent un enseignement vrai-ent supérieur, aient pour élèves, en plus grand nombre encore u'aujourd'hui, les séminaristes les mieux doués ou destinés une spécialisation.

Toutes ces remarques vaudraient à plus forte raison pour e catéchisme qui est lui aussi une Somme Théologique con-ensée à l'extrême, un comprimé de comprimé, ce qui en ait — en soi, et pas seulement pour les enfants — un schéma raiment inassimilable.

Pour répondre à son but, le catéchisme devrait être un nseignement vraiment primaire, c'est-à-dire concret. On exi-erait pour la première communion que les enfants connaissent 'Histoire Sainte, la Vie de Notre-Seigneur et ses principaux nseignements, sachent suivre la Messe et se servir d'un Missel.

Mais en croyant que je laisse parler le bon sens, je cède u démon de l'utopie. Veuillez excuser ces rêveries téméraires t agréer, mon Révérend Père... (1).

(1) Peut-être notre correspondant aurait-il pu marquer plus nette-ent l'utilité d'une synthèse doctrinale et donc le bénéfice de la théo-ogie spéculative — qu'on aurait tort, nous semble-t-il, de réserver rop exclusivement à l'enseignement supérieur.

L'enseignement pastoral du prêtre ne serait-il pas gravement incom-let s'il fermait la porte à la théologie spéculative? Ce qui nous arait heureux dans la suggestion de notre correspondant, c'est cette emise en valeur des sources (Bible et liturgie) comme base de toute ormation théologique et pastorale. — N. D. L. R.

La crise de la civilisation chrétienne

« Il semble qu'à moins d'un redressement dont elle ne paraît plus capable, l'Eglise catholique va à sa perte. Dès maintenant, elle ne réalise plus que l'accord d'une trop petite fraction de la société pour que celle-ci puisse encore être appelée chrétienne ». Ainsi s'exprime M. Robert Kanters, au cours d'un travail de sociologie (1) dont nous voulons d'abord saluer l'esprit objectif appuyé sur une information bibliographique vaste et bien mise à jour jusqu'à ces tout derniers mois. C'est dire que le tableau qui nous est dressé de la situation de l'Eglise catholique en France est, sociologiquement, exacte : sa noirceur en est d'autant plus alarmante, et, de ce point de vue, nous ne saurions trop en recommander la lecture à ceux qui s'efforcent de voir la situation en face.

M. Kanters, croyant constater que la religion chrétienne est sociologiquement en voie de disparition, s'inquiète du « sentiment religieux » qu'elle laisse progressivement vacant, et cherche à le combler en appelant de ses vœux un « mythe païen » (qu'il laisse d'ailleurs dans une totale imprécision). Parmi toutes les chimères de cet ouvrage, nous ne voulons signaler ici que l'erreur qui ferait juger de la vitalité de la foi chrétienne d'après la place qu'elle tient dans une civilisation. Certes, il est bien dans la logique de la vie de la grâce de s'incorporer à l'homme tout entier et donc de faire sentir ses effets jusque dans les structures politiques, les œuvres de

(1) Robert Kanters : *Essai sur l'avenir de la religion* (Julliard, Sequana, 1946, 190 p.).

t et de la pensée. Mais les fruits sur lesquels il faut la
er sont ceux qui se récoltent dans le royaume de Dieu.
ce point de vue, une civilisation païenne, voire antichré-
ne, a sa fécondité (d'une nature tout autre, certes, que
le d'une chrétienté), et s'il est vrai que nous y allons à
nds pas, cela ne peut être pour désespérer le croyant, qui
bien par ailleurs que Dieu a donné autorité à la Bête de
pocalypse sur toutes tribus, tous peuples, toutes langues,
tes nations (*Apoc.*, 13, 7).

l reste cependant que la foi chrétienne s'est, depuis Cons-
tin, incorporée à une civilisation qui, peu à peu, a mérité
nom de chrétienne, et que cette civilisation semble bien
paraître sous nos yeux. Cela pose de redoutables problèmes
otre vie spirituelle qui, de gré ou de force, se trouve et se
ivera plus encore privée des étais humains qui l'appuyaient.
st ainsi que certains de nos contemporains se persuadent
il est de leur vocation de dévêtir leur vie chrétienne de tout
qui, depuis des siècles, la lie à une civilisation aujourd'hui
iclitante. Tel est notamment l'effort d'une jeune équipe
ntellectuels, qui, sous la plume du Docteur Jouvenroux, vient
rendre compte de ses premiers efforts dans ce sens (2).

Nous sommes prévenus dès le début (page 4), que ce livre
prétend pas être un ouvrage définitif : il est seulement le
oignage sincère de la première étape sur la route qui mène
a redécouverte du levain évangélique dégagé d'une pâte
llie. Cela nous invite à nous montrer indulgents pour les
adresses de certaines affirmations de l'auteur.

Celui-ci résume ainsi les faits qui lui servent de base de
art :

> Le sens général des faits qui font naître cette soif d'une mystique est clair. Sans cohésion interne, notre monde menace de se dissoudre. La force en est finalement le seul argument efficace. Le plus fort absorbe le plus faible, et le plus fort est celui qui réalise le mieux l'asservissement des consciences. Les réformes sociales, politiques ou économiques ne sont que des palliatifs. L'Eglise, surprise par cette crise avec un personnel, une structure,

2) Docteur Jouvenroux : *Témoignage sur la Spiritualité Mo-
e*, préface de M. D. Chenu (Le Liseron, 1946, 140 pages).

des habitudes datant de quelques siècles, ne témoigne plu
dans une partie de ce qu'elle est, de ce Christ que no
croyons être la Vraie Lumière des hommes. Le ferme
spirituel, seul capable d'assurer une cohésion organiq
renaissante à notre monde en train de mourir, est ter
blement caché. Voilà, abstraitement présenté, le sens d
faits qui nous servent de base (p. 7).

Le Docteur Jouvenroux aborde ces faits avec une foi dont
nous donne lui-même, dans sa Présentation, les points esse
tiels :

C'est d'abord une foi dans le rôle créateur de l'homm
qui n'est autre qu'une foi dans l'Incarnation (chap. I
Nous croyons que notre mission majeure est de créer u
visage nouveau à cet Esprit que nous aimons. Puis c'e
une foi dans le caractère douloureux, perpétuellement i
satisfait et assoiffé de notre vie sur la terre qui est ur
foi dans la Rédemption. C'est par cette charnière de
souffrance que l'Esprit principalement vient à no
(chap. II). Opposée à la première en la fécondant, c'e
ensuite une foi dans un Etre absolu, extérieur à l'homm
qui ne soit pas une aliénation de l'homme, une projectio
de nous-mêmes, mais bien un Etre aimé à qui nous vo
lons être totalement donnés (deuxième partie). Pour l
plupart d'entre nous, du reste, ce Dieu a une forme e
un nom. Il est le Christ. Cette foi dans le Christ repos
à la fois sur certains visages que nous avons aimés, e
sur l'Evangile. Nous avons trop senti le rayonnement s
pleinement et totalement juste de ce livre pour ne pa
être tombé amoureux de Celui qu'il raconte.

En somme, nous voulons allier un humanisme total, l
type d'homme le plus parfaitement développé qu'il soi
possible, avec une foi dans ce Dieu, seul capable d
donner un sens à la vie de cet homme.

Sèchement et abstraitement, voilà notre foi de bas
(p. 9).

Tout n'est pas au point dans ces pages, et le préfacier, l
Père Chenu, le signale fort à propos, mais on aurait tort d
s'en étonner, vues la hardiesse de la tâche entreprise aussi bie
que l'âge et la condition de l'auteur et de ses co-équipiers,

ui il manque, nous semble-t-il, d'être théologiens. Nous ne urions trop leur recommander d'accepter les lumières des éologiens (hélas, bien rares, il est vrai) qui se penchent sur même problème. Nous pensons notamment qu'ils trouve- ient grand profit à lire la dernière livraison de *Jeunesse de Eglise* (3).

Ils y trouveront un long et substantiel article du R. P. Mon- uclard qui se rencontre avec eux devant les mêmes faits de ase et la même foi, mais avec des lumières d'une sage théo- gie.

Après une évocation courageuse et précise des faits signalés ar MM. Kanters et Jouvenroux, le Père Montuclard, ayant énoncé l'insuffisance d'une logique de l'Incarnation, propose vec pertinence, pour l'équilibrer, un mouvement complémen- ire qu'il appelle d'« assomption », puis il conclut en signa- nt trois « attitudes d'esprit » qui lui semblent nécessaires our dégager le levain évangélique de la pâte vieillie, et l'in- rer dans la pâte nouvelle de la civilisation qui se cherche.

Ces trois attitudes d'esprit rejoignent étrangement les efforts u Docteur Jouvenroux, mais en les corrigeant, nous semble- il, de tout ce qu'elles avaient de maladroit et de partiel.

La première de ces attitudes est « l'insatisfaction de la *auvreté* en esprit : « Ce qui distingue le pauvre de l'Evan- le, c'est un certain détachement à l'égard de ses idées, de s habitudes, de tout ce qu'il a tiré jusqu'ici de ses expé- ences, de ses réflexions, ou reçu de son milieu » (p. 68). 'est dans cette pauvreté que :

> Que le monde chrétien puisera cette insatisfaction à l'égard de lui-même qui conditionne son ouverture à la vie et au progrès. Et c'est elle qui entretiendra la révérence envers la Vérité, sans laquelle cette ouverture serait privée de discernement. La rencontre du monde chrétien et des valeurs nouvelles suppose des contacts, parfois des engagements hardis. Mais elle suppose bien davantage encore la pauvreté selon l'esprit, car, sans elle, les contacts n'aboutiraient qu'à des heurts de mentalités impé-

(3) *Jeunesse de l'Eglise*, n° 5 : *La crise de la civilisation chré- nne* (184 pages, Petit-Clamart, Seine).

nétrables ou, au contraire, à des concessions ruineuses injustifiées (p. 69).

La deuxième attitude est cette *intériorité* évangélique q caractérise entre tous le vrai disciple du Christ et lui pe met de

plonger constamment au cœur de la religion du Chris lui donne peu à peu un sens inné de l'essentiel, de l'ir muable, en même temps que la vision assez claire de qui, étant secondaire et historique, serait susceptible d'év luer et de changer. Il acquiert l'instinct de la transce dance du Christianisme et de l'Eglise sur leurs form historiques; il communie de plus près à la Vérité ir muable; et, là, il réalise sa liberté, la liberté des enfan de Dieu que conduit le Saint-Esprit. Il ne rejette rie il n'a pas l'intention d'effacer, de sa propre initiativ un seul iota de la loi ou des coutumes, mais, insensibl ment, sans céder à la facilité ni au moindre effort, grâ à cette irruption en lui de l'Esprit, les coutumes et l rites s'assouplissent, la morale, retrouvée dans ses lign pures, se dépouille de cette traduction épisodique qu'ava donnée d'elle, au cours des âges, l'humanisme pass Grâce à l'intériorisation, dans le donné chrétien, pl étroitement que jamais attaché à ses sources, s'opère so l'action de Dieu, un discernement qui le purifie et l prépare de nouvelles incarnations (p. 70).

La dernière attitude est celle du « sens de la Grâce et d l'Adoration » de Dieu :

Ce qui nous manque? Mais c'est d'avoir éprouvé a tréfonds de notre esprit, de notre cœur, de notre cha aussi, l'ampleur et l'intimité des liens qui nous tienne enveloppés dans l'immensité de sa Présence, de sa Pui sance, de sa Charité. Ce qui nous manque? Mais c'e le sens de la grâce et l'intuition dans la foi, de la Tran cendance de Celui qu'on nomme le Très Haut et que l'o pourrait aussi bien appeler le Tout Autre. Or, à quoi se virons-nous et que ferons-nous, aujourd'hui, si nous n sommes illuminés et conduits par cette double manife tation du sens de Dieu (pp. 71-72).

C'est pourquoi le combat de saint Paul garde aujourd'hui plus que jamais toute sa portée : affirmer le primat de la grâce sur la liberté, de la foi sur la Loi, de l'esprit sur la lettre, des desseins impénétrables de Dieu sur nos pauvres idées d'homme, il n'y a maintenant pour le monde chrétien d'autres voies de salut (p. 73).

Ces pages nous semblent dignes d'être lues et méditées par us ceux qu'étreint la crise actuelle des esprits et du chris-nisme. Ils y trouveront matière à pensée, à espérance et à alisations.

A. P.

« Destinées d'Israël »

Tout au long de l'histoire des peuples chrétiens, les Jui ont occupé une place dans l'actualité, rencontrant sans ces des gens prêts à les rendre responsables de tous les malheu Récemment encore, ils ont servi de cible à la haine sangu naire du racisme hitlérien. Du même coup, ils ont trouvé, ch les ennemis de ce racisme, des défenseurs à qui tout argume semblait bon pour s'élever contre ces violences et ces pers cutions. De telles polémiques s'inspirent, le plus souvent, lumières fort inférieures à celles de la foi catholique et de théologie.

Le livre de M. l'abbé Journet (1) est né, lui aussi, de l'a tualité, mais il s'élève, est-il besoin de le dire, bien au-dess des discussions de journalistes. Il nous rappelle que le pr blème juif, sous quelque aspect qu'on l'envisage dans l'histoi du monde ou dans la conjoncture présente, n'est jamais problème purement racial, ethnique, financier, politique : to au fond et principalement, il est un problème religieux, q engage les orientations et les finalités providentielles du Pe ple choisi, et qu'une seule lumière peut éclairer suffisamme celle qui émane de Jésus mourant sur sa croix.

On peut distinguer dans les destinées d'Israël trois grand étapes que M. J. déroule sous nos yeux en s'attardant dava tage, au centre du livre, à la phase actuelle.

La première étape est celle des préparations, celle de vocation d'Abraham et de sa descendance, de l'annonce et

(1) Charles JOURNET, *Destinées d'Israël. A propos du salut les Juifs.* Paris-Fribourg, Libr. de l'Univ. de Fr., 1945; 468 13,50 frs S.

attente du Messie, de la mise en réserve d'un reste qui sera uvé : d'un mot, c'est l'âge prophétique et messianique. On oit s'esquisser déjà, au cours de ces vingt siècles d'attente, fidélité où viendra éclore le royaume universel du vrai ieu, et le formalisme nationaliste qui prépare le refus des uifs.

Puis vient Jésus-Christ (traduisons : Jésus-Messie), qui est fils de David, fils d'Abraham » (Matth. I, 1), et la « méprise frayante » (p. 136) de ses frères qui l'espéraient et qui, ne reconnaissant pas, le mettent à mort. Tandis qu'une faible ortion d'Israël constitue le cœur de l'Eglise naissante, la asse du peuple saint, menée par ses chefs, s'écarte de ce oyaume de la nouvelle Alliance et s'enfonce dans son refus. 'est ainsi que les chrétiens deviennent les véritables fils héritiers d'Israël, ceux que la tradition patristique nomme Israël selon l'esprit, au lieu que les descendants d'Israël selon chair s'excluent des promesses reçues de Iahvé par leurs ncêtres. Cette section est la plus forte du volume, car la upture de l'Alliance conditionne, depuis le temps de la Crufixion, tout le statut du peuple juif. Un développement sur accession des Nations dans les voies du salut et la crise judéo-chrétienne » dans l'Eglise primitive eût été utile, clairant à l'avance bien des événements ultérieurs. Mais ces ands chapitres sont pleins de lumière. Ils analysent la nature ropre de l'infidélité juive, de cette « perfidie » dont parient les anciens, ainsi que de l'inquiète tristesse du peuple jeté. Ils en montrent à travers les siècles les dramatiques nséquences parmi les différents régimes des premiers siècles, moyen âge, de l'époque moderne. Du temps de la ruine de la dispersion, ils nous conduisent à grands pas jusqu'aux gislations de la « chrétienté sacrale » et jusqu'au réveil oniste dont s'agite la Palestine d'aujourd'hui.

Mais la Révélation annonce le retour des Juifs à leur Messie. élection des Gentils, mystérieusement liée pour un temps au jet du peuple élu obstiné dans son déicide, s'accroîtra un ur de sa réintégration. Ainsi s'éclaire le sous-titre de l'ouage, emprunté à Bloy mais dont le sens profond remonte l et bien à S. Paul, qui rend toutes les nations tributaires Israël dans l'accomplissement de leur destin glorieux. M. J. précie ici avec sagesse la part qui, dans ces anticipations r les derniers âges, revient aux opinions et aux conjectures.

Sans chercher à faire montre d'érudition, ni dans l'exp des doctrines ni dans le récit des faits historiques, M. J. inc pore à ses pensées beaucoup de larges citations qui mett au service de sa théologie les travaux des exégètes ou historiens, les œuvres plus libres des essayistes ou des poèt Il montre volontiers qu'il doit à Léon Bloy plusieurs intuitio précieuses et il s'en autorise pour corriger ce qu'il s'y mê dans ses livres, d'emporté et d'outrancier.

De ces développements amples et chaleureux se déga une puissante vue d'ensemble sur le destin des fils d'Isra solidaire du salut de l'humanité. Car tout le déroulement l'histoire du salut s'enracine dans la vocation d'Israël. Jés dans les évangiles, le rappelle très souvent. Saint Paul, da le « mystère » qu'il a mission de prêcher, voit les deux peupl s'unir en la personne de leur commun Sauveur (cf. Eph. 11-18, et surtout Rom. IX-XI). Par la foi, nous sommes l fils d'Abraham, et Jérusalem est notre mère (Gal. III, 7; I 26). La Ville sainte abrite à la fois la pierre, isolée par malheur, où coula le sang des sacrifices lévitiques et le roch où fut plantée la croix de l'Alliance nouvelle. Et la glorieu cité où se rassembleront tous ceux que le sang du Christ au sauvés, qu'ils soient Juifs ou Gentils, ne s'appelle-t-elle p aussi le mont Sion et la Jérusalem nouvelle (Apoc. XIV, XXI, 2, 10)? Ce sang, que les Juifs appelèrent jadis sur eu et sur leurs enfants (Matth. XXVII, 25), après avoir cau leur ruine, sera pour eux comme pour nous tous moyen propitiation dans la foi (Rom. III, 25), hors de laquelle pe sonne n'est justifié. Si le peuple juif doit se convertir l'Evangile, nous avons, nous, à ne jamais mésestimer not ascendance de patriarches et de prophètes : ainsi sera re pectée, dans le Christ, l'unité de la révélation et du sal jusqu'à son ultime accomplissement.

M. l'abbé Journet nous rend donc un grand et opportu service en nous rappelant que dans tout problème intéressa Israël se cache un mystère de la foi et que la clef de ce my tère est la personne même du Messie Sauveur des homme

fr. L.-M. Dewailly, O. P.

Une adaptation d'ordres anciens

Les Chanoinesses des Cinq Plaies, à Lyon.

ntuition d'un Saint.

En parcourant à Lyon le plateau de la Croix-Rousse, si vous z le courage de suivre jusqu'au bout la morne rue Henry-rjus, vous apercevrez enfin un bâtiment gris, qui, dans ses gs murs aveugles, tourne aux passants un dos revêche. Gar-z-vous des apparences : derrière ces murs se découvre un luleux horizon de collines prolongeant Fourvières et de tes jardins descendent en terrasses vers la Saône.

Poussez cette petite porte du numéro 65, ouverte dans l'aus-e muraille : voici la chapelle, dont l'atmosphère de prière sit dès l'abord. Des moniales, vêtues de blanc sous leur nteau noir, psalmodient le grand Office liturgique. Sur r front, un bandeau orné de cinq croix rouges rappelle les ssures du Crucifié. Ce sont les Chanoinesses des Cinq Plaies Sauveur.

Cet Institut a fêté pendant l'occupation son centenaire à it bruit. Sait-on qu'il doit sa naissance à une intuition du ré d'Ars? Vers 1843, le chanoine Colomb de Gast, prêtre Lyon, méditait le projet de créer un groupe fidèle en vue onorer les Plaies Sacrées du Sauveur. Il se décida à de-nder conseil au Curé d'Ars. Celui-ci le reçut dans sa cham-et, lisant dès l'abord dans l'âme du visiteur, il le pressa xécuter son secret dessein.

Bientôt une chapelle votive devenait le foyer de prière
milliers d'associés. Autour de cet autel s'établit une cong
gation mi-active, mi-contemplative. Mais il fallait choisir u
règle. A ce moment les Grands Ordres se reconstituaient
France : Bénédictins, avec Dom Guéranger; Dominicains, av
le P. Lacordaire; Chanoines réguliers, avec Dom Gréa, ceux
sous le vocable de l'Immaculée Conception. Le P. Delaroch
continuateur du chanoine Colomb, opta pour saint Augus
et entra lui-même au noviciat de l'Immaculée Conception.
donna au nouvel Institut les constitutions des anciennes ch
noinesses de saint Augustin.

Ainsi ces religieuses seraient d'abord contemplatives. L
plaies douloureuses et glorieuses du Sauveur seraient po
elles une source d'oraison constante. Mais elles iraient au
soigner et guérir, dans les membres souffrants du Christ,
douloureuses plaies, auxquelles on unit les siennes dans
réparation d'amour et la continuation de l'œuvre de la Réden
tion : « J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la P
sion du Christ ».

Vie contemplative.

Les Plaies du Sauveur ont été de tout temps un lieu pri
légié pour les âmes aimantes. Elles ont compris que ces plai
sont les marques de son Amour. Elles ont aimé, comme
colombe du Cantique, à « habiter » « dans les trous de
Pierre », à « se cacher dans la Blessure du Cœur ».

Elles savent aussi que le Christ, remontant au Ciel, a e
porté dans sa chair les stigmates rayonnants de ses souffranc
rédemptrices. Là-haut, le Prêtre éternel dit éternellement
Messe de gloire, en montrant au Père ces marques de son obé
sance et de son amour. Quand le prêtre de la terre élè
l'Hostie, il ne fait que reproduire le geste sacerdotal par leq
Jésus fait resplendir le Ciel de ses plaies glorifiées.

Une telle contemplation est à l'origine d'une vie de louan
et d'oblation eucharistique, en union avec Marie.

L'office de louanges.

Tout d'abord, la louange, — ce chant que la Très Sai
Trinité se chante à elle-même, par la bouche de l'homm
sous la motion de l'Esprit d'Amour, — trouvera dans le gra

e canonial son expression parfaite. C'est la tradition des
oines réguliers. Les nouvelles religieuses y verront leur
ier et essentiel emploi.

ais c'est au nom des fidèles qu'elles prient ainsi. Pour que
-ci participent davantage à cette prière, aucune grille ne
lra s'interposer. Elles mèneront leur vie chorale à la vue
e du peuple, qui sera ainsi pénétré de cette atmosphère
traîné avec elles dans le courant de louange et d'amour.
uniront ce peuple à l'Eglise en prière, dans cette parole
Epouse à l'Epoux, dans ce « solennel colloque de Jésus-
st et de l'Eglise », pour parler comme Dom Gréa (1).

ligation eucharistique.

s mystères du Christ se renouvellent en son Eglise : « Il
e, dit Dom Gréa, dans la profondeur de ses secrets, l'art
de multiplier ce qui demeure Un, de propager à travers
ècles et le monde l'Incarnation, le Sacrifice et la Rédemp-
et de les prodiguer, de les jeter sans mesure sur tous
hemins de l'humanité, de les porter tous les jours et à
s les heures jusqu'au cœur de tous les hommes » (2). Par
inte Messe et son complément l'Office, les moniales, unies
tement au prêtre, répandront à leur tour la Rédemption
'univers.

est pourquoi leur fondateur a organisé tous leurs exer-
spirituels sur la base de l'Oblation rédemptrice. Celle-ci
re entièrement une existence vécue « selon les quatre fins
acrifice » (*Directoire*) : louange et action de grâces, par
ant et la psalmodie; réparation, par les œuvres de misé-
de; impétration, par l'adoration perpétuelle devant le Ta-
acle, où les Plaies glorieuses se cachent dans l'Hostie.

Vierge Marie.

ns cette vie profonde, Marie sera leur Modèle et leur
ratrice. La Médiatrice de toutes grâces leur enseignera

« Le Christ, dit encore Dom Grea, le Fils de Dieu s'étant uni
Eglise, il l'introduit dans l'éternelle société du Père et du
Il lui donne par là, non plus de répercuter comme un écho
In le cantique qui est en Dieu, mais il l'y associe substantielle-
et il la pénètre et anime tout entière de son esprit. » (Dom
La sainte liturgie, ch. I, p. 2.

Dom Grea, *De l'Eglise et de sa divine institution*, t. I, Introd.

son œuvre d'intercession; la Co-Rédemptrice fera d'elles vraies ouvrières de la Rédemption. En Marie, elles verront Vierge du Stabat, offrant au Père son Fils crucifié. Avec E elles contempleront la voie mystérieuse menant au Cœur di et pénétreront jusqu'à ce Foyer d'amour dont le rayonnem réchauffe le monde.

Vie active.

Mais le précepte de la Charité est double, et « le seco commandement est semblable au premier ». Le Corps mystiq du Christ appelle toujours le dévouement des Saintes Femm L'apostolat des Religieuses des Cinq Plaies sera liturgiq paroissial et même rural.

Apostolat liturgique.

Tout d'abord, elles conserveront « la *foi* dans les moy approuvés par l'Eglise » (Dom Gréa), et, singulièrement, d la Liturgie. Non seulement elles prient à la vue du peu et sans grilles, mais leur Office est l'Office romain, — ce des prêtres séculiers, — unifiant ainsi vie monastique et paroissiale.

La diffusion de connaissances liturgiques sera leur prem apostolat. L'*Ecole liturgique* du dimanche groupera les enfa pour les initier à cette vie, grâce à l'imagerie bénédictine. U des religieuses compose un *Journal liturgique*, qui dégage sens pour chaque office, à l'aide de citations empruntées à Messe ou au Bréviaire. Ainsi, pour la Présentation de la Sai Vierge : « Etre petit pour plaire à Dieu »; pour sainte biane, Vierge et Martyre : « Vigilance courageuse dans l' tente de l'Epoux »; pour saint Damase : « Vivez votre c sécration »; pour le vendredi des Quatre-Temps de l'Avent « Etre vrais devant la Face du Christ », etc... L'Office du Sa Sacrement, axé sur l'Action de Grâces, est un commenta de la quatrième strophe de *Laudes :* « Compagnon » (P sence), « Aliment » (Communion), « Rançon » (S. Sacrific « Récompense » (Le Ciel). Ce « Journal » est utile à l'oc sion pour les retraitantes diverses qui peuvent trouver, da cette maison largement accueillante une atmosphère de pa de contemplation, de prière et de charité.

stolat paroissial.

y a plus : ces religieuses iront au sein des paroisses, pour orter « l'amour de tout ce qui touche à l'autel » (Dom a). Elles émigreront volontiers pour se consacrer à l'en- ien des églises pauvres des campagnes, pour s'y faire caté- tes. Elles se dévoueront à l'Action catholique sous ses érentes formes, — sans oublier le soin des malades, qui e cher à leur cœur comme à Celui du Maître.

nfin, pour agrandir encore leur horizon catholique, le cha- ne Colomb, leur fondateur, à la suite d'une grâce extra- inaire, a consacré par vœu leurs futurs mérites à la con- sion des Musulmans.

nclusion : chanter et servir.

Tel est cet Institut qui semble bien répondre aux formules uelle de vie religieuse. Des maisons bien vivantes ont été ées au Canada sur ces bases. En France, un trop long exil mpêché jusqu'ici la réalisation complète de cet idéal, en ors de la Maison-Mère à Lyon et de quelques prieurés de pagne. L'heure n'est-elle pas venue de croître et de fruc- r?

S. M.-A.

Le Congrès de Besançon sur la Paroisse

Les 24, 25 et 26 avril derniers l'Union des Œuvres tenait à Besançon son 56e congrès. Un millier de prêtres, venus de tous les coins de la France, avaient répondu à l'appel de l'Abbé Courtois, mais ils n'étaient pas seuls. A côté d'eux, mêlés à leurs rangs, il y avait de nombreux laïcs et plus visibles encore, grâce à leurs cornettes étincelantes de blanc, chœur, 250 ou 300 religieuses.

Ainsi sous la présidence de Mgr Dubourg et de 10 évêques et archevêques, étaient réunis plus de 1.800 congressistes.

Cette composition de l'assemblée vaut d'être notée, elle est significative des besoins de l'heure et plus spécialement des préoccupations qui animeront le congrès. Il s'agissait en effet de la paroisse. Les temps sont révolus où l'on pouvait s'imaginer qu'une paroisse tenait tout entière dans l'église et le presbytère.

La paroisse est essentiellement une communauté.

Née historiquement du besoin qu'avait l'Eglise d'être présente partout où il y avait un nœud de vie humaine (1) afin de le sanctifier, la paroisse demeure la rencontre d'une communauté humaine et du Christ; mieux, elle est l'entrée d'une communauté humaine dans la vie commune de Dieu.

Or nous nous trouvons devant une situation douloureuse : un nombre croissant de nos concitoyens n'a plus qu'une p

(1) Dans son rapport, M. Augros, Supérieur du Séminaire de Mission de France à Lisieux, faisait remarquer que, en conséquence la paroisse n'était peut-être pas nécessairement territoriale et, pour illustrer sa pensée, donnait l'exemple de la Paroisse universitaire

tique religieuse rare ou nulle. La grande masse du peuple français est coupée de la communauté priante, mais il faut aller plus loin et il faut se demander s'il existe encore une communauté priante. Si la paroisse suppose une communauté de vie naturelle (celle du quartier ou de la commune par exemple), elle suppose en son centre, en constituant le noyau actif, une communauté qui prie et vit avec Dieu. A ce titre des grands-messes désertées par l'ensemble des fidèles, des grands-messes où une seule schola chante la louange de Dieu, tandis que les assistants répartis au hasard récitent le chapelet, ouvrent un livre, ou attendent la fin, ne sont pas des messes paroissiales parce qu'elles ne sont plus à aucun titre l'expression d'une communauté ayant conscience des liens vitaux qui unissent ses membres entre eux.

Ainsi se trouve défini un double problème :

1. Celui de donner aux fidèles le sens de leur communauté (une paroisse, c'est une communauté de fidèles assemblée autour d'une communauté sacerdotale, a dit un rapporteur) ;

2. Celui de la co-extension de la paroisse et de la communauté humaine. Il ne faut à aucun prix que la communauté des fidèles se referme sur soi en se disant avec bonheur qu'elle est du petit nombre des élus, mais il faut au contraire qu'elle ait le souci permanent de ceux qui ne sont pas là, qu'elle leur soit accueillante quand ils viennent, qu'elle comprenne leurs difficultés et cherche à rayonner auprès d'eux la bonne odeur du Christ.

On voit l'ampleur des problèmes posés : du côté du clergé, dont la mission ne saurait se limiter à présider et à célébrer les offices, mais qui porte la charge non seulement de chercher quelques brebis perdues, mais d'apporter le Christ à tous — du côté des fidèles qui, plus en contact avec les problèmes humains que posent le travail, le ravitaillement, le logement, la presse, sont solidairement responsables avec leurs pasteurs de l'évangélisation et de la ferveur de leurs concitoyens.

Une grosse question plusieurs fois évoquée, et qui n'a pas trouvé sa solution, est celle de ces « demi-fidèles » si nombreux aujourd'hui dans certaines de nos paroisses. Ils n'ont à peu près aucune instruction religieuse, sont imprégnés jusqu'à la moelle de la mentalité laïque et athée, et ils sont cependant

baptisés. Ils ne sont pas toujours imperméables à une influence religieuse, et il semble au témoignage de beaucoup de pasteurs qu'il serait possible de voir grandir cette influence si on les pouvait considérer non comme des chrétiens mais comme des catéchumènes. Il serait alors possible d'organiser pour eux des réunions où alterneraient des lectures et commentaires d'évangile, des cantiques, des prières qui les achemineraient vers la plénitude de la foi et de la pratique chrétienne. Mais baptisés qu'ils sont et donc obligés de venir à la messe dominicale, on ne peut envisager cette solution.

Si je relève spécialement ce problème particulier qui vint à plusieurs reprises dans la discussion, mais qui n'était l'objet d'aucun rapport ou communication, c'est que l'une des constatations qui s'est imposée aux congressistes est la conscience très vive que les prêtres réunis à Besançon avaient du problème de la déchristianisation. C'est pour eux une angoisse, d'autant qu'ils se sentent responsables, entre eux, et conjointement avec leurs fidèles de la perte du sens religieux. Rarement je n'avais senti, comme à Besançon, ce que c'est qu'appartenir à l'Eglise, c'est-à-dire à un corps immense, au corps mystique du Christ où le souci de l'un est aussi le souci de tous. C'est de la paroisse que nous parlions et c'était pour chacun un clocher et quelques centaines d'ouvriers ou de paysans, mais c'était aussi l'Eglise tout entière. Les grands courants philosophiques, les complexes nationaux ou sentimentaux qui mènent le monde étaient présents, et plus encore présente à tous les esprits et dans tous les cœurs la parole de Jésus : « vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde... Allez évangéliser toutes les nations ».

Peut-être parfois, souvent même, les interventions qui suivirent les rapports montreront-elles que trop de prêtres croient encore tout sauver avec des « recettes ». Ce serait si facile d'appliquer un système tout fait!... Mais plutôt que de relever une maladresse, j'aime mieux dire les soucis apostoliques qui les animent et dont l'expression était émouvante. Aussi bien, si l'on cherche une recette, celle-ci fut-elle donnée par un laïc. Joseph Folliet souligna fortement que la charité est le ciment de la paroisse parce qu'il est le ciment de l'Eglise. Il n'y a de charité que dans l'amour. Il n'y a de paroisse que dans la charité.

fr. François Louvel, O. P.

A travers les revues

Missions.

A l'ignorance où nous étions, pendant l'occupation, de tout qui se passait hors de nos frontières, a succédé depuis entôt deux ans, sinon une information détaillée, du. moins large souci d'information sur tous les événements catholiques du monde. Une presse et des collections missiologiques nt nées. Parmi ces dernières, citons simplement la collection *sphère et la croix* (Ed. du Seuil) et la collection, à paraître Cerf : *Questions missionnaires*. Quant aux revues dont ous avons déjà parlé (en particulier la revue illustrée MISONNAIRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS) s'ajoute aujourd'hui YTHMES DU MONDE (en sous-titre : *Perspectives missionnaires*). Avec sa double préoccupation religieuse et culturelle (cette ublication) répond aux besoins entièrement neufs d'un temps ui s'inaugure à l'échelle du monde. » Les collaborations qu'elle est déjà acquises, les sujets qu'elle se promet d'étudier, lui éservent un large avenir. Elle vient à son heure. Dans le n° 1, gnalons spécialement l'article du P. Van Straelen sur *l'avenir de l'Eglise en Extrême-Orient*. L'auteur,

> tout en reconnaissant avec respect les sacrifices et les efforts plus qu'héroïques des éminents et saints missionnaires du temps passé, pour lesquels on ne peut avoir que la plus haute estime (pense que) leurs succès relativement très pauvres, doivent être imputés, pour une grande part, au fait qu'au lieu de planter une petite semence chrétienne dans un sol non chrétien, on a transplanté une église adulte qui avait atteint sa pleine croissance. Il est plus naturel qu'elle n'ait pas produit beaucoup de fruits. C'est pourquoi le clergé indigène tend à un retour vers la sublime simplicité des premiers siècles du christianisme [...]. Cette semence chrétienne croîtra sous la mouvance de l'Esprit Saint, modelée dans sa forme orientale par la hiérarchie extrême-orientale, et elle pous-

baptisés. Ils ne sont pas toujours imperméables à une influence religieuse, et il semble au témoignage de beaucoup de pasteurs qu'il serait possible de voir grandir cette influence si on les pouvait considérer non comme des chrétiens mais comme des catéchumènes. Il serait alors possible d'organiser pour eux des réunions où alterneraient des lectures et commentaires d'évangile, des cantiques, des prières qui les achemineraient vers la plénitude de la foi et de la pratique chrétienne. Mais baptisés qu'ils sont et donc obligés de venir à la messe dominicale, on ne peut envisager cette solution.

Si je relève spécialement ce problème particulier qui vint à plusieurs reprises dans la discussion, mais qui n'était l'objet d'aucun rapport ou communication, c'est que l'une des constatations qui s'est imposée aux congressistes est la conscience très vive que les prêtres réunis à Besançon avaient du problème de la déchristianisation. C'est pour eux une angoisse, d'autant qu'ils se sentent responsables, entre eux, et conjointement avec leurs fidèles de la perte du sens religieux. Rarement je n'avais senti, comme à Besançon, ce que c'est qu'appartenir à l'Eglise, c'est-à-dire à un corps immense, au corps mystique du Christ où le souci de l'un est aussi le souci de tous. C'est de la paroisse que nous parlions et c'était pour chacun un clocher et quelques centaines d'ouvriers ou de paysans, mais c'était aussi l'Eglise tout entière. Les grands courants philosophiques, les complexes nationaux ou sentimentaux qui mènent le monde étaient présents, et plus encore présente à tous les esprits et dans tous les cœurs la parole de Jésus : « vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde... Allez évangéliser toutes les nations ».

Peut-être parfois, souvent même, les interventions qui suivirent les rapports montreront-elles que trop de prêtres croient encore tout sauver avec des « recettes ». Ce serait si facile d'appliquer un système tout fait!... Mais plutôt que de relever une maladresse, j'aime mieux dire les soucis apostoliques qui les animent et dont l'expression était émouvante. Aussi bien, si l'on cherche une recette, celle-ci fut-elle donnée par un laïc. Joseph Folliet souligna fortement que la charité est le ciment de la paroisse parce qu'il est le ciment de l'Eglise. Il n'y a de charité que dans l'amour. Il n'y a de paroisse que dans la charité.

fr. François Louvel, O. P.

A travers les revues

Missions.

A l'ignorance où nous étions, pendant l'occupation, de tout qui se passait hors de nos frontières, a succédé depuis ntôt deux ans, sinon une information détaillée, du. moins large souci d'information sur tous les événements catholues du monde. Une presse et des collections missiologiques nt nées. Parmi ces dernières, citons simplement la collection *sphère et la croix* (Ed. du Seuil) et la collection, à paraître Cerf : *Questions missionnaires*. Quant aux revues dont us avons déjà parlé (en particulier la revue illustrée MISONNAIRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS) s'ajoute aujourd'hui THMES DU MONDE (en sous-titre : *Perspectives missionnaires*). Avec sa double préoccupation religieuse et culturelle (cette blication) répond aux besoins entièrement neufs d'un temps i s'inaugure à l'échelle du monde. » Les collaborations qu'elle st déjà acquises, les sujets qu'elle se promet d'étudier, lui servent un large avenir. Elle vient à son heure. Dans le n° 1, gnalons spécialement l'article du P. Van Straelen sur *l'avenir de l'Eglise en Extrême-Orient*. L'auteur,

> tout en reconnaissant avec respect les sacrifices et les efforts plus qu'héroïques des éminents et saints missionnaires du temps passé, pour lesquels on ne peut avoir que la plus haute estime (pense que) leurs succès relativement très pauvres, doivent être imputés, pour une grande part, au fait qu'au lieu de planter une petite semence chrétienne dans un sol non chrétien, on a transplanté une église adulte qui avait atteint sa pleine croissance. Il est plus naturel qu'elle n'ait pas produit beaucoup de fruits. C'est pourquoi le clergé indigène tend à un retour vers la sublime simplicité des premiers siècles du christianisme [...]. Cette semence chrétienne croîtra sous la mouvance de l'Esprit Saint, modelée dans sa forme orientale par la hiérarchie extrême-orientale, et elle pous-

sera en un sens totalement différent de celui de l'Égli
d'Occident.

En quel sens l'Église (grosse de ce nouvel apport cu
turel) se développera-t-elle? Ce n'est pas à l'Europée
de le prévoir. On peut seulement dire que, sans rien reni
de l'enseignement essentiel de l'Église, seule dépositai
de la Foi, une nouvelle tradition se formera, une no
velle discipline ecclésiastique grandira, la science thé
logique prendra des chemins totalement différents.

... Dans quelques années, peut être, « le nouveau vê
ment chinois ou japonais (de l'Église catholique » l
ira si bien que notre seul étonnement sera de nous d
mander pourquoi il lui a fallu si longtemps pour rejet
tout son appareil occidental si désagréable aux Orientau

Comme le « prophétisait » Don Sarmiento, au moment d
la fondation de la Propagande, les prêtres japonais pourro
dire : « Maintenant ce n'est plus sur une tradition apport
chez nous par des étrangers que nous croyons. Nous croyo
parce que notre peuple est capable de participer au ministè
de la Rédemption et parce que dans notre patrie nous po
sédons la Sainte Loi du Christ comme notre bien propre

Des textes également intéressants seraient à glaner da
ce premier numéro. Par contre, nous ne souscrivons pas tot
lement aux articles de H. Niel et du P. Clémence.

H. Niel croit découvrir aujourd'hui des *voies nouvell*
de l'Action missionnaire; les anciennes voies étant caractérisé
par le colonialisme sous l'influence duquel les missions pr
gressaient, ou bien par ces perspectives religieuses da
lesquelles elles travaillaient : désir du martyre, passion d'au
cher les âmes au feu de l'enfer, etc... : « Comme par le pas
le missionnaire veut assurer le salut des masses païennes. To
tefois, s'il part en mission, c'est moins pour arracher l
âmes au feu de l'enfer que pour les révéler totalement
elles-mêmes en leur révélant le Christ ». Révéler les âmes
elles-mêmes, est-ce bien vraiment le but que se proposent l
missionnaires? On reste un peu étonné que dans cet artic
sur la mission il ne soit pas fait mention de la prédicati
de la foi. S'il y a mission, c'est-à-dire envoi, c'est pour anno
cer le message de l'Envoyeur, la Parole de Dieu. L'acti
missionnaire fondamentale demeure une prédication de la fo
N'y a-t-il pas quelque risque à tant souligner les nouvell
conditions dans lesquelles il y a lieu d'annoncer le messa
que l'on perde de vue ce qu'il est en lui-même?

L'article du P. Clémence — *Rythme et rythmes du monde* — qui est présenté comme une sorte d'éditorial de la revue est fort séduisant. Cependant, nous n'y souscrivons qu'à moitié. Nous ne croyons pas que le monde monte infailliblement « vers la qualité ». Nous ne croyons pas qu'il s'accroisse « comme un vivant », qu'il soit nécessairement « en expansion spirituelle ». La lutte entre Satan et le Christ sur le champ du monde et en chacun de nous est une lutte réelle. Ce n'est pas une apparence de lutte, ce qui serait une comédie. Jusqu'à la Parousie, s'il est vrai que jamais un des adversaires ne sera totalement éliminé, il est vrai aussi que jamais ne cessera la lutte. Celle-ci est alors soumise à des alternatives imprévisibles de haut et de bas pour chacun d'eux. On a vu l'Eglise perdre en peu d'années ce que l'Islam par exemple, ou la Réforme lui enleva. On a vu des périodes de tiédeur et d'appesantissement. On a vu aussi de magnifiques renouveaux en expansion missionnaire et en dynamisme chrétien. Bien que l'Eglise possède déjà les arrhes de la victoire définitive, elle est en ce siècle encore soumise à la lutte, et sa position à chaque génération dépend de sa résistance active à celui qui détient l'empire des ténèbres et de la mort et « auquel le monde entier est soumis » (I Jn., 5, 19).

Rattachons à cette rubrique missionnaire les échos que l'on peut glaner sur les missions ou sur les diocèses des pays étrangers, dans l'ÉCHO DE BÉTHARRAM (Mars-Av. 46) sur les souffrances de nombreux missionnaires en Chine et l'espoir des missions dans les régions des Lahous, de Teng-Yueh, de Tali-fou — dans THE NEW REVIEW (March 46) de Calcutta qui contient une étude sur les Indiens de Trinidad et leur ethnographie religieuse, et une biographie de Brahmachari Aninananda, converti, grande figure catholique de l'Inde, « un nouveau Poverello adapté à l'Inde » — dans LA VIE CATH. ILLUSTRÉE (28 Av. 46) sur le catholicisme en Australie — dans CHRISTUS (Janv. 46) de Mexico qui publie deux lettres collectives des évêques du Mexique et de Guatémala.

Foi et sacrements de la foi.

Beaucoup de congrégations de religieuses se préoccupent aujourd'hui de faire acquérir à leurs sujets des diplômes d'enseignement, ou de croix-rouge ou d'art ménager. Peu

d'entre elles se sont encore préoccupées de leur donner un enseignement de la foi — voire même de leur faire obtenir des diplômes de théologie — qui corresponde à leur nouvelle culture humaine. On lira avec intérêt à ce sujet la présentation que fait la REVUE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES (Janv.-Mars 46) d'une *Ecole normale pour religieuses* à Bruges. Cette école fondée en 1860 et destinée aux enseignantes groupe chaque année 200 religieuses appartenant à 60 congrégations différentes. Mgr Lamiroy l'appelle le « Séminaire féminin » de son diocèse. Elle donne à la fois l'enseignement religieux et celui de la pédagogie. Une telle formule ne pourra-t-elle donner à l'avenir, aux communautés qui les cherchent, des professeurs d'enseignement religieux recrutés en leur sein et qui suppléent pour une part au manque de prêtres?

L'enseignement de la foi, à toutes les catégories de fidèles, est d'autant plus urgent, remarque S. E. le card. Liénard (Réponse aux vœux de son clergé, dans DOC. CATH., 28 Av. 46), que l'ambiance matérialiste la compromet davantage. « Ne nous laissons pas tellement absorber par la question matérielle que nous perdions de vue notre tâche spirituelle. Nous sommes en face d'un courant de matérialisme extrêmement violent... »

Et c'est bien de l'enseignement de la foi qu'il s'agit. Pas de l'apologétique. Celle-ci, remarque en effet H.-I. Marrou (PAROISSE UNIVERSITAIRE, Mars 46) « nous force à nous placer sur le terrain de l'adversaire, et ainsi elle place les études bibliques ou écclésiastiques dans une atmosphère profane qui les dénature. Un séjour prolongé sur le terrain infecté de l'apologétique est très dangereux pour la foi. Soyons donc chrétiens, authentiquement chrétiens (ce sera la plus efficace apologétique) sur le plan intellectuel d'abord. »

Une grande part du peuple chrétien est aujourd'hui conviée à ces études. Comme le remarque un article de la NOUVELLE REVUE PÉDAGOGIQUE (1er Mars 46),

> Un des phénomènes les plus frappants du christianisme contemporain est l'intégration progressive des laïcs dans la vie ecclésiastique. Avec l'action catholique sur le plan de l'apostolat, avec le mouvement liturgique sur le plan du culte, avec les instituts supérieurs de sciences religieuses et les théologiens en veston sur le plan de la doctrine, nous assistons à une participation de plus en plus active de fidèles à la vie de l'Eglise.

Et l'auteur s'en prend à envisager les inconvénients de la liturgie en langue latine. Sans engager notre position sur un terrain aussi discuté, nous croyons cependant loyal d'écouter ce réquisitoire. Au dire de l'auteur, le latin empêche les masses

> de prendre goût à la grande prière catholique, supprimant ainsi une précieuse et indispensable initiation à la prière personnelle, interdisant pratiquement, à cause des difficultés linguistiques qu'il faut surmonter, toute participation intelligente des masses au culte communautaire. Je demande instamment qu'on ne se scandalise pas de vouloir moderniser à tout prix ni de mépriser les traditions. Mais si nous voulons sérieusement rendre au Christ les masses contemporaines, il faut procéder, en même temps qu'à d'importantes transformations économiques et sociales, à des adaptations qui permettent aux hommes de culture populaire de prier en comprenant, dans leur expression même, sans aucun truchement, les prières qui sont dites dans le culte officiel.

Cela nous amène à parler de nos gestes sacramentels qui, si souvent, ont perdu leur caractère religieux de « signes ». « Est-il téméraire d'avancer que certains comportements à l'autel ont suffisamment d'efficacité néfaste pour massacrer dans les âmes d'enfants les vocations en germe? » (PRÊTRE ET APOTRE, 15 Av. 46). Et J. Hauser dénonce (CAHIERS DU CERCLE S. JEHANNE, Av. 46) le formalisme des cérémonies de confirmation qui ont lieu chaque mois à Paris pour les adultes récemment baptisés. La messe basse par laquelle on commence est occupée par des cantiques. Puis on demande à n'importe quel assistant de servir de parrain à tous les hommes. « Je vous le demande, ne vaudrait-il pas mieux supprimer ce geste dénué de signification? » A moins qu'on ne lui rende toute sa portée et son sens.

Communautés.

Dans LA VIE FRANCISCAINE (Avril 46), le P. J.-F. Motte croit découvrir la pierre de touche du tiers-ordre contemporain en écrivant :

> Le zélateur doit constituer, avec les tertiaires isolés de son quartier, une véritable famille, une communauté de quartier. Ou nous réussirons à créer ces communautés et alors tous les espoirs dont sont gonflés les documents pontificaux consacrés au tiers-ordre seront comblés, ou

nous échouerons et, dans ce cas, nous continuerons à faire du bien à quelques âmes, mais nous ne referons pas le monde sur des bases nouvelles comme l'Eglise tant de fois nous l'a demandé. Une fraternité qui ne suscite pas quelques communautés de quartier, une fraternité qui ne fermente pas en ces communautés n'a pas vraiment l'esprit de saint François.

La même exigence ressort de l'article de F. La Bonnardière dans TRAVAUX DE L'ACTION POPULAIRE, fasc. 5. La B. rapporte l'expérience communautaire, en Allemagne, d'un groupe composite de séminaristes et de religieux, déportés du S. T. O. Réunis dans la même chambrée tout à fait à contre-cœur, voici que ce qu'ils pensaient devoir les couper irrémédiablement de la masse a été au contraire la raison de leur influence. « Le camp a été transformé par votre passage », leur écrivit-on.

Mais l'auteur ne cache pas les efforts qui furent nécessaires pour faire passer la chambrée à l'état de communauté, malgré les divergences de tempéraments et de vocations. L'unité de la communauté fut obtenue peu à peu « par la pression conjuguée de l'Evangile que l'on voulut vivre et de l'apostolat qui réunit les volontés dans un commun effort ». Pour s'empêcher de se replier égoïstement sur elle-même, ajoutons que la communauté se força à inviter chaque jour un camarade à sa table, ce qui fut possible par la mise en commun des colis et de tout ce qu'elle possédait. La communauté apparut à tous comme une exigence de vie chrétienne et d'apostolat.

Enfin, c'est à une cérémonie également communautaire que nous convient les organisateurs du GRAND RETOUR le Samedi 29 Juin au soir, au stade de Colombes, à 21 heures.

C'est le diocèse de Paris — l'église de Paris, comme on disait autrefois — qui se réunira. Et c'est par paroisses que les fidèles, venus des différents points de Paris et de la banlieue, se regrouperont dans le stade autour de la statue de leur saint protecteur... Trop délaissées aujourd'hui, nos paroisses, au cours de ces cérémonies, doivent reprendre conscience de leur importance, de leur grandeur, et des liens qui les unissent entre elles à l'intérieur du diocèse.

A.-M. H.

Les livres

NIEL-ROPS, *Jésus en son temps*. Coll. *Les grandes études historiques*, Lib. A. Fayard; 640 pp.; broché 160 fr., relié 260 fr.; d. originale ornée, 2 vol. 410 et 400 pp., 2 couleurs, 2.500 fr.; Ed. Suisse, La Palatine, Genève.

Si les clercs n'étaient vertueux, ce livre serait à rendre oux beaucoup d'entre eux, blanchis sous le harnais des des historiques et théologiques. Qu'avons-nous de plus com-t, de plus scientifique, et en même temps de plus adapté grand public chrétien que ce livre écrit par un laïc? Il est i que D. R. est professeur d'histoire et qu'il était déjà tout paré au travail qu'il a entrepris depuis plusieurs années. rès son *Histoire sainte* ce nouveau volume nous fait bien rurer de ceux qui doivent suivre et nous rend impatients posséder un jour toute cette *somme* de D. R. : l'histoire de glise depuis la vocation d'Abraham jusqu'à nos jours.

e qu'il y a de neuf et de remarquable dans cette vie de us, comme déjà dans l'histoire sainte, c'est le cadre d'his-re profane (politique, sociale, institutionnelle) que l'auteur, iment spécialiste en la matière, nous retrace pour situer les sormes et les faits du Nouveau Testament. Ainsi présentés personnages reprennent vie d'une façon étonnante, telle-nt que pour certains nous avons l'impression de ne les ir jamais bien connus.

Mais ce serait mal connaître son sujet que de se limiter x seules ressources de l'histoire. D. R. ne l'ignore pas et ici se montre aussi théologien. Seule l'Eglise, épouse du Christ animée de son Esprit, peut parler comme il convient de son oux. Si l'on veut approcher tant soit peu du mystère de Notre iveur, il faut se mettre aux écoutes, non pas seulement de stoire qui ne nous livre que l'extérieur, mais de toute la intérieure de l'Eglise : écouter les prophètes qui ont noncé le Messie, vivre avec le peuple qui l'attendait dans agoisse et l'impatience, et surtout, communier avec ce nou-u peuple, immense, qui depuis 2.000 ans vit de sa propre . D. R. a ausculté attentivement cette Tradition. La liturgie, prières séculaires de l'Epouse du Christ, les faits des stiques, la pensée et les interprétations des théologiens, des

peintres et sculpteurs chrétiens, des musiciens, etc., lui servent autant que l'histoire pour éclairer son « Jésus » dont il veut donner une compréhension vraiment ecclésiale.

S'il y avait quelque critique à faire, ce serait peut-être ici de n'avoir pas toujours su « choisir ». Toutes ces sources n'ont pas la même valeur. Et certes, D. R. en avertit souvent le lecteur, mais suffit-il d'avertir? On est parfois un peu déconcerté de l'usage abondant des apocryphes. Certes leur témoignage n'est pas sans une certaine valeur historique, d'ailleurs difficile à préciser en chaque cas, mais si minime que l'abondance de leurs présentations finit par nuire aux témoignages plus autorisés de l'Ecriture, de la liturgie, des Pères de l'Eglise, etc. Mais ceci est une vétille. Cela oblige seulement le lecteur à être attentif à tout ce qu'il lit dans ce très beau livre. Peut-être pourrait-on aussi relever quelques expressions peu heureuses, par ex. lorsqu'il est dit que Jésus se prêtait à toutes les exigences de la foule sans montrer de mauvaise humeur, qu'il se retirait pour reprendre force en Dieu, etc... Si tout cela peut être dit, on eût aimé quelquefois savoir en quel sens. Mais la longueur de cette seconde critique dépasse encore la mesure de sa valeur.

L'ouvrage se termine par des renseignements annexes sur *Jésus et la critique*, sur *la face mystérieuse de Turin*, où l'auteur se défend de prendre position, enfin sur un tableau chronologique et des indications bibliographiques. Un index des questions disputées, deux cartes (de la Palestine, et de Jérusalem à l'époque de Jésus) aident le travail du lecteur.

Abbé Courtois, P. S. S., *Nos frères les premiers chrétiens*. Enquête sur l'apostolat du premier siècle. Ed. ouv., Paris 1945; 108 pp.

Ce livre, destiné aux militants jocistes, retrace de façon très vivante la vie des premiers chrétiens. Ayant situé le cadre de civilisation dans lequel le christianisme va s'instaurer, l'abbé C. nous décrit la vie des premiers « militants » chrétiens, les voyages et la générosité de ce premier « ménage jociste » — avant la lettre — de Priscille et d'Aquila, compagnons de saint Paul, les premières communautés, les premiers cercles d'études, la vie religieuse et cultuelle de l'Eglise, les attaques auxquelles les chrétiens sont en butte, etc. Peut-être trouvera-t-on excessive l'application de nos catégories modernes à un siècle qui en était encore loin. Elles ont tout de même l'avantage de rendre le récit vivant et suggestif et de nous rendre plus proche l'exemple de nos premiers frères.

A.-M. H.

G. Thils, *Nature et spiritualité du clergé diocésain*, Bruges, Desclée de Brouwer et Cie, 1946; 415 pp.

Le livre que nous présentons, venant après l'ouvrage de M. E. Masure (*De l'éminente dignité du sacerdoce diocésain*,

8) et celui, récent, de M. G. Lemaître (*Notre sacerdoce*, 5), montre le souci qu'a le clergé diocésain de dégager la t qui lui échoit de l'évangélisation du monde, comme aussi faire le bilan des ressources spirituelles sur lesquelles il it tabler dans l'accomplissement d'une tâche qui s'avère que jour plus difficile. Un tel but mène à étudier de près structure hiérarchique de l'Eglise, à ranimer très heureuent l'estime où il faut tenir l'épiscopat et la charge pastoe, à reconnaître enfin les biens essentiels qui relient le tre à la communauté chrétienne.

Comme ses prédécesseurs, M. G. T. tente de grouper dans e vue d'ensemble les traits caractéristiques du clergé diocén et de décrire la spiritualité qui lui est propre. Notre eur partage son livre en quatre parties : une première ueille ce que nous disent les textes révélés des activités ostoliques et de l'esprit dont l'apôtre est animé; une ixième commente les textes du pontifical romain relatifs x ordinations; relevons au passage d'excellentes pages jusant le célibat ecclésiastique. Vient ensuite une étude théoique ayant pour sujet les fonctions dévolues au prêtre, les dements de l'action apostolique, la communauté sacerdotale, In l'élément contemplatif qui est l'âme de tout apostolat. division tripartite — gouvernement, magistère, ministère — vaut; son avantage est d'être, sinon très organique, à tout moins classique et de tout repos; on amorce (p. 155) une ologie du magistère, si souvent traité en parent pauvre.

La quatrième partie du volume, la plus neuve peut-être, a mérite d'inviter le prêtre, dans la logique de ses fonctions erdotales, à une vie qui n'est ni vie active, ni vie contemplae, mais vie apostolique, c'est-à-dire composée de l'une et de utre. C'est bien à l'évêque et, toutes proportions gardées, prêtre, que revient en propre de mener cette vie parfaite bien équilibrée, où l'action procède de la contemplation, nme le fruit de l'arbre qui le nourrit. Ne disons donc pas prêtre diocésain qu'il doit ressembler un peu aux contemtifs, mais qu'il lui faut être véritablement apostolique au s plénier du mot.

Pour caractériser la vie mixte, M. G. T. préfère à la formule minicaine : *contemplari et contemplata aliis tradere* la devise , selon Jérôme Nadal, distingue au mieux saint Ignace : *in one contemplativus;* cette dernière assurément a l'avantage ne moindre précision; on nous excusera cependant de préer la première sentence; car si la vie dite mixte garde une taine unité, ce n'est pas seulement que la contemplation t présente au sein de l'action mais qu'il y a continuité de contemplation à cette action très particulière qu'est l'enseement ou la prédication. Si le prêtre diocésain ressent l'exice d'une vie apostolique, c'est moins, nous semble-t-il, nme dispensateur des sacrements qu'en qualité de prédicar de la parole de Dieu, l'un de ses rôles principaux et, en sens, le premier. Peut-être notre auteur craint-il qu'on ende le mot contemplation d'un jeu abstrait de l'esprit, squ'il parle plus volontiers de vie théologale; mais cela

revient un peu au même, s'il est vrai que la vie théologal est le principe de toute expérience de Dieu.

Qu'on nous permette une dernière réserve. La charité pas torale nous est présentée, à combien juste titre, comme l vertu prédominante du prêtre diocésain. Voit-on assez qu'ell est la perfection même et, bien qu'elle se nourrisse de s propre activité, ne peut être rangée parmi les moyens de per fection. Ne disons pas de l'évêque qu'il est en possession d moyens de perfection supérieurs à ceux des religieux. Etan pour tous ses diocésains agent de perfection, il est, en droit parfait. S'obligeant à « ce qui est de perfection », il s'engag non aux moyens de perfection, mais à une charité fraternell qui est « de perfection », c'est-à-dire dépasse les exigence des seuls préceptes et relève des bons conseils du Seigneur La charité pastorale est le fait d'une vie spirituelle surabon dante; qui la pratique n'appartient plus à la *schola caritatis*

Nous pourrions accrocher bien d'autres commentaires au livre suggestif de M. G. Thils. Nous ne prétendons pas même l'avoir résumé! Qu'il suffise de le recommander comme étant parmi les ouvrages consacrés à la spiritualité sacerdotale, le plus riche et le plus précis. Souhaitons que beaucoup d'autres livres viennent le compléter aidant toujours mieux les prêtres à se montrer fiers des pouvoirs qu'ils détiennent et forts des grâces qui leur sont offertes.

J.-A. Robilliard.

Les études du prêtre d'aujourd'hui. Introduction à l'étude des Sciences ecclésiastiques. Union Apostolique, 18, rue de Varenne, Paris. In-8°, 485 p.

« Dans le ministère de nos prêtres, de plus en plus accablés l'étude est tout naturellement de plus en plus menacée... Mais malgré les difficultés qu'elle rencontre, elle s'impose au prêtre tout autant, sinon davantage qu'autrefois. » Ces paroles du Cardinal Suhard, dans la préface de l'ouvrage que nous présentons aux lecteurs de *La Vie Spirituelle*, rappellent très opportunément aux prêtres d'aujourd'hui un grave devoir. C'est pour les aider à le bien remplir que M. Simon Delacroix, Directeur national de l'Union apostolique, a conçu et réalisé avec le concours de trente collaborateurs, cette volumineuse introduction à l'Etude des Sciences ecclésiastiques.

Après quelques considérations préliminaires sur la nécessité des études pour le prêtre, l'ouvrage divisé en deux parties : Doctrine, Pastorale, expose un programme d'étude des diverses sciences qu'exigent, d'une part, la formation et la culture personnelle du prêtre; d'autre part, son apostolat sous les différentes formes qu'il revêt aujourd'hui.

Le caractère même de cette encyclopédie méthodologique ne permet pas d'en donner un résumé. C'est une œuvre en collaboration; c'est ce qui fait sa force, mais aussi sa faiblesse. Chaque auteur montre, en quelques pages, l'intérêt, la mé-

ode propre de l'étude qu'il propose et il termine par de écieuses indications bibliographiques et pratiques. De quel-es-uns de ces chapitres, la haute valeur mérite d'être sou-née. Le plus neuf et le plus original nous paraît être celui R. P. Deman qui présente le thomisme comme cadre de nsée. C'est une vigoureuse synthèse des principes théolo-ques concernant Dieu et son œuvre, l'homme et sa destinée, Christ-Sauveur, synthèse capable de donner au prêtre une lligence théologique de toute chose et d'assurer ainsi nité de sa vie intellectuelle. C'est là un incomparable bien-t, car on attend du prêtre qu'il porte sur les événements les personnes des jugements inspirés par une conception rétienne de l'homme et du monde.

L'étude de l'histoire de l'Eglise est présentée par le P. Fé- d'une manière vivante et profonde, contribuant à former ez le prêtre ce jugement théologique dont nous parlions. ns la partie pastorale, les deux chapitres consacrés à la dagogie révèlent un auteur très averti de ce problème et nement novateur en ce domaine où le clergé a beaucoup pprendre. Signalons aussi du R. P. Carré une esquisse des ncipes d'une spiritualité conjugale dont on appréciera la ofondeur doctrinale et le caractère pratique.

Cependant, tous les chapitres de cet ouvrage n'ont pas la me valeur. Le principal inconvénient d'une œuvre comme le-ci, due à de multiples auteurs, c'est le manque d'homo-néité. On n'a pas su éviter les redites et les divergences n chapitre à l'autre.

Mais nous ne voudrions pas par ces réserves déprécier un vrage de grande valeur dans l'ensemble et qui est appelé rendre de précieux services au clergé. Il permettra aux tres selon le vœu du Cardinal Suhard « l'acquisition d'un oir théologique solide, personnel, sans cesse rafraîchi aux irces et conduisant à l'élaboration d'une vraie « sagesse » entée vers l'apostolat ».

F.

HOORNAERT, *Les expériences mystiques d'Adolphe Retté* (Des-clée de Brouwer).

Ce n'est pas seulement le converti de 1906, l'auteur de « *Du ble à Dieu* » et des « *Oraisons du Silence* » qui nous est peint dans ce livre; c'est toute la vie de Retté — avec une mplaisance peut-être exagérée pour la « première vie » : le du poète symboliste, de l'esthète exalté du « Tout pour rt! », du journaliste gouailleur et athée, de l'esprit brillant is nerveux, instable qui se passionna successivement pour ttes les fausses morales et les idéals frelatés d'une fin-de-cle entièrement déboussolée. Désabusé de la religion de la auté, il s'éprend de Nietzsche, de la morale des Forts « créa-rs de la grande race future » qu'il oppose aux saints du ristianisme, aux « gens du Crucifix, ce hideux symbole d'un u maladif, saignant sur un gibet pour exprimer la révolte

absurde des mal-venus, des lépreux, des pauvres d'esprit... Puis c'est le rêve socialiste qui le séduit, puis l'anarchisme libertaire, dont il devient un militant. Un jour, lassé de cette brûlante et stérile vie parisienne, il quitte « la capitale des agités », se réfugie à la campagne, et là, pendant dix ans, il s'abandonne au paganisme panthéiste, et ne chante plus que l'hymne à l'Ame universelle de la nature.

Au milieu de cette ronde épuisante d'emballements et de dégoûts, coupée de chutes dans les turpitudes de la chair, Retté garde pourtant une paire d'ailes : sa sincérité d'abord, et puis un besoin, une nostalgie d'absolu qui excuse ses aberrations. Il sent le vide de toutes ses expériences, il poursuit autre chose d'inconnu. Ses *XIII Idylles diaboliques* apparaissent déjà comme un livre de profonde inquiétude religieuse. Son Satanisme est une mystique à l'envers, sa rage contre « les rêvasseries incohérentes du Galiléen » marque peut-être déjà une résistance par le blasphème à l'attirance du Christianisme. « Cet homme blasphème trop pour ne pas se convertir », disait un jour un de ses amis clairvoyants.

Et la conversion vint, en effet, suivie de bien des rechutes, suspecte à beaucoup de croyants pendant longtemps, mais loyale, tenace contre les déceptions, les incompréhensions, les tentations de la chair ou de l'esprit — vrai miracle de la grâce suivant la formule banale mais toujours vraie! Et désormais, c'est un Retté mal connu et méconnu que nous révèle le livre de M. Hoornaert, et qui obligera beaucoup d'entre nous à reviser leur jugement sur ce personnage déconcertant « une épluchure ramassée par le Bon Dieu dans une poubelle » comme il disait de lui-même! Après divers essais de vie religieuse qui n'aboutirent qu'à des échecs, Retté comprit qu'il devait s'en tenir à une vocation réparatrice. « Tu as beaucoup à réparer. Ayant été celui par qui « le scandale arrive », tu dois lutter, souffrir, saigner, en témoignage du miracle que Dieu a daigné opérer en toi. » La maladie, la pauvreté, des épreuves spirituelles, enfin des souffrances physiques sans rémission, furent autant de purifications, vaillamment subies ou recherchées, qui aidèrent cette âme, décapée de ses vices et surtout de son orgueil, à une ascension continue, jusqu'à la mort en 1930.

Où le mèneraient au juste, sur le plan mystique, ces ascensions? M. Hoornaert essaye d'en juger, avec toute la prudence et la réserve nécessaire, s'agissant d'un poète et d'un écrivain enclin à se laisser prendre à la griserie des mots ou des images. Il s'est servi pour cet examen délicat, des notes d'un journal intime, encore inédit, et de l'exemplaire des œuvres de sainte Thérèse que Retté avait abondamment souligné, annoté, commenté d'après ses expériences personnelles. Il semble, à la lumière de ces deux documents que Retté ait connu des grâces proprement mystiques — en particulier un profond silence intérieur, une véritable solitude avec Dieu et parfois le sentiment aigu de la Présence divine en son âme, ce que saint Bernard appelait « les visites du Verbe ». Quoi

u'il en soit de ces faveurs divines, ce qui frappe dans la vie pirituelle du converti, ce n'est pas tant, comme dit son biographe « les grâces particulières, et après tout accidentelles, ue l'unification graduelle de cette vie autour d'un pôle d'attraction, provoquant une *constante d'ascension* en détachement e soi et en union à Dieu ». Ainsi, le témoignage de Retté ajoute à celui des brillants convertis qui, pendant les cinquante dernières années, ramenèrent la pensée française à ses uthentiques sources spirituelles, et renouvelèrent le prestige oscurci du Catholicisme. Après la longue nuit du Positivisme du Scientisme, après les fausses lumières des religions de emplacement, la doctrine du Christ et de l'Eglise parut à des prits d'élite la vraie lumière qui éclaire les hommes jetés ans ce monde de ténèbres. Puisse-t-il en être de même aurd'hui pour nos frères incroyants, obsédés par le tragique e la condition humaine, et tentés d'échapper à l'angoisse par s tristes philosophies de l'absurde ou par les feintes sérétés, la mortelle bravade d'un « désespoir lucide ».

Paul Renaudin.

P. Rambaud, O. P., Lauréat de l'Académie Française, *Mère Véronique Pollien*. Lyon, Paris, Ed. Vitte; 420 pages.

Cette longue biographie est intéressante à plusieurs points e vue. Elle nous révèle la vie d'une femme d'envergure qui t fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Croix de havanod et d'une remarquable missionnaire. L'ouvrage est tachant et très bienfaisant par l'exemple de foi qu'il nous onne. Les détails historiques sur les Indes et la vie des abitants, en font un excellent moyen d'apostolat missionaire.

anoine P. Niedergang, *L'Evangile de l'Educateur*. Strasbourg; Ed. Le Roux; 121 pages, 85 fr.

S'adresse aux maîtres et maîtresses des Ecoles chrétiennes l trouveront effectivement dans ce petit livre des consignes écises et toutes pleines d'expérience pour l'éducation de ntelligence, du cœur et de la sensibilité, le tout situé dans le ntexte de l'Evangile.

P. Doncœur, S. J., *XV^e Carnet de route. Propos de route.* A l'Orante; 131 pages.

Beaucoup de vie et beaucoup d'humour très sain, telles sont impressions qui se dégagent des phrases très humaines et s profondément chrétiennes du P. Doncœur, qui applique ses lexions aux grandes réalités de l'existence, la race, le tral, la connaissance des hommes et le rayonnement du Christ. us regrettons vraiment de ne pouvoir mieux rappeler toute richesse de ce carnet; au moins qu'il nous soit permis de recommander aux jeunes.

R. P. Devineau, O. M. I., *Le grand retour de Notre-Dame*. Paris, Aux publications techniques et artistiques; 112 pages, 40 fr.

Après avoir rapidement rappelé les prévenances de la sainte Vierge pour la France, l'auteur entreprend l'historique rapide mais combien émouvant, des voyages de Notre-Dame de Boulogne à travers notre pays.

Abbé Eugène Roupain, Chapelain de la Basilique du Sacré-Cœur, *Marie, Médiatrice de toutes grâces*. Paris; Procure générale du Clergé; 108 pages, 40 fr.

Aperçu rapide sur le sens des mots, les noms, les textes, les convenances et les modalités du privilège. L'essentiel est dit d'une façon claire.

Abbé Gentilhomme, *Tableaux du Rosaire*. Paris, Ed. P. Lethielleux; 48 pages, 20 fr.

Sous une forme moderne, l'auteur reprend les traditionnels mystères et les vivifie par l'expérience qu'il a faite en captivité. Sa prière et sa méditation sont un véritable témoignage sur l'efficacité du Rosaire.

Jacques Christophe, *Sainte Louise de Marillac*. Paris, Bonne Presse; 158 pages, 60 fr.

Louise de Marillac est liée dans son œuvre des sœurs de charité et dans le développement de sa vie intérieure à saint Vincent de Paul. Cela nous indique en même temps l'intérêt d'une vie que nous félicitons Jacques Christophe de nous redire d'une façon si agréable.

Albert Flory, *Charles de Montalembert*. Paris, Bonne Presse; 94 pages, 24 fr.

En traits rapides et vigoureux, la physionomie de Montalembert est évoquée. A l'heure où se livre la bataille de la liberté de l'enseignement, il est bon de relire la vie de celui qui en fut le champion.

Mgr Paul Richaud, Evêque de Laval, *Le Mystère de Pontmain*. Paris, Bonne Presse; 118 pages, 33 fr.

Le but de l'auteur est de permettre aux pèlerins de Pontmain d'approfondir le mystère des apparitions. Mais ce livre intéresse tous les chrétiens, car il est à la fois l'œuvre d'un théologien et d'un évêque, c'est-à-dire d'un père qui veut faire comprendre à travers les symboles, les grandes vérités chrétiennes que la très sainte Vierge a voulu enseigner.

P. C. Dorange, O. P.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXXIV

JANVIER-JUIN 1946

■ ■

Apostolus

Pour un combat spirituel 35
Plaidoyer pour les psaumes 333
Gloire de Dieu ou gloire de l'homme 476
Les langues et l'unité de l'Eglise 621
Communautés apostoliques 798

Les Mystères de Dieu

Saint Augustin. — « Comme le cerf s'élance vers la fontaine » 641
M.-E. Boismard. — Notre glorification dans le Christ. 502
J. Brillet. — Introduction aux psaumes 358
Saint Cyrille d'Alexandrie. — De la Trinité à l'Eucharistie 777
D. Kouzmine Karavaeff. — L'unité de l'Eglise 785
. Lebreton. — La révélation du mystère de la sainte Trinité 764
. Leclercq. — L'Epiphanie, fête du sacre 6
. Parsch. — Le bréviaire dans la vie du prêtre .. 336
. Plé. — La Gloire de Dieu 479
. Rousseau. — La Gloire du Christ 491
. Vandenbroucke. — Le Dieu des psaumes 625
. Vauthier. — Le Saint-Esprit et l'unité de l'Eglise. 18
. Viard. — La charité accomplit la Loi 27
... — La prière des psaumes 366
Notre enquête sur l'office divin 375

Notre Sanctification

. Ancel. — La formation des petits séminaristes .. 544
.-C. B. — Dans le Corps Mystique 205
. Baudry. — Nos frères les malades 667
.-M. Carré. — Sainteté et vocation chrétienne .. 178
.-Th. Dehau. — Près des hommes et loin du monde. 153

P.-Th. Dehau. — Enseignements du jeûne de Jésus. 379
Th. Deman. — La charité fraternelle comme forme des vertus 391
H.-C. Desroches. — Le « portrait » de la charité .. 518
H.-M. Féret. — Pour un renouveau du sens chrétien de l'homme 163
François de Sainte-Marie. — Sainteté et séparation. 157
R. Garrigou-Lagrange. — La foi éclairée par les dons 657
G. H. — Un saint « incarné » 194
J. Leclercq. — Points de vue sur l'histoire de l'état religieux (1) 816
M.-J. Nicolas. — La vraie notion de la vie religieuse. 39
M.-D. Philippe. — La charité du Christ en croix .. 383
M.-D. Philippe. — Charité pour le monde corporel .. 682
A. Plé. — Conclusion à l'enquête 231
J.-A. Robilliard. — Spiritualité du clergé ou spiritualité sacerdotale? 186
C. Spicq. — L'apostolat du prêtre 802
N... — A propos de la formation des séminaristes (II). 59
N... — Le levain dans la pâte 537
Vers quel type de sainteté allons-nous? 147
Florilège de définitions de la sainteté proposées par nos lecteurs 318
Réponse d'une religieuse contemplative 213
Réponse d'un groupe de jeunes religieux 224

Les Hommes et les Œuvres de Dieu

Th. Camelot. — Les premières communautés chrétiennes 688
H. Cazelles. — Spiritualité de Moïse 405
R. Christoflour. — Le bienheureux Grignion au séminaire 560
P. Cras. — La Révérende Mère Camille de Soyecourt 853
J. Doyen. — Charité fraternelle des chrétiens d'Allemagne 92
M.-I. Dumeste. — La spiritualité des prophètes d'Israël : Amos (1) 834
J. M. T. — Saint Joseph 420
M. Mellet. — Saint Augustin et la charité fraternelle (III) 69
J.-M. Perrin. — Sainte Catherine de Sienne et l'amour du prochain 574
G.-A. Simon. — Le noviciat de M. de Rancé 702

Chroniques

J. Bonduelle. — Fêtes populaires et missionnaires .. 113
S. Brounts. — La littérature spirituelle néerlandaise de 1940 à 1945 722
M.-J. Congar. — L'œuvre posthume du Père Mersch. 117
M.-J. Congar. — A propos du « Journal d'un prêtre ». 439
H. F. Davis. — La méthode de confiance dans le grand séminaire anglais d'Oscott 429
H. F. Davis. — Les études dans le grand séminaire anglais d'Oscott 714
L.-M. Dewailly. — Destinées d'Israël 882
A.-M. Henry. — L'Eglise est missionnaire 592
F. Louvel. — Le Congrès de Besançon sur la paroisse. 890
S. M.-A. — Une adaptation d'ordres anciens 885
A. Plé. — « Et ils brûleront tous deux ensemble » .. 736
A. P. — La crise de la civilisation chrétienne 876
M. E. Taudière. — Esprit missionnaire 444
Un supérieur de séminaire. — Quelques réflexions de captivité sur nos séminaires 106
N... — Vers un séminaire paroissial? 585
N... — Lettre d'un ancien professeur de séminaire .. 872

A travers les Revues

L'Anneau d'Or (601, 602). — L'Année Théologique (452). — Bulletin de l'A. C. I. (602). — Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste (449, 598). — Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne (745, 897). — Cahiers du Clergé Rural (598, 743). — Cahiers de la Nouvelle Epoque (599). — Catholicité (452). — Chroniques de Minuit (737). — Christus (895). — Chroniques de la Revue des Jeunes (144). — La Croix (601). — Dieu-Vivant (143, 144, 600). — Documentation Catholique (452, 741, 896). — Documents (144, 450, 451). — Ecclesia (452, 601, 745). — L'Echo de Bétharram (895). — L'Ecole Nouvelle française (453). — Ecole et Vie (144). — Economie et Humanisme (451). — Les Eglises de Tunisie (450). — Esprit (140). — Etudes (453). — Famille et Chrétienté (602). — Feux de France (602). — Foi et Vie (451). — Irenikon (453). — Maison-Dieu (140, 598, 599). — Masses Ouvrières (448, 742, 743). — Missionnaires (142-453-893). The New Review (895). — Nouvelle Revue de Science Missionnaire (453). — Nouvelle Revue Théologique (597, 744). — L'Ouvrier de la Moisson (142). — Paroisse Universitaire (142, 896). — Periodica Ber-

nardina (452). — Prêtre et Apôtre (141, 449, 897). — Questions Liturgiques et Paroissiales (743). — Razon y Fe (602). — Réforme (598). — Revue des Communautés Religieuses (601, 602, 896). — Revue Diocésaine de Tournai (453, 743). — La Revue Ecclésiastique de Liége (144, 449). — La Revue du Moyen Age latin (453, 896). — Revue de Théologie missionnaire (598). — Revue de l'Université d'Ottawa (453). — Rivista del Clero italiano (449). — Rythmes du Monde (453, 893). — Servir (142, 741). — Sic (452). — Sous l'égide de Notre-Dame-des-Nomades (453). — Travaux de l'Action Populaire (898). — L'Union Apostolique (142, 450). — L'Union (448). — La Vie Catholique Illustrée (895). — La Vie Franciscaine (744, 897). — La Vie Intellectuelle (142, 600, 744).

Les Livres

E.-B. Allo. — Evangile et évangélistes 130
Mgr Auvity. — A mes prêtres. L'âme sacerdotale.. 607
P. Auvray et **A. Jouffrey.** — Lettres du Père Charles de Condren 460
M. André. — La merveilleuse histoire des martyrs de l'Ouganda 466
G. Bardy. — La théologie de l'Eglise de saint Clément de Rome à saint Irénée 608
G. Belorgey. — Pratique de l'oraison mentale 748
M.-V. Bernadot. — Lettres de direction 759
Saint Bernard. — Œuvres 746
P. de Boissieu. — Le Père de Foucauld 758
A. Bourgois-Macé. — L'Abbé Mary Macé 753
A. Boyer. — Pédagogie chrétienne 136
F.-M. Braun. — L'œuvre du Père Lagrange 125
G. Brillet. — Amos et Osée 129
G. Brillet. — Isaïe 752
P. Ceuppens. — Genèse I-III 751
L. Chambat. — Les missions des personnes de la sainte Trinité selon saint Thomas d'Aquin 752
Chan. Chocquel. — Saint Paul guide de notre sanctification, modèle de notre apostolat 462
J. Christophe. — Sainte Louise de Marillac 906
G. Courtois. — Mon chemin de croix 463
G. Courtois. — Jeune prêtre 463
G. Courtois. — Nos frères les premiers chrétiens .. 900
Y. Daniel. — Vivre en chrétien 138
Y. Daniel. — Témoignages sur l'Abbé Godin 757
Daniel-Rops. — Jésus en son temps 899

H.-Ch. Desroches. — Paul Claudel, poète de l'amour. 463
P. Devineau. — Le grand retour de Notre-Dame .. 906
P. Dillard. — Suprêmes témoignages 616
P. Doncœur. — Sur les routes du Christ, camps de Palestine, 1933 et 1936 755
P. Doncœur. — XV[e] carnet de route, Propos de route. 905
M. Dupouey. — Cahiers, II 469
L. Estang. — Le passage du Seigneur 614
M. Fargues. — Tests collectifs de catéchisme 754
P. Fernessole. — De la civilisation chrétienne 611
E. Fleg. — Ecoute Israël, III; l'Eternel est un 132
A. Flory. — Charles de Montalembert 906
P. François de Sainte-Marie. — Initiation à saint Jean de la Croix 747
S. Fumet. — Défense de Dieu 613
Ab. Gentilhomme. — Tableaux du Rosaire 906
R. Gérest. — Vivre Dieu 750
G. Goolen. — Le Père Gérard Guilbert 753
P. Gourbillon. — Evangile selon saint Luc 128
Mgr Grente. — La magnificence des sacrements 757
R. Hoornevaert. — Les expériences mystiques d'Adolphe Retté 903
P. Jacques de Blois. — L'oraison mentale « école du cœur 747
Jean de Jésus Marie Aravalles. — Instruction des Novices 603
C. Journet. — Exigences chrétiennes en politique .. 614
R. Kothen. — L'offrande des prémices 471
G. Langrand. — Vie sociale et religieuse en Annam.. 467
J. Leclercq. — La vie du Christ dans son Eglise .. 749
J. Leclercq. — Trente méditations sur la vie chrétienne 759
G. Lefebvre. — La rédemption par le sang de Jésus. 757
G. Lemaitre. — Notre sacerdoce 606
Ab. Levesque. — L'origine du culte du Sacré-Cœur de Jésus et son objet 759
J. Lévie. — Sous les yeux de l'incroyant 612
P. Lippert. — Et Job dit à Dieu 608
P. Loret. — Vocations, doctrine, pratique 464
R. Loup. — Le serviteur de Dieu : Meinrad Eugster. 755
P.-C. Lou Tseng-Tiang. — Souvenirs et pensées .. 468
F. Martin. — Les vêpres du dimanche 758
Saint Maxime le Confesseur. — Centuries sur la charité 454
J. Maze. — Souverains et monastères 757
R. Michon. — Pourquoi sommes-nous fils de Dieu? 758
A. Mignolet. — Plaidoyer pour une méconnue 462
Cl. Mondesert. — Clément d'Alexandrie 457

A. Monnier. — L'oraison 469
E. Mounier. — L'affrontement chrétien 615
P. Niedergang. — L'évangile de l'éducateur 905
M. Perron. — Notre voie douloureuse 758
Pie XII. — Encyclique sur les études bibliques 750
P. Picard. — A.-A. Huysmans 906
S. S. Pie XII. — Messages de guerre au monde .. 757
P. Plus. — La simplicité 462
P. Renaudin. — Quatre mystiques anglais 134
P. Renaudin. — Trois qui cherchaient Dieu 470
P. Rambeau. — Mère Véronique Pollien 905
Ab. Thellier de Poncheville. — L'histoire sacerdotale de Jésus 606
Ab. Thellier de Poncheville. — Peut-on encore sauver la personne humaine? 758
G. Thils. — Nature et spiritualité du clergé diocésain 900
P. Tiberghien. — L'Action Catholique : expériences passées, vues d'avenir 610
J.-F. Van der Stappen et **A. Croegeart.** — Cæremoniale, pars prior : de ministris 756
J. Vieujean. — Vivre selon l'esprit 747
M. Villain. — Pour l'unité chrétienne 609
C. Wilszkowski. — Grands thèmes et messages de la littérature russe 468
N... — Femmes d'absents 469
N... — Orthodox spirituality 459
N... — Le christianisme et l'Occident barbare 615
Les études du prêtre d'aujourd'hui 902
Lourdes 756
Livres reçus 472
Livres reçus 760

26595. — Paris Imp. Lahure. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Deuxième trimestre 1946. - N° d'ordre : 10.660.